

Le Château Intérieur

Ou

Le Livre des Demeures

Par Thérèse de Jésus (d'Avila),
carmélite commencée en la fête de la
sainte Trinité le 2 juin 1577 achevé en la
vigile de la fête de Saint André le
29 novembre 1577

Jhs

Table des matières

Prologue	3
Les premières Demeures	4
<i>Chapitre 1</i>	4
<i>Chapitre 2</i>	7
Les deuxièmes Demeures	13
<i>Chapitre unique</i>	13
Les troisièmes Demeures	18
<i>Chapitre 1</i>	18
<i>Chapitre 2</i>	21
Les Quatrièmes Demeures	26
<i>Chapitre 1</i>	26
<i>Chapitre 2</i>	30
<i>Chapitre 3</i>	33
Les Cinquièmes Demeures	38
<i>Chapitre 1</i>	38
<i>Chapitre 2</i>	41
<i>Chapitre 3</i>	45

<i>Chapitre 4</i>	49
Les sixièmes Demeures	53
<i>Chapitre 1</i>	53
<i>Chapitre 2</i>	57
<i>Chapitre 3</i>	59
<i>Chapitre 4</i>	64
<i>Chapitre 5</i>	68
<i>Chapitre 6</i>	71
<i>Chapitre 7</i>	75
<i>Chapitre 8</i>	80
<i>Chapitre 9</i>	83
<i>Chapitre 11</i>	89
Les septièmes Demeures	93
<i>Chapitre 1</i>	93
<i>Chapitre 2</i>	96
<i>Chapitre 3</i>	99
<i>Chapitre 4</i>	103

Prologue

Ce traité, appelé Le Château Intérieur, Thérèse de Jésus, moniale de Notre-Dame du Carmel, l'a écrit pour ses sœurs et filles, les religieuses Carmélites Déchaussées.

Rarement mes supérieurs m'ont donné un ordre qui m'ait paru aussi difficile à exécuter, que celui d'écrire maintenant sur l'oraison D'abord, parce qu'il ne me semble pas que Notre-Seigneur m'anime de son esprit pour un tel travail, ni qu'il me donne le désir de l'entreprendre ; ensuite, parce que, depuis trois mois, ma tête est si faible, et j'y sens un tel bruit, qu'à peine puis je écrire pour les affaires indispensables. Néanmoins, comme je sais que la force de l'obéissance a coutume d'aplanir les choses qui paraissent impossibles, je me mets de grand cœur à l'œuvre, malgré toute la peine qu'en éprouve la nature ; car Dieu ne m'a pas donné assez de vertu, pour me voir sans cesse en lutte avec la maladie, et avec des occupations de tout genre, sans le ressentir vivement. Que Celui donc qui a bien voulu faire pour moi des choses plus difficiles, daigne lui-même en ce moment guider ma plume ; c'est uniquement en sa miséricorde que je me confie.

Je n'ajouterai guère, je crois, à ce que j'ai déjà écrit, par obéissance, sur cette matière ; et je crains, à vrai dire, de répéter presque les mêmes choses. Je suis au pied de la lettre comme ces oiseaux à qui l'on apprend à parler ; ne sachant que ce qu'on leur enseigne, ou ce qu'ils entendent, ils le répètent continuellement. Si Notre Seigneur veut que je dise quelque chose de nouveau, il daignera me l'inspirer ; sinon il me fera souvenir de ce que j'ai écrit autrefois, ce qui ne serait pas une petite faveur ; car, vu l'infidélité de ma mémoire, je m'estimerais heureuse de retrouver certaines choses qui, assurait-on, étaient bien dites, surtout dans le cas où les copies en seraient perdues. Mais quand le divin Maître ne m'accorderait pas même cette grâce, et quand mon travail ne devrait être d'aucune utilité pour personne, j'en retirerais du moins le profit de m'être fatiguée et d'avoir augmenté mon mal de tête pour satisfaire à l'obéissance.

Je commence donc aujourd'hui, fête de la très sainte Trinité, l'an de Notre seigneur 1577, à Tolède, dans ce monastère de Saint Joseph du Carmel, où j'habite présentement. Je me soumetts, pour tout ce que je dirai, au jugement de ceux qui m'ont commandé d'écrire, et qui sont des gens très doctes. Si j'avance quelque chose qui ne soit point conforme à ce qu'enseigne l'Église, ce sera, qu'on veuille bien le croire, par ignorance, et non par malice ; car je puis assurer que je lui ai toujours été entièrement soumise, que je le suis encore, et qu'avec la grâce de mon Dieu je le serai toujours. Bénédiction, louange et gloire à ce Dieu de bonté, dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Ceux qui m'ont ordonné de prendre la plume, m'ont dit que les religieuses de ces monastères de Notre Dame du Mont Carmel ayant besoin d'être éclairées sur quelques points concernant l'oraison, ils croyaient qu'elles entendraient mieux le langage d'une femme ; qu'à cause de leur affection pour moi elles en retireraient plus de profit ; et qu'ainsi mon travail, si je puis le conduire à terme, leur serait certainement utile. C'est pourquoi c'est à elles que je m'adresserai dans cet écrit ; d'ailleurs, je n'oserais m'arrêter à la pensée qu'il pût être profitable à d'autres. Notre seigneur me fera une grande grâce, si quelqu'une de mes filles se sent excitée par mes paroles à le louer un tant soit peu plus ; et il sait bien, cet adorable Maître, que je n'ai point d'autre désir. Enfin, si je réussis à dire quelque chose de juste, il est bien clair qu'elles ne devront pas me l'attribuer, car j'ai si peu d'esprit et de facilité, que je suis absolument incapable de parler sur de tels sujets, à moins que Notre seigneur, par sa pure miséricorde, ne supplée à ce qui me manque.

Les premières Demeures

Chapitre 1

De la beauté et de la dignité de nos âmes : une comparaison nous aide à le comprendre. Des avantages qu'il y a à reconnaître les faveurs que nous recevons de Dieu. De l'oraison, la porte de ce Château.

Tandis que j'étais aujourd'hui à supplier Notre seigneur de parler à ma place, parce que je ne savais ni que dire, ni par où commencer le travail que l'obéissance m'impose, voici ce qui s'est présenté à mon esprit, et qui servira comme de fondement à tout ce que je vais dire.

J'ai considéré notre âme comme un château, fait d'un seul diamant, ou d'un cristal très pur, dans lequel il y a, de même que dans le ciel, diverses demeures. Et en effet, mes sœurs, l'âme du juste, si l'on y veut bien réfléchir, n'est point autre chose qu'un paradis, où Dieu, comme il le dit lui-même, prend ses délices. S'il en est ainsi, que dire, et quelle idée doit-on se former de la demeure où un Monarque si puissant, si sage, si pur, si magnifique, se plaît à habiter ! Pour moi, je ne trouve rien à quoi l'on puisse comparer la ravissante beauté et la capacité prodigieuse d'une âme. Non, quelque vive que soit la pénétration de nos esprits, ils ne peuvent parvenir à s'en former une idée parfaite. Et faut-il s'en étonner, lorsque ce grand Dieu, que nos entendements sont si loin de comprendre, déclare lui-même qu'il nous a créés à son image et à sa ressemblance ?

Cette vérité étant hors de doute, ce serait se fatiguer à pure perte que de vouloir saisir d'une vue complète la beauté de ce château. Ouvrage du Créateur, sans doute une distance infinie le sépare de lui ; mais il suffit que l'âme, ainsi que Dieu l'affirme, soit faite à son image, pour que son excellence et sa beauté échappent à toutes nos conceptions. Aussi, quelle pitié et quelle honte, que des créatures qui portent en elles-mêmes le sceau de la ressemblance divine, ignorent, par leur faute, et leur nature, et leur origine ! Dites-moi, mes filles, si l'on demandait à quelqu'un quel est son père, quelle est sa mère, quel est le pays où il a vu le jour, et qu'il ne sût que répondre, qu'éprouverait-on à la vue d'une pareille ignorance ? Eh bien ! il existe une stupidité plus dégradante encore : c'est celle de ces enfants de Dieu qui, ne se mettant nullement en peine de connaître la noblesse de leur origine et la dignité de leur être, n'ont de pensées et de soins que pour ce misérable corps. Ils savent en général qu'ils ont une âme, parce qu'ils l'ont ouï dire et que la foi l'enseigne : mais l'inestimable prix de cette âme, mais les biens dont elle peut être enrichie, mais l'Hôte divin qui y fait son séjour, c'est ce dont ils s'occupent rarement. Voilà pourquoi, au lieu de travailler par toutes sortes de soins à conserver la beauté de cette âme, ils n'ont pour elle qu'indifférence et oubli. Pensées ; regards, tout chez eux se porte et se concentre sur la grossière enchâssure de ce diamant divin, ou sur l'enceinte de ce château, je veux dire sur ces corps de boue.

Ce château, ai-je dit, renferme plusieurs demeures les unes sont en haut, les autres en bas ; d'autres sur les côtés ; enfin, au centre, au milieu de toutes, se trouve la principale, où se passent les choses les plus secrètes entre Dieu et l'âme. Il faut, mes filles, que vous preniez bien garde à cette comparaison ; peut-être plaira-t-il à Dieu qu'elle me serve à vous faire connaître, jusqu'à un certain point, la nature et la diversité des grâces dont il se plaît à enrichir les âmes. Je n'en pourrai parler que d'une manière incomplète et selon la lumière qu'il voudra bien m'accorder ; car ces faveurs sont en si grand nombre, qu'il n'y a personne qui les puisse connaître toutes, et

moi encore moins qu'un autre, étant aussi misérable que je le suis. Ce sera pour vous une grande consolation si l'Votre-Seigneur vous accorde quelques-unes de ces grâces élevées, de savoir à l'avance qu'il peut le faire ; et s'il vous les refuse, du moins le tableau des faveurs dont il est si prodigue envers d'autres vous portera à louer et à bénir son infinie bonté. De même que, loin de nous nuire, la considération du ciel et des joies des bienheureux nous transporte au contraire d'allégresse et nous excite à mériter le bonheur dont ils jouissent ; de même, loin de courir aucun danger, notre âme ne pourra retirer qu'un très précieux avantage, de savoir que ce grand Dieu peut se communiquer dans cet exil à des vers de terre aussi misérables que nous, et que, dans son ineffable bonté et ses miséricordes sans limites, il va même jusqu'à les aimer !

Quant à moi, je tiens pour certain que celui qui ne saurait entendre sans déplaisir que Dieu peut, dans cet exil, accorder une telle faveur, est à la fois bien dépourvu d'humilité et d'amour envers le prochain. Car si ces deux vertus sont en nous, comment ne pas nous réjouir de ce que Dieu accorde ces insignes faveurs à un de nos frères, surtout quand cela n'enchaîne en rien sa libéralité à notre égard ? et comment ne pas voir avec joie que Notre Seigneur fait éclater en qui il lui plaît les magnificences de sa grâce ? Souvent il n'a d'autre dessein que de les montrer au grand jour : nous en avons pour preuve la guérison de l'aveugle-né et la réponse du divin Maître à ses apôtres, qui lui demandaient si c'était pour ses péchés ou ceux de ses parents que cet homme était privé de la vue. Ainsi, s'il verse ses trésors en certaines âmes, ce n'est pas qu'elles soient plus saintes que d'autres à qui il les refuse ; mais il agit de la sorte afin que l'on connaisse sa grandeur et afin que les mortels le louent dans ses créatures.

L'on dira peut-être que ce sont là des choses qui paraissent impossibles, et qu'il vaudrait mieux n'en rien dire pour ne point scandaliser les faibles. Que ceux-ci n'y croient pas, c'est un mal sans doute ; mais ce serait un bien plus grand mal de ne pas faire connaître ces éminentes faveurs aux âmes à qui Dieu les accorde. Car cette connaissance les remplira de joie ; elles se sentiront excitées à aimer de plus en plus un Dieu qui, par ces riches effusions de sa grâce, se plaît à manifester son pouvoir et sa majesté d'une manière si souveraine. J'en puis parler ici avec une liberté d'autant plus grande, qu'il n'y a, j'en suis sûre, aucun danger de scandale pour les personnes auxquelles je m'adresse : elles savent et croient que Dieu donne à ses créatures des marques bien plus éclatantes encore de son amour. Quant à moi, je sais que quiconque ne croit pas cette vérité n'en fera jamais l'heureuse expérience ; car Dieu aime beaucoup qu'on ne mette point de limite à ses œuvres. Ainsi, mes sœurs, que cela ne vous arrive jamais ; je m'adresse surtout à celles d'entre vous que le Seigneur ne conduirait pas par ces voies élevées.

Revenons à notre charmant et délicieux château, et voyons comment nous y pouvons entrer. Mais, me dira-t-on peut-être, c'est rêver que de tenir un pareil langage : quoi ! l'âme, c'est le château même, et vous voulez qu'elle y entre ? autant vaudrait dire à quelqu'un d'entrer dans un appartement où il est déjà ! Mais il faut que vous sachiez qu'il y a des manières fort différentes d'habiter ce château. Il y a un grand nombre d'âmes qui n'habitent que dans l'enceinte extérieure, là où sont les gardes qui veillent à sa défense ; elles ne se mettent nullement en peine de pénétrer dans l'intérieur ; elles ne connaissent ni ce qu'il y a dans un si riche palais, ni qui y demeure, ni même combien il renferme d'appartements. Vous aurez sans doute lu dans certains livres sur l'oraison que l'on conseille à l'âme de rentrer en elle-même ; eh bien ! c'est là ce que j'entends quand je parle de son entrée dans le château.

Un très savant homme me disait naguère que les âmes qui ne s'exercent point à l'oraison, ressemblent à un corps frappé de paralysie ou perclus, lequel a des pieds et des mains sans pouvoir s'en servir. En effet, il se rencontre des âmes si malades et si habituées à vivre dans les choses extérieures, qu'elles éprouvent une grande difficulté et comme une sorte d'impuissance

à rentrer en elles-mêmes. Par la longue habitude de vivre avec les reptiles et les bêtes qui sont autour du château, elles ont, pour ainsi dire, pris leur nature. Quoique par leur origine elles soient si nobles et capables de converser avec Dieu même, la dissipation qui les emporte les empêche de s'élever jusqu'à lui. Or, si ces âmes ne s'efforcent pas de comprendre leur misère et d'y apporter remède, elles subiront infailliblement, pour n'avoir pas voulu tourner les yeux vers leur intérieur, le même châtement que la femme de Loth, pour avoir eu la curiosité de regarder derrière elle.

Autant que je puis le comprendre, la porte par où l'on entre dans ce château, est l'oraison et la considération. Je ne distingue pas ici l'oraison vocale de l'oraison mentale ; car l'une et l'autre, pour mériter ce nom, doivent être accompagnées de considération. Quand je vois une personne qui, en priant, ne considère ni à qui elle parle, ni ce qu'elle demande, ni la distance qui la sépare de Celui à qui elle s'adresse, je ne saurais convenir que cette personne prie, quoiqu'elle remue beaucoup les lèvres. Quelquefois néanmoins, sans occuper son esprit de la considération que je viens d'indiquer, on pourra faire une véritable oraison : cela viendra de l'heureuse habitude qu'on aura prise de bien prier. Mais si quelqu'un avait la coutume de parler au Dieu de majesté comme il parlerait à son esclave, disant, sans y prendre garde, tout ce qui lui vient à la pensée, ou qu'il sait par cœur, je déclare que je ne regarde point cela comme une oraison ; et plaise au Seigneur qu'aucun chrétien ne prie jamais de la sorte ! Quant à vous, mes sœurs, j'espère de la bonté de Dieu que cela ne vous arrivera point, habituées comme vous l'êtes à vous occuper des choses intérieures, ce qui est d'un grand secours pour ne pas tomber dans une pareille stupidité.

Je ne veux pas m'occuper en ce moment de ces âmes frappées de paralysie. Hélas ! si le Seigneur lui-même ne vient leur commander de se lever, comme à ce paralytique qui avait passé trente ans sur le bord de la piscine, elles sont bien à plaindre, et elles courent un grand danger. Je parle des âmes qui entrent enfin dans le château. Quoique bien engagées encore dans le monde, ces âmes ont de bons désirs ; de loin en loin elles se recommandent instamment à Notre Seigneur ; elles réfléchissent sur elles-mêmes, à la vérité un peu à la hâte et comme à la volée ; chaque mois, elles ont certains jours où elles prient d'une manière plus particulière, mais sans pouvoir dégager leur esprit de la pensée de mille affaires qui habituellement les préoccupent et les absorbent. Hélas ! elles sont encore si attachées à ce monde, que, par une pente trop naturelle, leur cœur s'en va là où est leur trésor. Cependant elles s'arrachent de temps en temps avec courage au tumulte du siècle, pour être à elles-mêmes ; et certes c'est une grande chose pour ces âmes que de se connaître, et de voir que pour arriver à la porte du mystique château, elles ne suivaient pas la bonne route. Enfin elles entrent dans les premières demeures d'en bas, mais il y entre avec elles tant de reptiles, qu'ils les empêchent de voir la beauté de cet édifice, et d'y goûter les douceurs du repos. C'est toujours beaucoup d'avoir franchi le seuil, et de se trouver dans l'intérieur du château.

Ce langage, mes sœurs, pourra vous paraître hors de propos, parce que, par la bonté du Seigneur, vous n'êtes pas du nombre de ces personnes. Mais il faut que vous ayez la patience de m'écouter ; je ne saurais vous donner à entendre, comme je les comprends, certains points de la vie intérieure, si je ne vous parle à ma manière, et encore, plaise au Seigneur que je réussisse à dire quelque chose de juste. Ce que je voudrais vous expliquer est bien difficile à saisir, à moins qu'on n'en ait fait l'expérience ; et si vous l'avez faite, vous comprendrez facilement que je ne puis me dispenser de toucher, en passant, certaines vérités qui, je l'espère de la miséricorde de mon Dieu, ne vous regarderont jamais.

Chapitre 2

De la laideur de l'âme en état de péché mortel, et comment Dieu voulut la faire voir à certaine personne. De la connaissance de soi. Toutes choses utiles, souvent dignes de remarque. De la manière de comprendre ces demeures.

Mais avant d'aller plus loin, considérez, je vous prie, quel spectacle doit offrir ce château si resplendissant, cette perle orientale, cet arbre de vie planté au milieu des eaux mêmes de la vie qui est Dieu, cette âme enfin si belle par les traits de la ressemblance divine, quand, de cette hauteur, elle tombe dans un péché mortel. Non, il n'est point de ténèbres qui approchent de ses ténèbres ; imaginez ce qu'il y a de plus obscur et de plus noir, cette âme va de beaucoup au-delà. D'où vient un tel changement ? Il me suffit d'en signaler une seule cause : c'est que ce même Soleil qui lui communiquait tant de splendeur et de beauté, demeure éclipsé pour elle ; et quoiqu'il soit encore dans le centre de cette âme, elle ne puisse pas plus de vie en lui que s'il était absent, elle pourtant qui, de sa nature, était aussi capable de jouir de Dieu que le cristal de recevoir les rayons de l'astre du jour. Dans cet état de péché mortel, rien lie lui profite ; et tant qu'elle y persévère, toutes ses bonnes œuvres ne sont d'aucun mérite pour le salut, parce qu'elles ne procèdent plus de ce principe qui fait que notre vertu est vertu, c'est-à-dire de Dieu. En se séparant de lui, l'âme ne peut être agréable à ses yeux. D'ailleurs, son dessein quand elle commet un péché mortel, n'est pas de contenter Dieu, mais de faire plaisir au démon. Or, comme celui-ci n'est que ténèbres, la pauvre âme ne fait plus avec lui qu'une même nuit ténébreuse

Je connais une personne à qui Notre Seigneur daigna faire voir l'état d'une âme qui est en péché mortel. Elle assure que si l'on savait ce que c'est, nul ne pourrait se résoudre à tomber dans ce malheur, dût-il, pour en éviter les occasions, s'exposer aux plus grandes peines qu'on puisse imaginer. Cette vision alluma dans le cœur de cette personne un désir extrême que tout le monde comprît une si importante vérité. Puisse, mes filles, le même zèle brûler vos âmes, et vous porter à adresser à Dieu les plus ferventes prières pour ceux qui sont dans un si lamentable état. Les infortunés ! ils ne sont, eux et leurs œuvres, qu'obscurité et ténèbres. Quel contraste avec l'âme en état de grâce ! Cette âme ressemble à une source très claire qui communique aux ruisseaux formés d'elle toute sa limpidité ; ses œuvres procèdent de la fontaine de vie, et voilà pourquoi elles, sont si agréables aux yeux de Dieu et des hommes ; plantée comme un arbre au milieu de cette fontaine, c'est de ses eaux, et non d'ailleurs, qu'elle tire une fraîcheur toujours nouvelle, et la sève qui lui fait produire de si beaux fruits. Tout au contraire, l'âme qui, par sa faute, s'éloigne de cette source si pure, et qui se transplante dans une autre dont les eaux sont horriblement noires et infectes, ne produit rien qui ne participe de la corruption de cette source maudite, et qui n'en porte l'empreinte et la souillure.

Il faut remarquer ici que Dieu étant cette fontaine de vie et ce resplendissant soleil qui demeure au centre de l'âme, rien n'est capable de ternir sa beauté ni d'obscurcir l'éclat de sa lumière. Mais l'âme ne laisse pas d'être toute ténébreuse par le péché ; car le péché arrête et intercepte tout rayon du Soleil de justice, de même qu'un voile très noir placé sur un cristal exposé au soleil, empêche de recevoir et de réfléchir la lumière de cet astre.

Ô âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, comprenez ce que vous êtes devenues par le péché, et ayez pitié de vous-même ! A la vue d'une si profonde misère, pourriez-vous ne pas faire tous vos efforts pour arracher ce voile horrible collé sur vous. Songez que si la mort vous surprend dans cet état, il ne vous sera plus donné de voir la lumière du Soleil de vie. O Jésus ! quel spectacle que de voir une âme séparée de cette lumière ! Que sont devenues les demeures

auparavant si belles du château quel trouble s'est emparé des sens qui font là leur séjour ! Quant aux puissances de l'âme qui étaient préposées à l'administration et au gouvernement de ce château intérieur, qui pourrait peindre leur aveuglement et leur désordre ! Enfin, le sol où l'arbre est planté étant le démon même, quels fruits cet arbre peut-il produire ! Un homme de Dieu me disait un jour que quelque chose que fit celui qui est en péché mortel, il ne s'en étonnait pas, mais bien de ce qu'il n'en faisait pas davantage. Daigne le Seigneur, par sa miséricorde, nous délivrer d'un si grand mal ! Il n'est rien dans cette vie qui mérite ce nom, si ce n'est le péché, puisqu'il traîne à sa suite des maux dont l'éternité ne doit point voir la fin. C'est là, mes filles, la seule chose que nous devons craindre, et dont nous devons demander à Dieu, dans nos oraisons, de nous préserver. Car si le Seigneur ne garde la cité, c'est en vain que nous travaillerions à la garder, n'étant par nous-même que faiblesse et néant.

Cette personne à qui Notre Seigneur avait montré ce qu'est une âme en état de péché mortel, disait qu'elle avait retiré un double avantage de cette vision. D'abord, elle en conçut une très vive crainte d'offenser Dieu ; en sorte qu'elle le conjurait sans cesse de la préserver d'une chute qui entraînait des maux si terribles. En second lieu, c'était pour elle un miroir d'humilité, où elle découvrait que tout le bien que nous faisons, découle, non de nous comme de son principe, mais de cette fontaine où est planté l'arbre de nos âmes, et de ce soleil, dont la chaleur féconde nos œuvres. Cette vérité, ajoutait-elle, était si vivement empreinte dans son âme, que, lorsqu'elle faisait ou voyait faire à un autre quelque bonne action, elle la rapportait aussitôt à Dieu comme à son principe, connaissant clairement que nous ne pouvons rien sans son secours. De là venait que, par un élan subit, elle s'élevait vers Dieu pour le bénir et le louer de toute espèce de bien, et que, s'oubliant elle-même dans ce qu'elle faisait pour son service, elle était uniquement occupée de lui.

Ô mes sœurs, qu'il serait utilement employé le temps que nous aurions mis, vous à lire ces pages sur les effets du péché, et moi à les écrire, si nous en retirions les deux grands avantages que je viens de signaler ! Sans doute les savants saisissent d'un coup d'œil ces vérités ; mais l'esprit des femmes, qui ne va pas si loin, a besoin qu'on l'aide en toute manière. C'est peut-être dans ce but que Notre Seigneur m'inspire les comparaisons dont je me sers ; daigne ce bon Maître me faire la grâce de vous communiquer ce qu'il me donne de lumière ! Il est très difficile, quand on doit parler de choses intérieures, de le faire avec clarté ; et, comme à cette difficulté se joint chez moi une profonde ignorance, je dirai forcément bien des choses superflues, étrangères même à mon sujet, avant d'en dire une qui soit juste. Il faut qu'on ait de la patience pour me lire ; il ne m'en a pas peu fallu à moi pour écrire ce que je ne savais pas ; car il m'est assez souvent arrivé de prendre la plume sans ombre de pensée dans la tête, ne sachant ni ce que je devais dire, ni par où commencer.

Je sens, mes filles, de quelle utilité il est que je vous explique certaines choses de la vie spirituelle. On nous parle sans cesse de l'excellence de l'oraison, nos règles d'ailleurs nous prescrivent d'y vaquer tant d'heures par jour ; mais l'on se borne à nous dire ce que nous pouvons par nous-même pour nous bien acquitter de ce saint exercice. Quant à ce que Dieu opère dans une âme lorsqu'il y agit par des moyens extraordinaires et surnaturels, c'est ce qu'on explique fort peu. Je vous parlerai donc de ces opérations surnaturelles de la grâce, et j'essaierai de plusieurs manières de vous en donner l'intelligence. Vous goûterez, je n'en doute pas, une consolation bien pure, quand vos regards découvriront cet admirable travail de Dieu dans l'âme, et la céleste beauté de ce château intérieur, si peu connu des mortels, quoiqu'ils passent si souvent par ses demeures. Ce que j'ai écrit autrefois donne, il est vrai, quelque lumière là-dessus ; mais saisissant mieux, ce me semble, aujourd'hui, certaines choses et surtout les plus difficiles, je pourrai en parler d'une manière moins incomplète. L'écueil inévitable pour moi,

c'est que ; pour arriver à ce qu'il y a de plus élevé dans la vie spirituelle, je me verrai forcée, comme je le disais plus haut ; de parler d'une foule de choses très connues : il n'en peut être autrement avec un esprit aussi inculte que le mien.

Revenons maintenant à notre château. Vous ne devez point vous représenter ses innombrables demeures les unes à la suite des autres, comme une longue enfilade d'appartements ; non, il n'en est pas ainsi. Pour avoir une juste idée de leur disposition, portez vos regards au centre, où habite le grand Roi : de même que le délicieux fruit du palmier est au milieu d'une multitude d'écorces qui le couvrent, de même au centre du château se trouve le palais du Roi, entouré d'une multitude de diverses demeures, soit au-dessus, soit au-dessous, soit sur les côtés. Quelque grand, quelque riche et quelque étendu que vous vous figuriez ce château, vous n'avez pas à craindre d'excéder, attendu que la capacité de l'âme dépasse de beaucoup ce que nous pouvons nous imaginer.

Enfin, de son palais qui est au centre, ce Soleil de vie envoie sa lumière à toutes les demeures de ce magnifique château.

Soit qu'une âme s'exerce beaucoup ou peu à l'oraison, il importe extrêmement de ne pas trop la contraindre, et de ne pas la tenir, pour ainsi dire, enchaînée dans un coin. Qu'on laisse cette âme, à qui Dieu a donné une dignité si grande, parcourir librement les différentes demeures de ce château, depuis les plus basses jusqu'aux plus hautes. Qu'elle ne se violente pas pour rester longtemps dans une seule demeure, fût-ce dans celle de la connaissance de soi-même. Sans doute cette connaissance est nécessaire ; et elle l'est à un tel point, qu'on remarque mes paroles, que même les âmes admises par Notre Seigneur dans sa propre demeure, ne doivent jamais, quelque élevées qu'elles soient, perdre de vue leur néant ; d'ailleurs elles ne le pourraient pas, quand elles le voudraient. Mais, je le répète, que, jusque dans la demeure de la connaissance de soi-même, l'âme garde sa liberté ; car l'humilité travaille toujours comme l'abeille qui fait son miel dans la ruche, et sans cela tout serait perdu. Or, considérez l'abeille : elle quitte la ruche, et va de fleur en fleur chercher son butin. Que cette âme, si elle veut m'en croire, fasse de même ; que, de temps en temps, elle quitte ce fonds de sa propre misère, et prenne son vol pour considérer la grandeur et la majesté de son Dieu. Là, bien mieux qu'en elle-même, elle découvrira sa bassesse et trouvera plus de force pour s'affranchir des reptiles qui sont entrés avec elle dans ces premières demeures où l'on apprend à se connaître. Quelque salutaire qu'il soit à l'âme de s'élever de temps en temps, comme je viens de le dire, à la considération des grandeurs de Dieu, il faut qu'en cela même elle évite l'excès, et qu'elle ne prétende pas se tenir toujours à cette hauteur, sans jamais descendre à la considération de son néant. Mais, à mon avis, nous croîtrions bien plus en vertu en contemplant les perfections divines, qu'en tenant les yeux de l'âme fortement attachés sur ce vil limon d'où nous tirons notre origine.

Je ne sais, mes filles, si je me suis bien expliquée mais cette connaissance de soi-même est si importante, que je ne voudrais vous voir jamais négligentes sur ce point, à quelque haut degré d'oraison que vous soyez parvenues ; car, tant que nous sommes sur cette terre d'exil, rien ne nous est plus nécessaire que l'humilité. C'est ce qui m'oblige à vous redire que nous ne saurions mieux faire, que de commencer par nous efforcer d'entrer dans cette première demeure de la connaissance de nous-mêmes, sans vouloir d'abord prendre notre vol vers les autres ; elle est d'ailleurs le chemin qui y conduit. Et quel besoin avons-nous d'ailes pour voler, lorsque nous pouvons aller par un chemin facile et très sûr ? Tâchons donc plutôt, mes sœurs, d'y marcher à grands pas. Le meilleur moyen, à mon avis, d'acquérir une parfaite connaissance de nous-même, est de nous appliquer à bien connaître Dieu. Sa grandeur nous fera voir notre bassesse ;

sa pureté, nos souillures ; et son humilité nous montrera combien nous sommes loin d'être humbles.

Nous irons de cela deux avantages : l'un, de mieux voir nôtre néant à côté de la grandeur divine ; de même qu'une chose noire ressort mieux à côté d'une blanche ; l'autre, que notre entendement et notre volonté s'ennoblissent et deviennent plus capables de toute espèce de bien, lorsque portant tour à tour nos regards sur Dieu et sur nous, nous comparons ensemble sa grandeur et notre néant. Il y a un grave inconvénient à considérer uniquement notre limon et notre misère. Je disais naguère que les œuvres des âmes en état de péché mortel, sont comme des eaux noires et infectes s'échappant d'une source corrompue. Sans mettre au même rang des œuvres faites en état de grâce, Dieu m'en garde, ce n'est ici qu'une simple comparaison, je dirai qu'il nous arrive quelque chose d'analogue, lorsque nous demeurons enfoncés dans la considération de notre misère : au lieu de couler pur et limpide, le fleuve de nos œuvres entraîne dans son cours la fange des craintes, de la pusillanimité, de la lâcheté et de mille pensées qui troublent, telles que celles-ci :

N'a-t-on pas les yeux sur moi ? En marchant par ce chemin, ne vais-je point m'égarer ? N'y a-t-il pas de la présomption d'oser entreprendre cette bonne œuvre ? Étant si misérable, me sied-il de m'occuper d'une chose aussi relevée que l'oraison ? N'aura-t-on pas de moi une opinion trop favorable, si j'abandonne la voie commune et ordinaire ? Ne faut-il pas éviter ce qui est extrême, même dans la vertu ? Pécheresse comme je le suis, vouloir m'élever, n'est-ce pas m'exposer à tomber de plus haut ? Peut-être m'arrêterai je dans le chemin de la vertu ; peut-être serai-je pour quelques bonnes âmes un sujet de scandale. Enfin, étant ce que je suis, me convient-il de prétendre à rien de particulier ?

Ô mes filles, que d'âmes il doit y avoir à qui le démon cause de grandes pertes par ces sortes de pensées ! Elles prennent pour de l'humilité, non seulement ce que je viens de dire, mais beaucoup d'autres choses semblables que je pourrais ajouter. Cela vient de ce qu'elles sont fort loin encore de se bien connaître, et qu'elles n'en prennent pas le droit chemin, se contentant de considérer leur misère, sans s'élever à la considération des perfections de Dieu ; dès lors il n'y a point à s'étonner de ce qui leur arrive, et l'on peut même craindre des suites plus fâcheuses. C'est pourquoi je dis, mes filles, que si nous voulons acquérir une véritable humilité, il faut jeter et arrêter nos yeux sur Jésus-Christ, le souverain bien de nos âmes, et sur ses saints. Cette vue, je le répète, ennoblira notre entendement, et la connaissance de nous-même cessera de nous décourager et de nous abattre.

Quoique cette première demeure soit la moindre de toutes, elle est néanmoins si précieuse et renferme de si grandes richesses, que pourvu qu'on sache se défendre de ces reptiles qui y entrent avec nous, on aura le bonheur de passer plus avant. Mais, il faut en convenir, le démon se sert de terribles artifices et de ruses bien subtiles pour empêcher les âmes de se connaître, et pour les détourner du véritable chemin qu'elles doivent suivre. La connaissance expérimentale que j'ai de cette première demeure, fait que je puis en parler à bonnes enseignes, comme on dit. Ne vous imaginez pas, mes filles, qu'elle ne renferme qu'un petit nombre d'appartements ; il y en a au contraire une infinité, attendu que les âmes y entrent de mille manières, et toutes avec une bonne intention. Mais le démon, qui médite sans cesse leur ruine, a mis sans doute dans chacune de ces premières demeures plusieurs légions de mauvais anges pour leur disputer l'entrée des autres ; et comme ces âmes ne s'aperçoivent pas de cette guerre, ils se servent de mille artifices pour les tromper. Dans les demeures plus voisines du palais du Roi, l'on a moins à craindre de ces ennemis cachés. Ce qui fait que dans les premières les âmes sont plus exposées, c'est qu'elles sont encore pleines de l'amour du monde, engagées dans ses plaisirs, passionnées

pour ses honneurs et ses prétentions ; les sens et les puissances, qui sont les vassaux que Dieu leur a donnés pour les défendre, faiblissent dans le combat, et ces âmes sont facilement vaincues. Il ne suffit point aux âmes qui sont dans cet état d'avoir un sincère désir de ne point offenser Dieu, et de s'exercer aux bonnes œuvres, il faut qu'elles aient un fréquent recours à Notre Seigneur, et que, prenant sa bénite Mère pour avocate, et les saints pour protecteurs, elles les conjurent de les défendre contre un ennemi auquel elles ne sauraient résister toutes seules. Au reste, en quelque état que nous soyons, la force pour vaincre doit nous venir de Dieu ; et je le prie, au nom de sa miséricorde, de ne pas nous la refuser.

Ô mes filles, que cette vie est pleine de misères ! Main comme j'ai montré au long, dans un autre écrit, combien il nous est désavantageux de ne pas bien comprendre ce qui regarde l'humilité et la connaissance de nous-même, je n'en dirai pas davantage ici, quoiqu'il n'y ait rien qui nous soit plus nécessaire ; seulement, je prie le Seigneur que ce que j'en ai dit soit de quelque utilité pour vos âmes.

Vous devez remarquer que ces premières demeures sont peu éclairées de la lumière qui sort du palais de ce grand Roi. Sans être obscures et noires comme quand l'âme est en état de péché mortel, il y règne cependant je ne sais quelle obscurité : ces couleuvres, ces vipères, et tant d'autres reptiles venimeux qui s'y sont glissés avec l'âme, l'empêchent d'en considérer la lumière ; on est comme une personne qui entrerait dans une salle fort éclairée des rayons du soleil, mais qui aurait les yeux tellement couverts de boue, qu'elle pourrait à peine les ouvrir. Ces demeures sont donc fort claires ; et si l'âme ne peut jouir de cet éclat, il faut uniquement l'attribuer à ces bêtes ennemies qui l'empêchent de voir autre chose qu'elles. Telle doit être, ce me semble, la disposition d'une âme qui, sans être en mauvais état, est encore toute préoccupée du soin des affaires du monde, et de ce qui regarde la fortune et les honneurs. En vain elle voudrait rentrer en elle-même et contempler sa beauté intérieure, elle en est empêchée par ces déplorables attachements dont il semble qu'elle ne puisse se dégager.

Il faut donc pour entrer dans la seconde demeure, que chacun, selon son état, travaille à s'affranchir des soins et des occupations non nécessaires. Sans cela, je tiens pour impossible que l'on n'arrive jamais dans la demeure principale ; je dis même que l'on ne peut être en assurance dans la première ; car parmi tant de bêtes si dangereuses il est bien difficile que quelqu'une ne pique l'âme et ne l'infecte de son poison. Quel malheur serait donc le nôtre, mes filles, si après avoir évité tant de pièges, et être passées dans les autres demeures plus secrètes de ce château, nous venions de nouveau, par notre faute, nous jeter dans le bruit, et la confusion de ces premières demeures. Hélas ! à cause de nos péchés, il ne doit y avoir que trop de personnes qui, comblées comme nous des grâces du Seigneur, retombent ensuite dans ce misérable état. Ici, dans notre solitude ; nous sommes libres quant à l'extérieur ; plaise à Dieu que nous le soyons aussi à l'intérieur, et daigne ce Dieu de bonté nous délivrer lui-même ! Gardez-vous, mes filles, de soins étrangers à votre sainte profession. Considérez qu'il y a peu de demeures dans ce château où il ne faille combattre contre les démons. Dans quelques-unes, il est vrai, les gardes, c'est-à-dire les puissances de l'âme, ont assez de force pour se défendre et leur résister ; mais nous avons toujours besoin d'une très grande vigilance pour découvrir les artifices de ces esprits de ténèbres, et pour empêcher qu'ils ne nous trompent en se transfigurant en anges de lumière. Ils peuvent nous nuire en une multitude de choses, s'insinuant peu à peu, et d'une manière si cachée, que nous ne nous apercevons du mal que lorsqu'il est fait.

Je vous ai dit autrefois que la malice du démon est comme une lime sourde dont il faut se défier de bonne heure, et je veux maintenant vous l'expliquer davantage. Ce malheureux esprit inspirera à une religieuse de si impétueux désirs de faire pénitence, qu'elle ne goûtera quelque

repos que quand elle sera à tourmenter son corps. Ce commencement est bon ; mais si la prieure a ordonné de ne point faire de pénitences sans permission, et qu'au lieu de lui obéir cette religieuse, écoutant le démon, continue en secret de se livrer à des austérités qui ruinent sa santé et la rendent incapable de satisfaire aux devoirs de sa règle, vous voyez à quoi se termine cette belle ferveur.

Ce même ennemi de notre salut mettra dans l'esprit d'une autre religieuse qu'elle doit aspirer à une très grande perfection. Cela est très bon en soi. Mais il pourra arriver de là que les moindres petites fautes de ses sœurs lui paraîtront des manquements graves ; elle se mettra à observer leur conduite pour voir si elles en commettent, et pour en avertir la prieure. Avec ce grand zèle pour la règle, souvent elle ne verra pas ses propres fautes ; et les autres religieuses, qui ne pénètrent pas dans le fond de son cœur, pourront trouver mauvais qu'elle prenne tant de soin de ce qui les regarde.

Ce que le démon prétend par-là n'est pas peu de chose ; car il n'aspire à rien moins qu'à refroidir la charité et à diminuer l'amour que les sœurs doivent avoir les unes pour les autres, ce qui serait un grand malheur. Comprendons-le bien, mes filles, la véritable perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain ; ainsi, nous serons d'autant plus parfaites, que nous garderons avec plus de fidélité ces deux importants préceptes. Toute notre règle et toutes nos constitutions ne sont que des moyens pour atteindre plus parfaitement ce but. Laissons donc là ces zèles indiscrets qui peuvent nous être si nuisibles ; et que chacune de nous ait l'œil sur elle-même, sans tant examiner la conduite des autres. Je n'en dis pas davantage sur ce sujet, en ayant assez parlé ailleurs.

Mes filles, cet amour que vous devez avoir les unes pour les autres est si important, que je voudrais qu'il fût pour vous l'objet d'une méditation continuelle. Ainsi, loin de vous ce soin inquiet de remarquer dans vos sœurs des choses très légères, des riens, qui souvent ne seront pas même des imperfections, et que peut-être votre ignorance seule vous fera prendre en mauvaise part. Cela ne servirait qu'à vous faire perdre cette paix de l'âme, et à la faire perdre aux autres ; voyez, mes filles, s'il vous en coûterait cher pour arriver à la perfection.

Le démon pourrait également inspirer à une religieuse d'examiner de la sorte la conduite de la prieure, et la tentation aurait alors plus de danger. C'est pourquoi il faut ici que chacune se conduise avec une grande discrétion. Car si les choses que l'on remarque dans la prieure vont contre la règle et les constitutions, il ne faudrait pas toujours les interpréter en bonne part ; mais il faudrait l'avertir, et si elle ne se corrigeait pas, en donner avis au supérieur ; agir de la sorte, c'est charité. On doit tenir la même conduite à l'égard des sœurs, si l'on remarque en elles quelques fautes considérables, sans se laisser arrêter par la vaine crainte que peut-être en cela on cède à la tentation. Mais pour empêcher les tromperies du démon, il faut bien se garder de s'entretenir de ces sujets les unes avec les autres, parce qu'il s'en servirait pour introduire l'habitude de la médisance. Que l'on ait donc soin de n'en parler qu'aux personnes qui peuvent y apporter remède. Comme le silence qui s'observe chez nous est si continuel, cet avis, grâce à Dieu, nous est moins nécessaire qu'à d'autres ; mais il est toujours bon de nous tenir sur nos gardes.

Les deuxièmes Demeures

Chapitre unique

De la valeur de la persévérance, pour atteindre aux dernières Demeures, du vif combat que livre le démon, et combien il est utile de ne pas se tromper de chemin au début. D'un moyen dont elle a fait l'expérience efficace.

Parlons maintenant, mes filles, des âmes qui entrent dans la seconde demeure, et considérons à quoi elles s'y occupent. Je voudrais ne dire là-dessus que quelques mots, parce que j'en ai parlé amplement ailleurs ; puis, ne me souvenant plus de ce que j'ai écrit, il me sera impossible de ne pas me répéter. Si du moins j'avais le talent de présenter les mêmes pensées de différentes manières, la variété soutiendrait votre attention, de même qu'elle nous fait lire sans fatigue les livres si nombreux qui traitent de cette matière.

Les âmes que j'ai ici en vue, sont celles qui ont commencé à s'adonner à l'oraison, et qui comprennent combien il leur importe de ne pas s'arrêter dans la première demeure, mais qui n'ont pas cependant assez de courage pour l'abandonner tout à fait, et y retournent souvent, parce qu'elles ne se séparent point des occasions. Il y a là un grand péril pour elles. C'est néanmoins une insigne faveur de Dieu, que durant quelques courts intervalles, elles tâchent de fuir les couleuvres et les bêtes venimeuses, et qu'elles voient que cette fuite leur est salutaire. Ces âmes, sous un certain rapport ; souffrent beaucoup plus que celles qui sont dans la première demeure, mais elles sont moins exposées, parce qu'elles connaissent déjà les périls ; aussi y a-t-il grande espérance qu'elles pénétreront plus avant dans le château.

J'ai dit qu'elles ont plus à souffrir, parce que, dans la première demeure, les âmes sont comme des sourds-muets qui, privés de la parole et de l'ouïe, endurent plus patiemment la peine de ne point parler, tandis que dans la seconde elles ressemblent à des personnes qui ont l'ouïe bonne, mais qui sont muettes, et sentent ainsi beaucoup plus le déplaisir de ne pouvoir parler. L'état de celles qui n'entendent point, n'est pas néanmoins le plus désirable, car enfin c'est un grand avantage d'ouïr ce qu'on nous dit. Or, tel est le bonheur dont jouissent les âmes dans la seconde demeure : elles entendent la voix du Seigneur quand il les appelle. Comme elles entrent plus avant dans le château et se trouvent plus proches du Roi de gloire, elles se ressentent d'avoir un si bon voisin. Elles sont encore, il est vrai, au milieu des affaires, des plaisirs, des divertissements, des vanités du monde, elles vont tombant, se relevant de leurs péchés, parce qu'il est comme impossible que ces bêtes venimeuses dans la compagnie desquelles elles continuent d'être, ne les fassent pas broncher ; mais la miséricorde et la bonté de l'adorable Madre qu'elles servent sont si grandes, et il désire tant qu'elles l'aiment et s'efforcent de s'approcher de lui, qu'il continue de les appeler, et cela d'une manière si douce, qu'elles se désolent de ne pouvoir exécuter à l'heure même ce qu'il leur commande. Ainsi, il est vrai de dire que ces âmes souffrent davantage que si elles étaient sourdes à sa voix.

Il y a néanmoins de la différence entre cette manière d'appeler, et celle dont je parlerai dans la suite. Ici, pour se faire entendre, Dieu se sert de quelques paroles prononcées par des gens de bien, d'un sermon, de la lecture des bons livrés ; sans parler de beaucoup d'autres moyens de ce genre qu'il emploie, il appelle encore par des infirmités, par des peines, par une vérité qu'il fait luire à l'esprit durant ces moments que l'on consacre à l'oraison. Si peu fervente que soit cette oraison, Dieu en fait toujours grand cas. Ne laissez donc pas, mes sœurs, d'estimer

beaucoup cette première grâce, et ne perdez point courage si vous ne répondez pas à l'heure même à la voix de Notre Seigneur. Cet adorable Maître sait attendre non seulement pendant plusieurs fours, mais pendant plusieurs années, surtout quand il voit de la persévérance et de bons désirs. La persévérance est ce qu'il y a ici de plus nécessaire : avec elle on ne peut jamais manquer de gagner beaucoup.

Mais qu'elle est terrible la batterie que le démon dresse ici contre l'âme, et de combien de manières il l'attaque ! Elle a bien plus à souffrir que dans la première demeure. Là, en effet, elle était muette et sourde, ou du moins entendait fort peu ; et elle n'opposait à l'ennemi qu'une faible résistance, semblable à une personne qui a presque perdu l'espérance de vaincre. Mais ici, son entendement est plus vif, toutes ses puissances plus libres, et les coups qu'on lui porte dans ce combat, si forts et si redoublés, qu'il lui est impossible de ne les pas entendre. Les démons dirigent alors contre l'âme ces couplets venimeux dont j'ai parlé : ils lui font les plus séduisantes peintures du monde ; ils lui représentent ses plaisirs en quelque sorte comme éternels ; ils lui rappellent l'estime qu'on y avait pour elle, ce qu'elle trouvait de charme dans la société de ses amis et de ses parents ; ils lui font craindre la perte de la santé par ces pénitences pour lesquelles on sent de l'attrait dès qu'on entre dans cette seconde demeure ; enfin, il n'est sorte de ruse qu'ils n'emploient contre elle, ni d'obstacles qu'ils ne lui suscitent.

Ô Jésus ! dans quel trouble et quelles angoisses ces esprits de ténèbres ne jettent-ils pas cette pauvre âme ! Elle ne sait si elle doit passer outre, ou retourner à la première demeure. Dans ce combat, la raison lui vient en aide ; dévoilant l'artifice de l'enfer, elle montre que tous ces présents du monde ne sont qu'un pur néant en comparaison du bonheur auquel elle aspire. La foi, de son côté, lui enseigne que ce bonheur peut seul rassasier ses désirs. La mémoire, à son tour, lui représente le terme où vont aboutir toutes les félicités de la terre : elle lui remet sous les yeux un spectacle qui l'avait tant frappée, les derniers moments de ces heureux du siècle qui avoient Joui à souhait de tous les plaisirs ; elle la fait assister de nouveau à la mort subite de quelques-uns d'entre eux, et lui fait remarquer en combien peu de temps ils ont été oubliés. Elle lui en rappelle quelques-uns en particulier qu'elle avait connus, qu'elle avait vus au sein de la prospérité, et qui, maintenant sous terre, sont foulés aux pieds par les passants ; elle lui montre le lieu de leur sépulture où elle a passé si souvent elle-même, et arrête sa vue sur leurs corps devenus la proie et la pâture des vers. Outre ces tableaux, la mémoire lui en présente d'autres encore, où elle peut lire le mensonge et le néant des promesses du monde. La volonté se sent inclinée à aimer Celui en qui elle découvre tant d'amabilités, et de qui elle a reçu tant de marques d'amour, qu'elle ne peut les considérer sans éprouver le désir d'y répondre. Ce qui, en particulier, la touche et l'attire, c'est de voir comment ce véritable Ami est toujours avec elle, ne la quittant point, l'accompagnant partout, lui, donnant à tout moment l'être et la vie. L'entendement, de son côté, lui fait connaître que quand elle aurait de longues années à vivre, elle ne saurait acquérir un ami si fidèle et si véritable ; que le monde n'est que vanité et mensonge, et que ces plaisirs que le démon lui promet, sont remplis d'amertumes, de soucis, de traverses. Il lui dit encore qu'en quelque lieu qu'elle puisse aller, elle ne saurait trouver, hors de ce château ; ni sécurité ni paix ; qu'il y aurait de l'imprudence à aller chercher dans des maisons étrangères, lorsqu'elle trouve dans la sienne une infinité de biens dont elle peut jouir ; que tout le monde n'a pas l'avantage de posséder ainsi chez soi toutes les choses nécessaires à une entière félicité ; enfin, que le comble du bonheur pour elle est d'avoir un Hôte qui la mettra en possession de tous les trésors du ciel, pourvu qu'elle ne veuille pas imiter l'enfant prodigue et se réduire comme lui à la nourriture des pourceaux.

Avec des raisons de cette force, l'âme peut sans doute vaincre les démons. Mais, ô mon Seigneur et mon Dieu ! la coutume que la vanité a établie a tant d'empire et est si généralement

reçue, qu'elle ruine les meilleurs désirs. La foi étant comme morte, on préfère ce qui frappe les sens à ce qu'elle enseigne. Et cependant que voyons-nous-en ceux qui courent après ces biens visibles, si ce n'est une grande misère ? Cette langueur de la foi dans une âme vient du commerce qu'elle a avec ces bêtes venimeuses. Si elle ne se tient pas sur ses gardes, il lui arrivera ce qui arrive à celui qui est mordu par une vipère : le venin se répandant dans tout son corps, il enfle d'une manière extraordinaire. Dans un tel état, il est clair qu'il faut à l'âme beaucoup de remèdes pour guérir, et encore est-ce une grande grâce que Dieu lui accorde, si elle n'en meurt pas.

Il est donc vrai que l'âme endure ici de grandes peines, principalement quand le démon reconnaît, à sa disposition et à ses qualités, qu'elle est capable de pénétrer bien avant dans le château ; car alors il soulèvera tout l'enfer pour s'opposer à ses desseins et pour la faire retourner en arrière.

Ô mon Sauveur ! quel besoin l'âme n'a-t-elle pas alors de votre secours ! elle ne peut rien sans vous. Ne souffrez donc pas, au nom de votre miséricorde, que, se laissant surprendre, elle abandonne son entreprise. Éclairez-la de vos lumières, afin qu'elle voie que tout son bonheur consiste à avancer, et afin qu'elle s'éloigne des mauvaises compagnies.

Je ne saurais dire tout ce qu'elle trouve de précieux avantages dans la société de ceux qui marchent dans les voies spirituelles. Il lui sera donc très utile de converser non seulement avec les âmes qui sont dans la même demeure qu'elle, mais encore avec celles qui sont plus près du centre du château. Par l'intimité des rapports, il pourra s'établir entre elle et ces âmes choisies un tel lien, qu'elles l'attireront dans leur propre demeure. Cette âme doit aussi se tenir toujours sur ses gardes pour ne point se laisser vaincre. Car si le démon la voit fermement résolue de perdre le repos, la vie et tout ce qu'il lui peut offrir, plutôt que de retourner à la première demeure, il se désistera bien plus vite de ses attaques.

C'est ici qu'il faut que l'âme se montre courageuse, et ne ressemble point à ces lâches soldats qui se couchaient sur le ventre pour boire, lorsque Gédéon les conduisait à l'ennemi. Elle doit se persuader qu'elle va livrer combat à tous les démons, et que de toutes les armes les meilleures pour vaincre sont celles de la croix. Je l'ai déjà dit, et je le répète encore : elle ne doit point, dans le début, se proposer des contentements et des plaisirs. Ce serait une manière bien basse de commencer à travailler à un si grand édifice, et bâtir sur le sable une maison qui ne tarderait pas à tomber. En agissant de la sorte, elle s'exposerait à des dégoûts et à des tentations sans fin. Ce n'est point dans ces premières demeures que tombe la manne ; il faut pénétrer plus avant dans le château pour la recueillir : là seulement l'âme trouve toutes choses selon son goût, parce qu'elle ne veut que ce que Dieu veut.

C'est chose plaisante de voir quelquefois les prétentions des commençants. Quoi ! l'on est encore avec mille embarras, mille imperfections, les vertus ne font que de naître, elles sont si débiles qu'elles ne savent point encore marcher, et l'on ne rougit pas de vouloir des douceurs dans l'oraison, et de se plaindre des sécheresses ! Que cela ne vous arrive jamais, mes sœurs. Embrassez la croix que votre Époux a portée, et sachez que c'est à ce noble but que doivent tendre tous vos efforts. Que celle d'entre vous qui peut le plus souffrir pour ce divin Époux souffre de grand cœur, et à celle-là appartiendra la plus belle couronne. Voilà le capital, le reste n'est qu'un accessoire ; s'il plait à Dieu de vous en favoriser, vous lui en rendrez de grandes actions de grâces.

Vous direz peut-être, mes sœurs, que vous êtes bien déterminées à endurer les peines extérieures, pourvu que Dieu vous console intérieurement. Mais il connaît mieux que nous ce qui nous est utile ; il ne nous appartient pas de lui donner conseil, et il peut nous dire avec raison que nous ne savons pas ce que nous demandons. N'oubliez jamais cette importante vérité : ce à quoi doivent uniquement prétendre ceux qui commencent à s'adonner à l'oraison, c'est de travailler de toutes leurs forces, avec courage et par tous les moyens possibles, à conformer leur volonté à la volonté de Dieu. Soyez bien assurées qu'en cela consiste, comme je le ferai voir dans la suite, la plus sublime perfection à laquelle on puisse s'élever dans le chemin spirituel. Plus on s'unit à Dieu par cette conformité entière de volonté, plus on reçoit de lui, et plus on avance dans les voies de la perfection. N'allez pas croire que notre avancement dépende de quelque autre moyen inconnu et extraordinaire ; non : tout notre bien consiste dans la parfaite conformité de notre volonté avec la volonté de Dieu.

Mais si, dès le commencement, nous nous trompons, en voulant que- Dieu fasse notre volonté et non pas la sienne, et qu'il nous conduise par le chemin qui nous est le plus agréable, quelle fermeté peut avoir le fondement de cet édifice spirituel ? Pensons donc seulement à faire ce qui dépend de nous, et tâchons de nous défendre de ces bêtes venimeuses. Car souvent Dieu permet que les mauvaises pensées et les sécheresses nous poursuivent et nous affligent, sans que nous puissions les éloigner de nous ; et même il souffre quelquefois que nous soyons mordues de ces bêtes, afin de nous rendre plus vigilantes, et pour éprouver si nous avons un vif regret de l'avoir offensé. Si donc il vous arrive de tomber quelquefois, gardez-vous de perdre cœur ; armez-vous plutôt d'un nouveau courage pour continuer d'avancer, et croyez que Dieu saura faire tourner votre chute même à l'avantage de votre âme.

Quand nous n'aurions point d'autres preuves de notre misère, et du dommage que nous cause la dissipation intérieure, celle-là seule devrait suffire pour nous porter à nous recueillir. Peut-il y avoir un plus grand mal que de se voir hors de chez soi ? Et comment espérer de trouver ailleurs du repos, lorsque l'on n'en trouve pas dans sa propre maison ? Rien ne nous est si proche, si intime, que les puissances de notre âme, puisque nous en sommes inséparables ; et ces puissances nous font la guerre, comme si elles voulaient se venger de celle que nos vices leur ont faite. La paix ! la paix ! mes sœurs, c'est la parole sortie de la bouche du divin Maître, et qu'il a tant de fois adressée à ses apôtres. Mais croyez-m'en, si vous ne l'avez point, si vous ne tâchez pas de l'avoir en vous, vous travaillerez en vain à la chercher hors de vous.

Oh ! qu'elle finisse cette guerre ! je le demande au nom du sang que notre adorable Sauveur a répandu pour nous. Qu'ils y mettent un terme, je les en conjure, ceux qui n'ont point encore commencé à rentrer en eux-mêmes ; et que ceux qui y sont déjà rentrés ne cèdent point, par crainte des combats, à la tentation de retourner en arrière. Qu'ils considèrent que les rechutes sont plus dangereuses que les chutes Voyant qu'ils ne peuvent reculer sans se perdre, qu'ils se confient, non en leurs propres forces, mais uniquement en la miséricorde de Dieu. Ils verront comment Notre Seigneur les conduira d'une demeure dans une autre, et les introduira dans une terre où ces bêtes cruelles ne pourront plus ni les atteindre ni les fatiguer ; au lieu d'avoir à les redouter, ils les tiendront assujetties et se riront de leurs efforts ; enfin, dans cette terre de bénédiction, leur âme jouira de plus de bonheur qu'on n'en peut souhaiter en cette vie.

Mais vous ayant déjà expliqué ailleurs, ainsi que je le disais au commencement de cet écrit, comment vous devez vous conduire au milieu des troubles que le démon suscite dans cette demeure ; et, en parlant de la manière de se recueillir, vous ayant déjà dit que ce n'était point à force de bras, mais avec suavité, qu'il fallait le faire, afin que le recueillement soit plus durable, je ne le répéterai point ici. Je me contenterai d'ajouter qu'il est très avantageux d'en

communiquer avec des personnes qui en aient l'expérience. Vous pourriez croire que lorsque des occupations nécessaires vous retirent de cette retraite intérieure du cœur, vous faites une grande brèche au recueillement ; détrompez-vous. Pourvu que vous soyez ensuite fidèles à y rentrer de nouveau, -le divin Maître fera tout : tourner au profit de votre âme, quoique vous n'ayez personne pour vous instruire. Lorsque l'action a interrompu le recueillement, il n'y a point d'autre remède que de commencer à se recueillir. Sans cela, l'âme ira perdant chaque jour de plus en plus, et encore plaise à Dieu qu'elle s'en aperçoive !

Mais, pourrait penser quelqu'une d'entre vous, si c'est un si grand mal de retourner en arrière, ne vaudrait-il pas mieux rester hors du château, sans jamais se mettre en peine d'y entrer ? Je vous ai déjà dit dès le commencement, en m'appuyant sur les paroles mêmes de Notre Seigneur, Que celui qui aime le péril y rencontrera sa perte, et qu'il n'y a point d'autre porte que l'oraison pour entrer dans ce château. Ce serait donc folie de s'imaginer qu'on peut entrer au ciel, sans entrer auparavant en soi-même pour se connaître, sans considérer sa propre misère, les immenses bienfaits qu'on a reçus de Dieu, et sans implorer souvent le secours de sa miséricorde. Le divin Maître ne nous a-t-il pas dit : Nul n'ira à mon Père que par moi ; ce sont, ce me semble, ses paroles ; et encore : Qui me voit, voit mon Père ? Or, si nous ne jetons jamais les yeux sur cet adorable Sauveur, si nous ne considérons point les obligations infinies que nous lui avons, si nous ne pensons point à la mort que son amour lui a fait endurer pour nous ; comment pourrions-nous le connaître, et travailler pour son service ? De quoi sert la foi sans les œuvres ? et les œuvres, quelle valeur peuvent-elles avoir, si elles ne sont unies à la valeur des mérites de Jésus-Christ notre souverain bien ? Enfin, si nous ne considérons toutes ces choses, qu'est-ce qui sera capable de nous porter à rendre à ce divin Maître les témoignages d'amour que nous lui devons ? Je le supplie en ce moment de nous faire comprendre combien nous lui coûtions cher, et de nous donner l'intelligence de ces vérités : Que le serviteur n'est pas au-dessus du Maître ; que l'on ne peut sans travail arriver à la gloire ; et qu'il est nécessaire de prier, pour ne pas être sans cesse exposé à la tentation.

Les troisièmes Demeures

Chapitre 1

Comme quoi nous ne sommes guère en sécurité tant que nous vivons dans cet exil, même si nous y avons atteint un degré élevé, et qu'il sied d'avoir crainte.

Que dirons-nous à ceux qui ; par la miséricorde de Dieu, sont sortis vainqueurs de ces combats, et qui, par leur persévérance, sont entrés dans les troisièmes demeures ? Nous ne saurions leur adresser de plus consolantes paroles que celles-ci : Heureux l'homme qui craint le Seigneur ! Je remercie mon divin Maître de ce qu'il me donne en ce moment l'intelligence de ce verset ; ce n'est pas une petite grâce, vu le peu de pénétration de mon esprit. Oui, c'est à juste titre que nous pouvons appeler bienheureux celui qui est entré dans cette troisième demeure ; car., pourvu qu'il ne retourne point en arrière, il est, autant que nous pouvons en juger, dans le véritable chemin du salut. Vous voyez par-là, mes sœurs, combien il importe de vaincre dans les précédents combats : j'en suis convaincue, Dieu ne manque jamais de mettre le vainqueur en sûreté de conscience, faveur que l'on ne saurait trop estimer. J'ai dit en sûreté, et j'ai mal dit, parce qu'il n'y en a point en cette vie. Comprenez donc bien, ma pensée : quand je parle de sûreté pour le vainqueur, c'est toujours à la condition qu'il ne quittera pas le chemin dans lequel il a commencé à marcher. Que grande est la misère de cette vie ! Semblables à ceux qui ont les ennemis à leur porte, et qui ne peuvent ni dormir ni manger sans être armés, nous sommes jour et nuit sur le qui-vive, et dans une appréhension continuelle qu'on n'attaque notre forteresse, et qu'on n'y fasse quelque brèche.

Ô mon Dieu et mon tout, comment voulez-vous que nous aimions une si misérable vie ? Ah ! pour ne pas en souhaiter la fin, et pour ne pas vous conjurer de nous en retirer, il ne faut rien moins que l'espérance de la perdre pour vous, ou du moins de l'employer tout entière à votre service, et par-dessus tout le bonheur d'accomplir votre sainte volonté. Que volontiers, si c'était votre bon plaisir, ô mon Dieu, nous vous dirions comme saint Thomas : Mourons avec vous ! N'est-ce pas mourir en quelque sorte à tous moments que de vivre sans vous, et avec cette pensée pleine d'effroi, que l'on peut vous perdre pour jamais ?

C'est pourquoi, mes filles, la grande grâce que nous devons demander à Dieu, c'est qu'il nous fasse partager bientôt la sécurité parfaite des bienheureux dans le ciel. Car au milieu des alarmes de cet exil, quel plaisir peuvent goûter des âmes qui n'en cherchent point d'autre que de pouvoir plaire à leur Dieu ? N'a-t-on pas vu quelques saints qui possédaient cet esprit du Seigneur à un plus haut degré que nous, tomber dans de grands péchés ? Qui nous assure, si nous tombions, que Dieu nous tendrait la main pour nous relever de nos chutes, et qu'il nous donnerait comme à ces saints le temps de faire pénitence ? A cette seule pensée, qui souvent se présente à mon esprit, de quel effroi je suis saisie ! Il est tel en ce moment, que je ne sais ni comment je puis tracer ces lignes, ni comment je puis vivre. Ô mes filles bien-aimées, demandez, je vous en conjure, à Notre Seigneur, qu'il vive toujours en moi. S'il ne m'accorde cette grâce, quelle assurance puis-je trouver dans une vie aussi mal employée que la mienne ? Que ce triste aveu que je vous ai fait si souvent et que vous n'avez jamais pu entendre sans peine, ne vous afflige point. Vous auriez souhaité, je le comprends, que j'eusse été une grande sainte, et vous avez raison. Je ne le souhaiterais pas moins que vous ; mais que faire, si, par ma faute, j'ai perdu ce bonheur ? Ce n'est pas de Dieu que je me plaindrai ; il n'a cessé de me combler de ses grâces, et si j'y eusse été fidèle, vos désirs auraient été accomplis.

Je ne saurais, sans une grande confusion et sans répandre des larmes, penser que j'écris ceci pour des personnes qui seraient capables de m'instruire. Qu'il m'en a coûté, mes filles, pour exécuter cet ordre de l'obéissance ! Daigne le Seigneur vous faire trouver quelque utilité dans un écrit où je n'ai que sa gloire en vue, et conjurez-le de pardonner à une si misérable créature la hardiesse qu'elle a eue de l'entreprendre. Mon Dieu sait que je ne puis espérer qu'en sa seule miséricorde : infidèle comme je l'ai été, il ne me reste plus d'autre asile que cette miséricorde, ni d'autre fondement de ma confiance que les mérites de mon Sauveur et de sa divine Mère dont, quoique indigne, je porte comme vous le saint habit. Louez Dieu, mes filles, de ce que vous êtes véritablement les filles de cette Reine du ciel. Avec une telle Mère, vous n'avez plus à rougir de mot. Imitez ses vertus ; considérez quelle doit être la grandeur de cette Souveraine, et quel est le bonheur de l'avoir pour patronne, puisque mes péchés et les infidélités de ma vie n'ont pu ternir en rien l'éclat de ce saint ordre. J'ai néanmoins un important avis à vous donner : malgré la sainteté de l'ordre, et le bonheur d'avoir une telle Mère, ne vous croyez pas tout à fait en sûreté. Car David était un grand saint, et cependant vous savez quel fut son fils Salomon. Que rien ne vous inspire jamais une sécurité entière, ni votre retraite, ni l'austérité de votre vie, ni vos communications avec Dieu, ni vos continuels exercices d'oraison, ni votre séparation du monde, ni l'horreur qu'il vous semble avoir des choses du monde. Tout cela est bon, mais ne suffit pas, comme je l'ai dit, pour vous ôter tout sujet de craindre. Ainsi, mes filles, gravez bien ce verset dans votre mémoire, et méditez-le souvent : *Beatus vir qui timet Dominum.*

Je m'aperçois que je suis loin de mon sujet : c'est que je ne puis, sans que mon esprit se trouble et s'égaré me souvenir des infidélités de ma vie ; aussi je veux, pour le moment, détourner les yeux de ce triste tableau. Je reviens à ces âmes qui, par une insigne faveur de Dieu, ont vaincu les premières difficultés, et sont entrées dans la troisième demeure. Grâce à la divine bonté, ces âmes sont, je crois, en grand nombre dans le monde. Elles souhaitent ardemment de ne pas offenser Dieu ; elles se tiennent même en garde contre les péchés véniels ; elles aiment la pénitence ; elles ont des heures de recueillement ; elles emploient bien leur temps ; elles s'exercent dans des œuvres de charité envers le prochain ; elles sont réglées dans leurs conversations et dans tout leur extérieur ; enfin, si elles ont une maison à gouverner, elles s'en acquittent dignement. Cet état est sans doute digne d'envie ; c'est le chemin de la dernière demeure, et, si elles le désirent ardemment, Notre Seigneur leur en ouvrira sans doute l'entrée ; car, avec l'excellente disposition où elles sont, il n'est point de faveur qu'elles ne puissent attendre de lui.

Jésus, mon Sauveur, se trouvera-t-il quelqu'un qui ose dire qu'il ne souhaite pas un si grand bien, principalement après avoir surmonté les plus grandes difficultés ? Personne, sans doute, ne le dira : chacun assure qu'il le veut. Mais les paroles ne suffisent pas pour que Dieu possède entièrement une âme, il faut qu'elle quitte tout ce que Notre Seigneur lui dit de quitter. Nous en avons la preuve dans ce jeune homme de l'Évangile à qui le divin Maître dit : Que s'il voulait être parfait, il quittât tout pour le suivre. Depuis que j'ai commencé à parler de ces troisièmes demeures, j'ai eu sans cesse ce jeune homme présent à la pensée, parce que nous faisons comme lui au pied de la lettre. Or, c'est de là que procèdent d'ordinaire les grandes sécheresses que l'on éprouve dans l'oraison. Je sais qu'elles peuvent avoir d'autres causes. Je sais encore qu'il est plusieurs bonnes âmes qui endurent, sans qu'il y ait le moins du monde de leur faute, des peines intérieures en quelque sorte intolérables, et dont Notre-Seigneur les fait toujours sortir avec un grand profit. Il y a en outre les effets de la mélancolie et d'autres infirmités. Enfin, en ceci comme en tout le reste, il faut laisser à part les secrets jugements de Dieu. Mais, à mon avis la cause la plus ordinaire des sécheresses qu'éprouvent les âmes dans ces troisièmes demeures, est celle que je viens d'indiquer. Comme ces âmes sentent qu'elles ne voudraient pour rien au monde commettre un péché mortel, ni, la plupart d'elles, un péché véniel de propos

délibéré, comme elles font d'ailleurs un bon usage de leur temps et de leurs biens, elles ont peine à souffrir qu'on leur ferme la porte de la demeure du grand Roi dont, à juste titre, elles se réputent les vassales ; et elles ne considèrent pas que, même sur la terre, parmi les nombreux vassaux d'un monarque, il n'en est qu'un petit nombre qui pénètrent jusqu'à lui.

Entrez, entrez, mes filles, dans vous-mêmes ; passez jusque dans le fond de votre cœur, et vous verrez le peu de compte que vous devez faire de vos petites actions de vertu ; votre seul titre de chrétiennes exige cela de vous, et beaucoup plus encore : Contentez-vous d'être les vassales de Dieu ; ne portez point trop haut vos prétentions, de crainte de tout perdre. Considérez les saints qui sont entrés dans la demeure de ce grand Roi, et vous verrez la différence qu'il y a d'eux à nous. Ne demandez pas ce que vous n'avez point mérité. Après avoir offensé Dieu comme nous l'avons fait, il ne devrait pas même nous venir en pensée, quelques services que nous lui rendions, que nous pouvons mériter la faveur qu'il a accordée à ces grands saints.

Ô humilité ! humilité ! je suis tentée de croire que ceux qui supportent avec tant de peine ces sécheresses, manquent un peu de cette vertu. Je le répète, je ne parle point ici de ces grandes épreuves intérieures dont je parlais naguère, et qui causent à l'âme de bien plus grandes souffrances qu'un simple manque de dévotion. Éprouvons-nous nous-mêmes, mes sœurs, ou souffrons que Notre Seigneur nous éprouve ; il le sait bien faire, quoique souvent notre volonté y répugne.

Revenons maintenant à ces âmes en qui tout est si bien réglé ; considérons ce qu'elles font pour Dieu, et nous verrons si elles ont sujet de se plaindre de sa divine Majesté. Si lorsque Notre Seigneur leur dit ce qu'il faut faire pour être parfaites, elles lui tournent le dos, et s'en vont toutes tristes, que voulez-vous qu'il fasse, lui qui doit mesurer la récompense sur l'amour que nous lui portons ? Et cet amour ne doit pas être dans l'imagination, mais se montrer par les œuvres. Ne pensez pas toutefois que Dieu ait besoin de nos œuvres ; ce qu'il demande, c'est la détermination de notre volonté d'être à lui sans réserve.

Il pourrait peut-être vous sembler, mes sœurs, que tout est déjà fait pour nous : nous portons le saint habit, nous l'avons pris de notre plein gré ; nous avons abandonné le monde, ainsi que tous nos biens, pour l'amour de Jésus-Christ, et quand nous n'aurions laissé que les filets de saint Pierre, nous aurions beaucoup donné, en donnant tout. Cette disposition est excellente sans doute, pourvu qu'on y persévère et qu'on ne retourne point, même par le désir, au milieu des reptiles des premières demeures : Il n'y a nul doute qu'en continuant de vivre dans ce détachement et cet abandon de tout, on n'obtienne ce que l'on souhaite ; mais toujours à condition, entendez-le bien, qu'on pratiquera le précepte du Maître, de se regarder comme des serviteurs inutiles ; à condition, qu'au lieu de croire avoir acquis, par ses services, le moindre droit à être admis dans sa demeure, on se regardera au contraire comme plus redevable envers lui. Que pouvons-nous faire pour un Dieu si généreux, qui est mort pour nous, qui nous a créés, et qui nous conserve l'être ? Au lieu de lui demander des grâces et des faveurs nouvelles, ne devons-nous pas plutôt nous estimer heureuses d'acquitter tant soit peu la dette que nous ont fait contracter envers lui les services qu'il nous a rendus ? C'est à regret que je prononce ce mot de service ; mais j'ai dit la vérité, puisque tout le temps que cet adorable Sauveur a été sur la terre, il n'a fait autre chose que de nous servir.

Méditez, mes filles, certains points que je ne fais qu'indiquer ici, et sans beaucoup d'ordre, faute de savoir mieux m'exprimer. Notre Seigneur vous en donnera l'intelligence. Quand vous les aurez bien compris, les sécheresses seront pour vous une source d'humilité, et non d'inquiétude, comme le prétendrait l'ennemi du salut. Croyez-m'en, quand une âme est

véritablement humble, supposé que Dieu ne lui donne jamais de consolation intérieure, il lui accorde néanmoins une paix et une soumission où elle trouve plus de bonheur que d'autres dans leurs délices spirituels. Souvent, comme vous l'avez lu, Dieu accorde ces délices aux plus faibles ; et ils ne voudraient guère, je crois, les échanger contre la vigueur intérieure des âmes que Dieu conduit par la voie des sécheresses. C'est que naturellement nous aimons plus les contentements que les croix. Ô vous, Seigneur, à qui nulle vérité n'est cachée, éprouvez-nous, afin que nous nous connaissions nous-même !

Chapitre 2

Suite du même sujet. Des sécheresses dans l'oraison, de ce qui peut s'ensuivre, de la nécessité de nous mettre à l'épreuve. De la manière dont le Seigneur éprouve ceux qui ont atteint ces Demeures.

J'ai connu un assez grand nombre de personnes parvenues à l'état dont je viens de parler. Déjà, depuis plusieurs années, elles servaient Dieu avec fidélité, et tout en elles était bien réglé à l'intérieur comme à l'extérieur, autant qu'on en pouvait juger ; et néanmoins qu'est-il arrivé ? Après tant d'années, lorsqu'elles devaient, ce semble, fouler le monde sous leurs pieds, ou du moins en être entièrement désabusées, Dieu n'a pas plutôt commencé à les éprouver en des choses assez légères, qu'elles sont tombées dans une inquiétude et une angoisse de cœur étranges. J'en étais tout interdite, et ne pouvais m'empêcher de craindre pour elles. Dans cet état, leur donner quelque conseil eût été superflu. Faisant depuis si longtemps profession de vertu, elles se croyaient capables d'enseigner les autres, et pensaient être très fondées à sentir vivement ces épreuves. Pour moi, je ne connais qu'un moyen de les consoler : c'est d'abord de leur témoigner une grande compassion de leurs peines, et l'on ne saurait, en effet, trop compatir à une telle misère ; ensuite, de ne point contredire leurs sentiments, parce que, persuadées comme elles le sont qu'elles souffrent pour l'amour de Dieu, elles ne peuvent s'imaginer qu'il y ait de l'imperfection, autre erreur non moins déplorable en des personnes si avancées. Qu'elles soient sensibles à ces épreuves, il n'y a pas lieu de s'en étonner ; mais, à mon avis, elles devraient en peu de temps triompher d'une pareille peine. Elles répondraient ainsi au dessein de Dieu ; car souvent Dieu veut que ses élus sentent leur misère, et dans ce but il éloigne d'eux ses faveurs pour un peu de temps. Il n'en faut pas davantage, cette épreuve est pour eux un trait de lumière, bien vite ils apprennent à se connaître, et ils voient très clairement leurs défauts. Parfois même, considérant qu'ils n'ont pas le courage de s'élever au-dessus de certaines tribulations assez légères, ils en éprouvent une peine plus vive que des sécheresses et de la soustraction des grâces sensibles qu'ils endurent. A mon gré, c'est là une grande miséricorde de Dieu à leur égard. Et si c'est une imperfection en eux de ne pas dominer entièrement ces légères épreuves, cette imperfection devient très profitable pour leur âme, par les trésors d'humilité dont elle l'enrichit.

Il n'en est pas ainsi des personnes dont je parlais plus haut ; dans leur pensée, elles canonisent leurs épreuves, et voudraient que les autres en fissent autant. J'en veux rapporter quelques exemples afin de nous exciter à nous connaître et à nous éprouver nous-même, vu qu'il nous est très avantageux d'avoir cette connaissance avant que Dieu nous éprouve. Une personne riche, sans enfants, sans héritiers, vient à souffrir quelque perte ; il lui reste néanmoins encore plus de bien qu'il ne lui en faut pour elle et pour toute sa maison. Si cette perte lui cause autant d'inquiétude et de trouble que si elle n'avait pas seulement de pain, comment Notre Seigneur pourrait-il lui demander de tout quitter pour l'amour de lui ? Elle dira peut-être que l'affliction

qu'elle ressent vient de ce qu'elle voudrait pouvoir faire du bien aux pauvres ? Mais moi je crois que ce que Dieu demande ici, c'est la soumission à ce qu'il fait et la paix au milieu de l'épreuve, et non tous ces beaux élans de la charité. Que si cette personne ne se soumet pas de la sorte au bon plaisir de Dieu parce qu'il ne l'a pas encore élevée à un si haut degré de vertu, patience ; mais qu'elle reconnaisse au moins qu'elle ne possède pas encore la liberté d'esprit, qu'elle la demande au Seigneur, et qu'elle se dispose par ce moyen à la recevoir de sa bonté.

Une autre personne a plus de fortune qu'il ne lui en faut pour vivre, et il s'offre une occasion de l'augmenter. Si c'est un don qu'on veut lui faire, à la bonne heure. Mais qu'elle travaille pour cela, et qu'une fois en possession de ces nouveaux biens, elle s'efforce d'acquérir toujours davantage, c'est ce que je ne saurais approuver. Son intention est bonne sans doute, puisque je parle ici de personnes d'oraison et de vertu ; mais elle ne doit pas prétendre arriver par ce chemin jusqu'aux demeures voisines de celle du grand Roi.

Quelque chose de semblable se passe pour peu que l'on méprise ces personnes et que l'on touche à leur honneur. Souvent, à la vérité, Dieu leur fait la grâce de le supporter patiemment, soit parce que Dieu, aimant à honorer la vertu en public, ne veut pas que l'estime qu'on a pour elle souffre d'atteinte, soit parce que, étant un maître plein de bonté, il se plaît à récompenser ainsi les services qu'il a reçus d'elles. Mais il leur reste une inquiétude qu'elles ne peuvent maîtriser et qui ne les abandonne pas de sitôt.

Et ce sont là pourtant des personnes qui méditent depuis des années sur ce que Notre Seigneur a souffert, sur les avantages qui se rencontrent dans la souffrance, et qui même désirent de souffrir. Que dis-je ? elles sont tellement satisfaites de leur manière de vie, qu'elles souhaiteraient que tout le monde marchât sur leurs traces. Et Dieu veuille qu'elles ne rejettent pas sur les autres la cause de la peine qu'elles souffrent, et ne s'en attribuent que le mérite.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que ceci est hors de propos et ne vous regarde point, puisque rien de semblable ne se passe parmi nous ? Nous n'avons point de richesses ; nous n'en désirons point, et nous ne faisons rien pour en acquérir ; personne ne vient nous dire des injures, et ainsi ces comparaisons n'ont point de rapport à notre état : J'en conviens, mais elles servent à apprécier une multitude de choses analogues qui peuvent arriver chez nous et qu'il n'est pas besoin de marquer ici en particulier. Par ces petites épreuves, quoique bien différentes de celles que je viens de rapporter, vous jugerez si vous êtes entièrement détachées de ce que vous avez abandonné dans le monde, vous pourrez très bien vous éprouver et voir si vous êtes maîtresses de vos passions. Veuillez m'en croire, la perfection ne consiste pas à porter un habit de religieuse, mais à pratiquer les vertus, à assujettir en toutes choses notre volonté à celle de Dieu, et à la prendre pour règle de la conduite de notre vie. Si nous ne sommes point encore arrivées jusqu'à ce degré de vertu, humilions-nous, mes filles. L'humilité est un remède infaillible pour guérir nos plaies ; et quoique Notre Seigneur, qui est notre divin médecin, tarde à venir, ne doutez pas qu'il ne vienne et ne nous guérisse.

Ces personnes portent jusque dans leurs pénitences cette même mesure qui règle toute leur conduite. Elles tiennent extrêmement à la vie, mais pour l'employer au service de Notre Seigneur, ce dont on ne saurait les blâmer. Ainsi, elles pratiquent les austérités avec grande discrétion, afin que la santé n'en soit point altérée. N'ayez pas peur qu'elles se tuent, car elles conservent tout le calme de leur raison, et l'amour n'est pas assez fort pour les en tirer. Mais la raison, selon moi, devrait au contraire les porter à ne point se contenter de servir Dieu de cette manière, c'est-à-dire en allant toujours d'un pas tellement mesuré, qu'on n'atteint jamais le terme de ce chemin. Elles s'imaginent néanmoins avancer, et elles se fatiguent, car ce chemin,

croyez-m'en, est pénible ; mais ce sera beaucoup qu'elles ne s'égarent point. Dites-moi, mes filles, si pour aller d'un pays dans un autre on pouvait faire le voyage en huit jours, vous semblerait-il sage d'y employer un an, en affrontant durant tout ce temps les gîtes incommodes ; les neiges, les pluies, les mauvais chemins, outre le péril d'être mordu des serpents qui s'y rencontrent ? Ne vaudrait-il pas mieux tout affronter d'un seul coup et en finir d'une seule fois ? Oh ! que je puis parler ici avec connaissance de cause ! et plaise à Dieu que je sois moi-même sortie de cet état où tout est réglé, mais où l'on n'avance pas ; souvent je crains le contraire. Grâce à cette discrétion si grande qui préside à notre conduite, nous avons peur de tout et tout nous devient obstacle. Nous nous arrêtons sans oser passer plus avant, comme si nous pouvions arriver à ces bienheureuses demeures et que d'autres en fissent le chemin pour nous. Puisque cela est impossible, mes filles, pour l'amour de Jésus-Christ, armons-nous de courage. Remettez entre ses mains votre raison et vos craintes, élevez-vous au-dessus de la faiblesse de la nature ; abandonnez le soin de ce misérable corps à ceux qui ont charge de veiller sur vous ; et ne songez qu'à cheminer en toute hâte, afin de jouir au plus tôt de la vue de votre Époux et de votre Dieu. Vous n'avez que peu ou presque point de soulagement, et néanmoins la sollicitude pour la santé pourrait vous tromper. Rejetez cette sollicitude avec d'autant plus de courage, que la lenteur à cheminer dans les voies spirituelles ne vous donnera pas une santé meilleure. Je vous le garantis, parce que je le sais. Je sais encore que c'est moins par les austérités du corps, qui sont secondaires, que par une humilité profonde qu'on avance dans ce chemin spirituel. Ce qui arrête et empêche d'entrer plus avant dans le château, c'est le manque de cette humilité. Croyons toujours que nous avons fait peu de chemin et que nos sœurs, au contraire, en ont fait beaucoup ; et non seulement désirons d'être considérées comme les plus imparfaites, mais faisons tout ce qui peut dépendre de nous afin que l'on en soit persuadé. Avec cette disposition, l'état des âmes dans ces troisièmes demeures est excellent ; mais si elle leur manque, elles resteront toute leur vie au même point, en proie à mille peines, à mille ennuis. N'ayant pas eu le courage de se dépouiller d'elles-mêmes, et portant sans cesse le pesant fardeau de leur misère, elles ne pourront avancer ; tandis que les âmes qui ont su se vaincre s'élèvent avec une admirable liberté vers les demeures supérieures du château.

Dieu qui est juste, miséricordieux, et qui donne toujours au-delà de nos mérites, ne laisse pas de récompenser les âmes de ces troisièmes demeures, en leur accordant des joies bien plus grandes que celles que peuvent procurer les plaisirs et les divertissements de cette vie. Mais je ne pense pas qu'il leur donne souvent des goûts spirituels ; il ne leur fait cette faveur que rarement, et dans le but de les exciter, par la vue du bonheur des autres demeures, à ne rien négliger pour y parvenir.

Il vous semblera peut-être, mes filles, qu'il n'y a point de différence entre les joies et les goûts, et qu'ainsi je ne devrais pas en mettre : mais, à mon avis, il y en a une fort grande. Je m'en expliquerai dans la quatrième demeure, puisque c'est là que Dieu favorise les âmes de ces goûts spirituels ; et quoiqu'il paraisse superflue de parler d'un tel sujet, ce que j'en dirai sera, je l'espère, de quelque utilité. Ayant une connaissance plus distincte de chaque chose, vous vous porterez avec plus d'ardeur vers ce qui est plus parfait. De plus, la connaissance de ces goûts spirituels sera une grande consolation pour les âmes que Dieu conduit par cette voie, et un sujet de confusion pour celles qui se croient déjà parfaites. Les âmes humbles, à la vue de ces faveurs de Dieu, sentiront le besoin de l'en bénir et de lui en rendre des actions de grâces. Quant aux âmes imparfaites, à qui ces goûts ne seront pas accordés au gré de leurs désirs, elles s'en désoleront intérieurement, mais à tort et sans profit, attendu que la perfection ne consiste pas dans les goûts, mais dans le plus grand amour de Dieu, et que la récompense doit être d'autant plus belle qu'on a agi en toutes choses avec plus de justice et de vérité. Mais si ceci est vrai, comme il l'est en effet, à quoi sert, me demanderez-vous peut-être, de traiter de ces faveurs

intérieures et d'en donner l'intelligence ? Je ne le sais ; qu'on le demande à ceux qui m'ont ordonné d'écrire ; il ne m'appartient pas de disputer avec les supérieurs. Je suis tenue de leur obéir, et je ne serais pas excusable si j'y manquais.

Voici néanmoins ce que je puis vous dire en toute vérité : à cette époque de ma vie où je n'avais point reçu de ces grandes faveurs, ni n'espérais, à cause de mon indignité, en avoir jamais une connaissance expérimentale, c'eût été un bonheur bien grand pour moi de savoir, ou du moins de pouvoir conjecturer, que j'agréais à Dieu en quelque chose ; et lorsque je lisais les livres qui traitent des faveurs et des joies que Dieu accorde aux âmes qui lui sont fidèles, je goûtais tant de consolation, que je lui en donnais de grandes louanges. Si une âme aussi imparfaite que la mienne ne laissait pas d'agir de la sorte, quelles actions de grâces ne lui doivent point rendre celles qui sont vraiment humbles et vertueuses ! Ne dût-il en résulter pour mon Dieu qu'une seule louange de plus, il faudrait faire connaître les joies et les délices dont il comble les âmes, et mettre dans son jour l'immensité de la perte que l'on fait, quand, par sa faute, on se prive de si grands biens. Cette perte devrait nous être d'autant plus sensible, que ces joies et ces délices, quand elles viennent de Dieu, sont accompagnées de tant d'amour et de force, que l'âme en redouble sa marche, mais sans se fatiguer, et avance de jour en jour dans la pratique des bonnes œuvres et de la vertu. Ne pensez pas qu'il nous importe peu de travailler à nous rendre dignes de ces faveurs. Quand vous aurez fait ce qui dépend de vous, si Dieu vous les refuse, sachez qu'il saura vous donner l'équivalent par d'autres voies, car il est souverainement juste ; s'il agit de la sorte, c'est pour des raisons connues de lui par un profond secret de sa miséricorde, mais ne doutez point que cette conduite ne soit la plus convenable pour le bien de votre âme.

Les personnes qui, par la bonté du Seigneur, sont parvenues à cette troisième demeure, et qui, grâce à sa miséricorde, sont bien près de monter plus haut, ne peuvent rien faire, à mon avis, qui leur soit plus utile, que de s'adonner de toutes leurs forces à la pratique d'une prompte obéissance. Quoiqu'elles ne soient pas engagées dans la vie religieuse, il leur sera très avantageux d'avoir un directeur auquel elles se soumettent en tout comme plusieurs le pratiquent dans le monde même, afin de ne faire en quoi que ce soit leur propre volonté, parce que d'ordinaire c'est de là qu'arrivent tous nos maux. Pour cela, il ne faut point qu'elles cherchent un guide qui soit, comme l'on dit, de leur humeur ; et qui marche en tout avec autant de circonspection qu'elles. Mais elles doivent en choisir un qui connaisse la vanité des choses d'ici-bas, et qui tienne le monde vaincu sous ses pieds. On ne saurait dire combien l'on gagne à l'école de tels maîtres. Lorsqu'on les voit faire, avec tant de facilité, avec tant de suavité, des choses que l'on croyait impossibles, on se sent animé par leur exemple, et, témoin de leur vol élevé, on ose soi-même essayer ses ailes. Tels les petits oiseaux s'enhardissent à prendre l'essor en voyant voler leurs pères, et quoique d'abord ils ne puissent aller bien loin, ils apprennent peu à peu à les suivre. J'ai donc raison de dire qu'il nous est souverainement utile d'être sous la conduite de tels guides, et je le sais par expérience.

Cependant, quelque résolues que soient ces personnes de ne point offenser Dieu, elles feront très bien d'en éviter les occasions. En effet, étant encore si voisines des premières demeures, elles pourraient aisément y retourner, parce que leur vertu n'est pas encore fondée sur la terre ferme, comme celle de ces âmes fortes qui sont accoutumées à souffrir, qui connaissent, sans les craindre, les tempêtes du monde, et qui savent combien ses plaisirs sont peu dignes d'envie. Ainsi, il pourrait arriver qu'une grande persécution que le démon exciterait pour les perdre, serait capable de renverser tous leurs bons desseins, et que, voulant par un véritable zèle retirer les autres du péché, elles tomberaient elles-mêmes dans les filets de cet esprit de mensonge.

Que l'on s'occupe de ses propres fautes, et non de celles du prochain. C'est le propre de ces personnes dont la vie est si réglée, de s'effrayer de tout ; et souvent elles pourraient beaucoup apprendre, pour le principal, de ceux-là mêmes dont la conduite les étonne. Si elles ont quelque avantage sur eux pour la modestie extérieure, et la manière de traiter avec le prochain, c'est bien sans doute, mais ce n'est pas ce qui importe le plus. Elles ne doivent point, pour cela, vouloir que tous les autres suivent leur chemin, ni prétendre donner des leçons de spiritualité, quand peut-être elles ne savent pas ce que c'est. Avec ces grands désirs d'être utiles aux âmes, elles peuvent commettre beaucoup de fautes. Ainsi, mes sœurs, le plus sûr pour celles d'entre nous qui seraient dans cette troisième demeure, c'est d'observer ce que prescrit la règle, c'est-à-dire de tâcher de toujours vivre dans le silence et dans l'espoir. Ne doutons pas que Notre Seigneur ne prenne soin de ces âmes qui lui sont si chères ; soyons fidèles à l'en supplier, et, sa grâce aidant, nous ferons beaucoup pour leur salut. Qu'il soit béni à jamais ! Ainsi soit-il.

Les Quatrièmes Demeures

Chapitre 1

De la différence qu'il y a entre les contentements et tendresses dans l'oraison, et les plaisirs qu'on y trouve. En quoi la penser diffère de l'entendement. Choses utiles à ceux qui sont distraits dans l'oraison.

Au moment de commencer à écrire de cette quatrième demeure, je sens profondément le besoin de me recommander à l'Esprit-Saint, et de le supplier de parler désormais par ma bouche. Sans lui, il me serait impossible, mes filles, de vous donner quelque connaissance des demeures dont il me reste à vous entretenir. Devant, d'ici jusqu'à la fin, parler de choses surnaturelles, il me faut un secours tout particulier de Dieu, pour m'exprimer de manière à vous les faire comprendre, ainsi que je l'ai écrit dans un autre livre, il y a environ quatorze ans. Il est vrai, j'ai, ce me semble, aujourd'hui un peu plus de lumière sur ces hautes faveurs accordées à certaines âmes ; mais c'est chose fort différente de savoir les exprimer.

Daigne mon divin Maître m'en rendre capable, s'il doit en résulter quelque bien ; et sinon, qu'il ne m'exauce pas.

Comme cette quatrième demeure est déjà plus proche du lieu où réside le Roi, sa beauté l'emporte sur celle des demeures précédentes. Elle renferme des choses si délicates, si excellentes, que, malgré tous les efforts de l'entendement pour trouver des termes justes qui les expriment, elles présentent encore bien de l'obscurité à ceux qui n'en ont point l'expérience ; mais elles sont très facilement saisies de ceux qui possèdent cette expérience, surtout si elle est grande.

On croira peut-être que pour parvenir à cette demeure, il faut avoir été longtemps dans les autres. D'ordinaire, il est vrai, elle ne s'ouvre qu'à l'âme qui a fait quelque séjour dans la demeure précédente ; il n'y a pas néanmoins de règle certaine, parce que Dieu distribue ses faveurs quand il lui plaît, de la manière qu'il lui plaît, et à qui il lui plaît. Maître de ses biens il peut les donner ainsi, sans faire tort à personne.

Les bêtes venimeuses dont j'ai parlé, entrent rarement dans cette demeure, et s'il arrive qu'elles s'y glissent, l'âme en reçoit plus de bien que de dommage. A mon avis, il est bien plus avantageux qu'elles y entrent, et fassent la guerre à l'âme en cet état d'oraison. Car si elle n'était point tentée, le démon pourrait mêler de fausses douceurs aux goûts qu'elle reçoit de Dieu, ou au moins diminuer sa récompense, en éloignant d'elle ce qui peut la faire mériter, et la laisser ainsi dans un transport continu. Quand ce transport persévère toujours de même dans une âme, je ne le tiens point pour sûr, et il ne me semble pas possible que l'Esprit du Seigneur demeure ainsi en nous dans un même état, durant notre exil sur la terre.

Parlons maintenant, suivant la promesse que j'en ai faite, de la différence des contentements et des goûts. On peut, à mon gré, appeler contentements ces sentiments de bonheur qui naissent dans l'âme, quand elle médite ; et qu'elle adresse des demandes à Notre Seigneur. Ils procèdent de notre nature, mais avec le secours de la grâce de Dieu ; car sans elle nous ne pouvons rien, et c'est là une vérité qu'il ne faut jamais perdre de vue dans tout ce que je dirai. Ces contentements sont des fruits de nos bonnes œuvres ; nous les acquérons en quelque sorte pat

not re travail, et nous avons sujet de nous réjouir de l'avoir si bien employé. Mais si nous y prenons garde, nous verrons que bien des choses purement temporelles peuvent affecter notre âme de la même manière. Comme, par exemple, si, contre notre attente, il nous arrive quelque grand héritage ; si nous revoyons une personne que nous aimons, dans le temps où nous l'espérions le moins ; si l'on nous félicite pour avoir réussi dans une affaire importante ; ou si nous apprenons qu'un mari, ou un fils, ou un frère, que nous croyions mort, est plein de vie. J'ai vu une grande joie faire répandre des larmes, et cela m'est arrivé quelquefois à moi-même. Comme on le voit ; ces contentements, qui d'ailleurs n'ont rien de mauvais, sont naturels. Or, selon moi, ceux que l'on reçoit dans l'oraison le sont de même ; seulement, ces derniers sont plus nobles, car s'ils commencent en nous ; ils se terminent en Dieu. Les goûts, au contraire, tirent leur principe de Dieu, et se font ensuite sentir à notre âme, qui en est beaucoup plus touchée que des contentements de l'oraison.

Ô Jésus ! que je souhaiterais pouvoir bien expliquer ceci ! Je le comprends très clairement, ce me semble ; mais je ne sais comment le bien faire entendre. Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que je le puisse. Je me souviens en ce moment de ces mots qui terminent un psaume que nous disons à prime : *Cum dilatasti cor meum*. Ces paroles suffisent à ceux qui ont souvent éprouvé ces contentements et ces goûts, pour voir en quoi ils diffèrent ; mais les autres ont besoin qu'on le leur explique davantage.

Les contentements, au lieu de dilater le cœur, le resserrent d'ordinaire un peu, sans néanmoins diminuer la satisfaction qu'on éprouve en voyant qu'on agit pour Dieu. Ils font couler des larmes de douleur, qu'on dirait en quelque sorte excitées par la passion. Si j'étais moins ignorante sur les passions de l'âme, et sur ce qui procède des sens et de la nature, je pourrais peut-être me mieux expliquer ; mais avec un esprit aussi grossier que le mien, il m'est fort difficile de faire entendre aux autres ce que je comprends par expérience : ce qui montre combien la science est utile à tout.

Voici, par rapport à ces contentements, ce que j'ai souvent éprouvé. Si je commençais à pleurer en méditant la passion de Notre Seigneur, je répandais tant de larmes, que je finissais par en avoir la tête brisée. Si je pensais à mes péchés, il m'arrivait la même chose. En cela Notre Seigneur me faisait une grande grâce. Je ne veux pas examiner en ce moment lequel des deux vaut mieux, des contentements ou des goûts, je voudrais seulement savoir dire en quoi ils diffèrent. Quelquefois la nature, la disposition même où nous nous trouvons, contribuent aux larmes que nous fait répandre, aux pieux désirs qu'excite en nous la double considération des souffrances de Notre Seigneur et de nos péchés. Enfin, ces contentements, malgré ce qu'il y a de naturel, vont, comme je l'ai dit, se terminer en Dieu, et voilà pourquoi l'on doit les estimer beaucoup ; mais il faut en même temps humblement reconnaître qu'on n'en est pas meilleur. Deux raisons doivent nous retenir dans l'humilité : d'abord parce qu'il nous est impossible de juger si tous ces sentiments sont de purs effets d'amour ; ensuite, parce que, quand bien même ils le seraient, ils ne seraient jamais qu'un don de Dieu.

Ces sentiments de dévotion sont pour l'ordinaire le partage des âmes dans les trois premières demeures. Elles ne s'occupent presque sans cesse qu'à agir par l'entendement et à méditer ; et comme elles n'ont pas encore reçu de plus grandes grâces, elles sont en bon chemin. Cependant elles ferment très bien d'employer aussi quelque temps à produire et à offrir. à Dieu divers actes intérieurs de louanges, d'admiration de sa bonté, de joie de ce qu'il est ; Dieu, de désir de le voir honoré et glorifié comme il le mérite. Qu'elles s'acquittent de cet exercice le mieux qu'il leur sera possible, parce qu'il sert beaucoup à enflammer la volonté ; et lorsqu'il plaira à Notre Seigneur de les faire entrer dans ces sentiments, qu'elles se donnent bien de garde de les quitter

pour achever leur méditation ordinaire. Mais comme j'ai amplement parlé de ceci en d'autres endroits, je n'en dirai pas davantage. Je vous avertirai seulement que pour avancer dans ce chemin, et arriver à ces demeures après lesquelles nous soupignons, l'essentiel n'est pas de penser beaucoup, mais d'aimer beaucoup. Ainsi, mes filles, appliquez-vous à ce qui peut davantage vous exciter à aimer Dieu. Voulez-vous maintenant savoir ce que c'est qu'aimer, et quelle est l'âme qui aime d'un plus grand amour ? Eh bien ! ce n'est point celle qui a le plus de goûts et de consolations, mais celle qui est le plus fermement résolue de contenter Dieu en tout ; qui a le plus ardent désir de lui plaire, qui fait le plus d'efforts pour éviter de l'offenser, qui le prie avec le plus d'ardeur pour que Jésus-Christ son Fils soit de plus en plus aimé et glorifié, et que l'Église catholique s'étende de plus en plus sur la terre. Voilà les marques du véritable amour.

N'allez pas toutefois vous imaginer que pour aimer de la sorte, il soit nécessaire de ne jamais penser à autre chose, et que tout soit perdu pour peu que l'on cesse de s'en occuper. Pour moi j'ai eu quelquefois bien à souffrir de ces distractions involontaires, et il n'y a guère plus de quatre ans que je connus par expérience que l'imagination et l'entendement ne sont pas la même chose. J'en parlai à un homme fort instruit, et il me confirma dans cette opinion. La joie que j'en reçus ne fut pas petite. Confondant auparavant l'un avec l'autre, je ne pouvais concevoir que l'entendement, qui est une puissance de l'âme, eût quelquefois tant de peine à prendre son essor, tandis que d'ordinaire l'imagination prend en un instant son vol impossible à nous de l'arrêter. Que dis-je ? dans ces moments mêmes où Dieu tient tellement unies à lui toutes les puissances de l'âme qu'il semble qu'elles soient détachées du corps, il ne faut rien moins que sa souveraine puissance pour la fixer. Je ne pouvais m'expliquer ce qui se passait en moi : d'un côté, les puissances de mon âme me paraissaient occupées de Dieu et recueillies en lui, et, de l'autre, mon imagination était si troublée et si égarée, que j'en demeurais stupéfaite. O mon Dieu ! comptez, s'il vous plaît, pour quelque chose ce que le manque de connaissance nous fait souffrir dans ce chemin spirituel. Ce qui nous trompe, c'est que, nous imaginant que notre unique science doit être de penser à vous, nous ne cherchons pas à nous instruire auprès des personnes doctes, et ne croyons pas même en avoir besoin. Faute de nous connaître, nous passons par de terribles angoisses, ce qui est un bien nous paraît un mal, et nous considérons comme des fautes des choses qui ne le sont point.

De là procèdent les afflictions de tant de personnes d'oraison, mais particulièrement de celles qui ne sont pas savantes ; de là, les plaintes qu'elles font de leurs peines intérieures ; de là, enfin, ces mélancolies qui ruinent leur santé et les portent jusqu'à tout abandonner. Ces personnes ne considèrent pas qu'il y a en nous comme un autre monde qui est tout intérieur. Or, de même que nous ne pouvons pas arrêter le mouvement du ciel, qui va avec une si prodigieuse vitesse, de même il n'est pas en notre pouvoir d'arrêter le mouvement de l'imagination. Dans notre ignorance, confondant les puissances de l'âme avec l'imagination, et nous persuadant que celle-ci les entraîne partout à sa suite, nous croyons être perdus, et mal employer le temps que nous passons en la présence de Dieu ; et peut-être alors l'âme est toute unie à Dieu dans ces demeures supérieures, tandis qu'elle endure, non sans mérite, les écarts de l'imagination égarée parmi les bêtes cruelles et venimeuses qui sont aux avenues du château. Ce que nous avons à souffrir de l'imagination ne doit donc point nous troubler, ni nous faire abandonner l'oraison, ainsi que le désirerait l'ennemi du salut. Je le répète, le plus souvent nos inquiétudes et nos peines viennent de ce que nous ne nous connaissons pas.

Pendant que je trace ces lignes, je fais attention à ce qui se passe dans ma tête, c'est-à-dire à ce grand bruit dont j'ai parlé en commençant, et qui m'a presque mise dans l'impossibilité de travailler à cet écrit demandé par mes supérieurs. C'est, ce me semble, comme le bruit de plusieurs grandes rivières, d'une infinité d'oiseaux qui chantent, et de sifflements aigus ; je ne

l'entends point dans les oreilles, mais je le sens dans la partie supérieure de la tête, qu'on dit être le siège de la partie supérieure de l'âme.

Je me suis longtemps arrêtée à considérer cette extrême promptitude du mouvement de l'esprit vers la région supérieure. Dieu veuille que je me souvienne d'en dire la cause dans les demeures suivantes, attendu qu'il ne convient pas de la dire ici ; et qui sait si Dieu ne m'a pas envoyé ce mal de tête pour me la faire mieux comprendre ? Car ni ce bruit, ni tout ce que je viens de rapporter ne me peuvent distraire de mon oraison, et ne diminuent en rien ni la tranquillité de mon âme, ni son attention, ni son amour, ni ses désirs, ni sa claire connaissance.

Mais, dira-t-on peut-être, si la partie supérieure de l'âme est dans la partie supérieure de la tête, comment n'est-elle point troublée par ce bruit ? Je n'en sais pas la raison ; mais je sais bien que ce que j'ai dit est véritable. Cela me donne de la peine, quand l'oraison n'est pas accompagnée d'extase ; car, dans l'extase, tant qu'elle dure, je ne sens aucun mal : mais c'en serait un très grand, si ce bruit m'empêchait de continuer mon oraison. Ainsi il faut bien se garder de se laisser troubler par les pensées importunes, dans l'oraison, ni de s'en mettre en peine. Si c'est le démon qui nous les envoie, il nous laissera bientôt en repos, s'il voit que nous ne nous en inquiétons point ; et si elles viennent, comme cela n'est souvent que trop vrai, de la misère qui, avec tant d'autres infirmités, nous est restée du péché d'Adam, montrons de la patience, et endurons-les pour l'amour de Dieu. Ne sommes-nous pas sujettes à manger, à dormir, sans pouvoir nous exempter de cette nécessité, qui n'est pas une des moindres peines de la vie ? Que tout cela nous fasse connaître notre misère et allume en nous le désir d'aller, comme le dit l'Épouse des cantiques, en un lieu où nul ne pourra plus nous mépriser. Que de fois ces paroles se présentent à mon souvenir, et qu'elles expriment admirablement l'épreuve dont je parle ! Non, rien n'approche en cette vie des mépris et des tribulations que nous apportent ces combats intérieurs. Qu'on imagine tel trouble, telle guerre qu'on voudra, nous les supporterons, si, comme je l'ai dit, nous trouvons la paix au dedans de nous-même. Mais de soupirer après le repos à la suite de mille peines qu'on a eues dans le monde, de savoir que Dieu nous prépare ce repos, et de reconnaître que l'obstacle qui nous empêche d'en jouir est en nous-même, voilà ce que je trouve de pénible, et ce qui me semble presque insupportable. O Dieu, nous vous en conjurons, daignez nous appeler à ce bienheureux séjour où il ne sera plus donné à ces misères de nous accabler de leurs mépris ; car quelquefois elles semblent se faire un jeu de nos âmes. Ce Dieu de bonté n'attend pas toujours la vie future pour affranchir de ces misères les âmes fidèles ; dès cette vie même il les en délivre, lorsqu'elles parviennent à la dernière demeure du château, ainsi que je le dirai dans la suite, avec le secours de sa grâce.

Ces misères ne causent point une égale peine à toutes les personnes. Il y en a sans doute qui en sont bien moins assaillies que je ne l'ai été durant plusieurs années, à cause de mon peu de vertu ; on eut dit que je voulais me venger de moi-même. Dans la pensée que peut-être vous ne serez pas exemptes de ce tourment, je saisis toutes les occasions de vous en parler, désirant, mes filles, vous bien faire comprendre que cela étant inévitable, il ne faut ni vous en inquiéter ni vous en affliger. Laissez aller cette imagination, vrai traquet de moulin, et sans vous inquiéter de son bruit incommode, occupez-vous de faire votre farine, c'est-à-dire de poursuivre votre méditation à l'aide de la volonté et de l'entendement.

Il y a divers degrés dans le tourment de ces distractions importunes, suivant l'état de notre santé, et suivant les temps. Il est juste que l'âme l'endure avec patience, quoiqu'il n'y ait point de sa faute, attendu que sous bien d'autres rapports ses fautes volontaires ne sont qu'en trop grand nombre. Étant, comme vous l'êtes, étrangères à la science, le conseil qu'on vous donne de mépriser ces pensées, et les raisons que les livres vous en présentent, ne suffiront pas toujours

pour mettre votre esprit en repos ; voilà pourquoi je ne pense point perdre le temps que j'emploie à vous instruire plus à fond de cette épreuve, et à consoler ainsi vos âmes à l'avance. Mais pour que mes paroles vous soient de quelque utilité, il faut que Dieu vous donne sa lumière. Enfin, mes filles, n'oubliez pas que la volonté de Dieu est que vous preniez les moyens ordinaires pour vous instruire, pour vous connaître vous-mêmes, et pour ne pas imputer à votre âme ce qui ne procède que de la faiblesse de l'imagination, de l'infirmité de la nature, et de l'artifice du démon.

Chapitre 2

Suite du même sujet. Des plaisirs spirituels, et comment on doit les obtenir sans les rechercher : une comparaison aide à comprendre.

Ô mon Dieu, où me suis-je engagée ! J'ai presque perdu de vue mon sujet, parce que les affaires et mon peu de santé me contraignent souvent de tout quitter lorsque j'aurais le plus de facilité d'écrire. Comme j'ai si peu de mémoire, et que je n'ai pas le loisir de relire ce que j'ai fait, il y aura bien peu d'ordre et de suite dans tout ce discours ; c'est du moins ce que je crains.

J'ai dit, ce me semble, que les contentements spirituels, étant quelquefois excités en partie par nos passions, produisent en nous un certain trouble ; ils font pousser des soupirs et des sanglots ; ils vont même, ainsi que me l'ont assuré quelques personnes, jusqu'à resserrer la poitrine, jusqu'à causer des mouvements extérieurs dont on ne peut se défendre, jusqu'à faire couler le sang par les narines, et autres choses semblables fort pénibles. N'ayant rien éprouvé de tel, je n'en saurais rien dire ; néanmoins on doit y trouver de la consolation, parce que, comme je l'ai dit, tout dans ces contentements se termine en Dieu, dans le désir de lui plaire et de jouir de son adorable présence.

Ce que j'appelle ici goût de Dieu, et qu'ailleurs j'ai nommé oraison de quiétude, est tout différent des contentements dont je viens de traiter ; celles d'entre vous, mes filles, à qui Dieu a fait la grâce de l'éprouver, savent bien qu'il en est ainsi.

Pour mieux faire saisir cette différence, je comparerai les contentements et les goûts à deux fontaines dont les bassins se remplissent d'eau. Mon ignorance et mon peu d'esprit font que je ne trouve rien de plus propre que cet élément pour expliquer les choses spirituelles. Aussi en suis-je grandement amie, et l'ai-je considéré avec une attention toute particulière. Ce n'est pas que nous n'ayons beaucoup à profiter dans la contemplation des autres ouvrages de Dieu : sa grandeur et sa sagesse infinie n'y ont pas sans doute répandu moins de merveilles, et caché moins de secrets : il suffit de les connaître pour en demeurer ravi d'admiration. Je suis néanmoins persuadée que dans chacune des plus petites créatures qu'il a tirées du néant, quand ce ne serait qu'une petite fourmi, il y a plus de merveilles que l'esprit humain n'en peut comprendre. Je dis donc que ces deux bassins se remplissent d'une manière différente ; l'un reçoit une eau qui vient de loin par des aqueducs, et à l'aide de notre propre industrie ; l'autre, se trouvant dans l'endroit même où jaillit la source, se remplit sans aucun bruit. Que si la source est fort abondante, comme est celle dont nous parlons, elle fournit tant d'eau à ce bassin, qu'il en sort un grand ruisseau qui coule sans cesse, sans qu'il soit besoin pour ce sujet d'user d'aucun artifice.

Et maintenant, pour montrer la différence qui existe entre les contentements et les goûts, je dirai que les contentements ressemblent à l'eau qu'on fait venir de loin par les aqueducs dans le premier bassin. En effet, c'est par le travail de notre entendement que nous les obtenons. Enfin

ils sont l'ouvrage de notre industrie, de nos efforts, et de là procède le bruit dont j'ai parlé, qui accompagne le profit et l'avantage qu'ils apportent à l'âme. Les goûts ressemblent à cette eau qui, de la source même, qui est Dieu, jaillit dans le bassin de l'âme. Ainsi, quand il plaît à Dieu de nous accorder cette oraison qui est surnaturelle, c'est au milieu d'une paix, d'une tranquillité, d'une suavité inexprimable, qu'il produit ces goûts dans un fond très intime de notre âme. Quel est ce fond, et comment Dieu y opère-t-il, c'est ce que je ne sais point.

Ce plaisir ne se sent point tout d'abord dans le cœur, comme ceux d'ici-bas ; ce n'est qu'ensuite qu'il le pénètre et le remplit. Cette eau céleste se répand dans toutes les demeures du château, remplit les puissances de l'âme ; et arrive enfin jusqu'à ce corps mortel. C'est ce qui m'a fait dire que ces goûts commencent en Dieu et se terminent en nous ; et non seulement leur suavité se fait sentir à l'âme, mais encore à tout l'homme extérieur, comme le verront ceux qui en feront l'expérience.

En traçant ces lignes, je faisais réflexion que dans ce verset, *Dilatasti cor meum*, le prophète dit que Dieu a dilaté son cœur. Cependant je ne vois pas, comme je l'ai remarqué, que ce plaisir prenne naissance dans le cœur ; il vient d'un lieu encore plus intérieur, et comme d'un endroit fort profond. Je pense que ce lieu doit être le centre de l'âme, comme je le dirai plus particulièrement dans la suite. En vérité, ce que je découvre de ces secrets cachés au dedans de nous, me jette dans un étrange étonnement : et combien doit-il y en avoir d'autres qui me sont inconnus !

Ô mon Seigneur et mon Dieu, que vos grandeurs sont incompréhensibles ! Et nous, qui n'en savons pas plus que de simples et ignorants bergers, nous osons nous flatter d'en connaître quelque chose. Que cette connaissance doit être petite, puisqu'il y a en nous-même de si grands secrets que nous ne pouvons comprendre ! Que dis-je ? Elle n'est rien, eu égard à cet abîme infini de grandeurs et de merveilles qui se trouvent en vous. Toutefois, Seigneur, le peu qu'il nous est donné de découvrir par la contemplation de vos œuvres, nous fait entrevoir d'une manière admirable vos perfections infinies.

Le verset du psaume que je citais me servira, je l'espère, à faire comprendre la dilatation intérieure que l'on ressent dans les goûts divins. A peine cette eau céleste a-t-elle commencé à jaillir de sa source, c'est-à-dire de ce fond intime de nous-même, que tout notre intérieur se dilate et s'élargit. On est alors enrichi de certains biens qui ne se peuvent dire, et l'âme n'est même pas capable de comprendre quels sont les dons qu'elle reçoit en cet heureux moment. Elle respire je ne sais quelle suave odeur ; c'est comme si au dedans d'elle-même, dans l'endroit le plus profond, il y avait un brasier où l'on jetât d'excellents parfums. On ne voit, il est vrai, ni la lumière du feu, ni l'endroit où il est ; mais la chaleur et la fumée odoriférante pénètrent l'âme tout entière, et souvent, comme je l'ai dit, le corps lui-même y participe. Ne vous imaginez pas néanmoins, mes filles, que l'on sente de la chaleur, et qu'on respire un parfum : c'est une chose beaucoup plus délicate, et je ne me sers de ces termes que pour vous en donner quelque intelligence. Ceux qui ne font pas éprouvé, peuvent croire sur ma parole que cela se passe de la sorte, et que l'âme le voit et l'entend plus clairement que je ne suis capable de l'exprimer. J'ajouterai que ce n'est pas une chose qu'on possède quand on la désire, parce que, quels que soient nos efforts, il n'est pas en notre pouvoir de l'acquérir ; et c'est ce qui fait bien voir qu'elle ne vient pas du pauvre métal de notre nature, mais de l'or très pur de la sagesse divine. Il ne me paraît pas qu'alors les puissances de l'âme soient unies à Dieu ; il me semble seulement qu'elles sont comme enivrées et saisies d'étonnement à la vue des merveilles qu'elles découvrent.

Si, en parlant de ces faveurs si intérieures, je dis quelque chose qui ne s'accorde pas. avec ce que j'ai dit en d'autres traités, on ne doit point s'en étonner, vu qu'il s'est passé, depuis, près de quinze ans ; et que Notre-Seigneur me donne peut-être maintenant un peu plus de lumière que je n'en avais à cette époque. Aujourd'hui néanmoins, comme alors, je suis très capable de me tromper, mais non pas de mentir ; car, par la miséricorde de Dieu, j'aimerais mieux mourir mille fois. Je rapporte sincèrement les choses telles que je les comprends.

Il me semble que dans l'état dont je viens de parler, la volonté doit être unie en quelque manière à celle de Dieu. Mais c'est par les effets et par les œuvres que l'on connaît la vérité de ce qui s'est passé dans l'oraison ; il n'y a point de meilleur creuset pour en faire l'épreuve. Dieu fait une grande grâce à une âme qu'il favorise de cette oraison, de lui en donner l'intelligence, et ce n'en est pas pour elle une moindre, de ne point retourner en arrière.

Je ne doute nullement, mes filles, que vous ne souhaitiez de vous voir bientôt en cet état, et vous avez raison. Car l'âme, je le répète, ne peut comprendre ni les grâces dont Dieu la favorise alors, ni l'amour avec lequel il l'approche de lui. C'est donc à juste titre que vous désirez apprendre comment on arrive à un pareil bonheur. Je vous dirai ce que j'en sais ; ne parlant toutefois que de la conduite ordinaire de Dieu, et laissant de côté les cas extraordinaires où il accorde cette grâce uniquement parce qu'il le veut. Quand il agit de la sorte, il a ses raisons qu'il ne nous appartient pas d'approfondir.

Pratiquez d'abord, mes filles, ce que j'ai recommandé dans les demeures précédentes ; et ensuite, de l'humilité, de l'humilité, puisque c'est par elle que le Seigneur se laisse vaincre, et cède à tous nos désirs. La première marque pour reconnaître si vous avez cette vertu, est de vous croire indignes de recevoir une faveur aussi éminente que celle de ces goûts de Dieu, et de ne pas même penser qu'elle doive vous être jamais accordée en votre vie. Mais, allez-vous me dire, comment pouvons-nous les obtenir, si nous ne faisons aucun effort pour cela ? Je réponds qu'il n'y a point de meilleur moyen que celui que je viens d'indiquer, et de vous abstenir de tout effort, et cela pour cinq raisons. La première, parce que ce qui est avant tout nécessaire pour recevoir une pareille faveur, c'est d'aimer Dieu sans intérêt. La seconde, parce que c'est manquer d'humilité, de se flatter d'obtenir, par des services aussi misérables que les nôtres, une chose d'un si grand prix. La troisième, parce que la véritable préparation pour recevoir de telles faveurs, après avoir tant offensé Dieu, n'est pas de désirer des consolations, mais d'imiter Notre Seigneur, en souhaitant de souffrir pour lui comme il a souffert pour nous. La quatrième, parce que Dieu n'est pas obligé à nous donner en ce monde ces grâces sans lesquelles nous pouvons nous sauver, comme il est obligé de nous donner sa gloire dans l'autre si nous observons ses commandements. De plus, il sait mieux que nous ce qui nous convient, et quelles sont les âmes qui ont pour lui un véritable amour. Qu'il en soit ainsi, c'est ce dont il ne nous est pas permis de douter. Je connais moi-même des personnes qui, marchant dans cette voie de l'amour, c'est-à-dire aspirant uniquement à servir leur Jésus crucifié, non seulement ne désirent point, ne lui demandent point ces consolations et ces goûts, mais le supplient de ne pas leur en donner en cette vie : ce que je dis est une chose très véritable. La cinquième raison, c'est que nous travaillerions inutilement en recherchant ces goûts : cette eau ne venant point, comme celle des contentements, par des aqueducs, si Dieu, qui en est la source, ne la fait point jaillir, nous nous fatiguerions en vain ; tous nos désirs, toutes nos méditations, toutes nos larmes, et tous les efforts que nous pouvons faire pour cela, sont inutiles. Dieu seul donne cette eau céleste à qui il lui plaît ; il ne la donne souvent que lorsqu'on y pense le moins. Nous sommes à lui, mes sœurs, qu'il dispose de nous selon sa volonté, et qu'il nous conduise comme il lui plaira. Qu'une âme soit humble et détachée de tout, mais dans la vérité, et non dans l'imagination, qui si souvent la trompe, et le divin Maître, je n'en doute point, lui accordera non seulement cette

grâce, mais encore beaucoup d'autres qui surpasseront ses désirs. Louange et bénédiction à ce Dieu de bonté dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Chapitre 3

De l'oraison de recueillement que le Seigneur accorde la plupart du temps avant celle dont il vient d'être parlé. De ses effets, et de ce qui reste à dire de l'oraison précédente.

Les effets de ces goûts divins sont en grand nombre, et j'en rapporterai quelques-uns ; mais, auparavant, je parlerai en peu de mots d'une autre raison dont j'ai traité ailleurs, et qui précède presque toujours celle-ci.

C'est un recueillement qui me paraît aussi être surnaturel. En effet, il ne s'acquiert ni en se retirant dans des lieux obscurs, ni en fermant les yeux. Il ne dépend d'aucune chose extérieure ; car les yeux se ferment d'eux-mêmes, sans que la volonté y ait part, et l'on se trouve comme dans une profonde solitude, sans l'avoir recherchée. Alors se construit, si je puis parler de la sorte, sans aucune industrie de notre part, le vestibule de l'oraison des goûts divins, L'âme est merveilleusement préparée à recevoir cette oraison par ce recueillement, où les sens perdent l'avantage qu'ils avoient, et où elle recouvre celui qu'elle avait perdu.

Ceux qui traitent de cette matière disent que l'âme rentre en elle-même, et que quelquefois elle s'élève au-dessus d'elle. Avec ces termes, ignorante comme je suis, j'avoue que je ne saurais rien expliquer ; je me servirai donc de mon langage, et j'espère que vous me comprendrez ; mais je puis me tromper. Eh bien ! mes filles, jetez les yeux sur le château intérieur ; supposez que les sens et les puissances de l'âme, qui sont les gardes, se sont enfuis pour aller trouver les ennemis et se joindre à eux. Après plusieurs jours et même plusieurs années d'absence, reconnaissant leur erreur et se repentant de leur trahison, ils quittent ce pays étranger, et, se rapprochant du château, ils tâchent d'y être reçus. Le grand Roi qui y règne, témoin de leur bonne volonté, use à leur égard de miséricorde, et veut bien les rappeler à lui. Comme un bon pasteur, il leur fait entendre sa voix, mais d'une manière si douce et si forte, que, la reconnaissant à l'instant même, ils reviennent à leur ancienne demeure, et, abandonnant les choses extérieures qui les captivaient, ils rentrent dans l'intérieur du château. Il me semble que je n'ai jamais si bien expliqué ceci qu'à cette heure.

A l'aide de ce recueillement, l'âme qui cherche Dieu, le trouve mieux et plus tôt en elle-même que dans les autres créatures, comme saint Augustin dit l'avoir éprouvé. Et ne vous imaginez pas, mes sœurs, que ce soit par l'entendement, que ce recueillement s'acquière, en tâchant de penser que Dieu est en nous ; ni par l'imagination, en nous le représentant au dedans de nous. Ceci est bon sans doute, et une excellente manière de méditer, puisqu'il est vrai que Dieu est en nous ; mais cette manière de se recueillir est au pouvoir de chacun, avec le secours de la grâce, bien entendu. Il n'en est pas ainsi du recueillement surnaturel dont je parle ; car quelquefois, avant même que l'on ait pensé à élever son esprit vers Dieu, les puissances de l'âme avec les sens sortent déjà dans le château ; on ne sait ni comment elles y sont entrées, ni comment elles ont entendu la voix du divin pasteur, puisque aucun son n'a frappé leur oreille ; et là, dans cette solitude intérieure, l'âme goûte un recueillement plein de suavité, comme peuvent le dire ceux qui ont joui de cette faveur. Quant à moi, je ne saurais vous l'expliquer plus clairement.

J'ai lu quelque part, ce me semble, que c'est comme quand un hérisson ou une tortue se retirent au dedans d'eux ; celui qui s'est servi de cette comparaison devait en avoir l'intelligence. Elle ne me paraît pas néanmoins tout à fait juste, car ces animaux se renferment en eux-mêmes quand ils le veulent ; au contraire, ce recueillement surnaturel est indépendant de notre volonté, et nous n'en pouvons jouir que quand il plaît à Dieu. Je crois qu'il ne fait cette grâce qu'à des personnes qui ont renoncé au monde, sinon en effet, parce que leur état les en empêche au moins de volonté et de désir ; il les appelle alors particulièrement à vaquer à la vie intérieure. Ainsi, j'en suis convaincue, pourvu que ces âmes que Dieu commence à appeler à un état plus élevé, le laissent agir en elles, il ne leur accordera pas seulement cette faveur, mais de plus grandes. Ceux qui connaîtront que cela se passe en eux de la sorte, doivent extrêmement estimer cette faveur, et en remercier Dieu, afin de se rendre dignes d'en recevoir d'autres plus précieuses encore.

Ce recueillement étant une disposition à l'oraison des goûts divins ou de quiétude, quand Dieu élève l'âme à cette oraison, alors, selon le conseil de certains auteurs, elle peut sans doute se contenter d'écouter la voix divine, et sans discourir avec l'entendement, se tenir attentive devant Dieu, et le considérer opérant en elle. Mais si le Seigneur n'a pas fait passer l'âme de ce recueillement à l'oraison de quiétude, je ne saurais comprendre comment on pourrait arrêter le discours de l'entendement sans qu'il en résulte plus de dommage que de bien. Néanmoins, cette question ayant été fort agitée entre des personnes spirituelles, quelques-unes ont été d'un sentiment contraire au mien. Je confesse ici mon peu d'humilité, mais il me semble qu'elles ne m'ont jamais donné une raison convaincante en faveur de leur avis.

Une de ces personnes m'alléguait un traité du bienheureux père Pierre d'Alcantara. Comme je le crois un saint, et que je sais quelles lumières il avait sur ce sujet, je me serais volontiers rendue à son autorité. Mais ayant lu le livre, nous trouvâmes que l'homme de Dieu disait absolument la même chose que moi. Il l'exprime, il est vrai, en d'autres termes, mais il est clair, parce qu'il dit que l'âme ne doit arrêter le discours de l'entendement que lorsque Dieu, l'élevant à une oraison plus haute, la tient unie à lui par l'amour.

Il se peut que je me trompe ; mais voici, selon moi, les raisons pour lesquelles, dans l'oraison de recueillement, on ne doit point arrêter les discours et les considérations de l'entendement. La première, parce que, dans ces choses purement spirituelles, celui-là fait plus qui croit et veut moins faire. Ce que nous avons à faire, c'est de nous mettre en la présence du grand Roi comme des pauvres dont la nécessité parle pour eux, et de baisser ensuite les yeux avec humilité pour attendre qu'il lui plaise de nous secourir dans notre misère. Dieu, par ses secrètes voies, nous fait-il entendre qu'il nous a donné accès auprès de lui, et qu'il nous écoute, alors il est bon de se taire, et de tâcher même, si l'on peut, d'empêcher notre entendement d'agir. Mais si, au contraire, nous avons sujet de croire que ce grand Monarque ne nous a point écoutés, et qu'il ne jette point les yeux sur nous, gardons-nous de demeurer là sottement inactifs. Car ce qui reste à l'âme qui essaie de supprimer alors les discours de l'entendement, c'est la honte de sa sottise tentative, et une sécheresse beaucoup plus grande ; son imagination n'en devient même quo plus inquiète par la violence qu'elle s'est faite pour ne penser à rien. Dieu veut de nous, dans cet état, que nous lui adressions nos demandes, et que nous considérions qui nous sommes en sa présence : il sait ce qui nous est le plus utile. Pour moi, je ne puis me persuader que les industries humaines soient de quelque secours en des choses où Dieu a posé, ce semble, une limite infranchissable à notre faiblesse, et qu'il a voulu se réserver à lui seul. Il est un assez grand nombre d'autres choses qu'il nous abandonne en quelque sorte, comme les pénitences, les bonnes œuvres, et l'oraison, dans lesquelles nous pouvons, avec son secours, avoir notre part, et agir autant que notre infirmité en est capable.

La seconde raison est, que ces œuvres intérieures étant toutes suaves et pacifiques, tout acte pénible leur est plutôt nuisible que profitable d'appelle pénible toute espèce de violence qu'on voudrait se faire, comme serait, par exemple, de retenir son haleine. Ce que l'âme a alors à faire, c'est de se remettre entre les mains de Dieu afin qu'il dispose d'elle comme il lui plaira, avec le plus grand oubli possible de ses intérêts propres, et la plus grande résignation à la volonté divine.

La troisième raison est, que l'effort que l'on fait pour ne point penser fera peut-être penser davantage.

La quatrième raison est, que rien n'est si agréable à Dieu que de nous voir occupés de la pensée de son honneur et de sa gloire, dans l'oubli de nos avantages et de nos plaisirs. Or, comment peut-il être dans cet oubli de soi, celui qui est tellement attentif sur lui-même, qu'il n'ose seulement se remuer ? Et comment peut-il se réjouir de la gloire de Dieu, et en souhaiter l'augmentation, lorsqu'il ne pense qu'à empêcher son entendement d'agir ? Quand il plaît à ce grand Dieu que notre entendement se repose, il l'occupe d'une autre manière ; il lui donne des connaissances si élevées au-dessus de ce que nous pouvons imaginer, qu'il demeure comme abîmé dans cette lumière, sans qu'il sache comment cela se passe ; et il sort de cette école avec des enseignements bien supérieurs à ceux qu'il pouvait attendre de toutes les industries humaines pour suspendre ses opérations. Ainsi, puisque Dieu nous a donné les puissances de l'âme pour agir, et que le travail de chacune d'elles a sa récompense, au lieu de chercher à les captiver par une sorte d'enchantement, laissons-les s'acquitter librement de leur office ordinaire, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de leur en confier un autre plus élevé.

A mon avis, ce qui convient le mieux à l'âme, quand Notre Seigneur daigne, dans cette demeure, l'élever à l'oraison des goûts divins et de quiétude, c'est, comme je l'ai dit, de se tenir doucement unie à lui par la volonté. Que sans violence ni bruit intérieur elle tâche d'arrêter les actes naturels et les considérations de l'entendement ; mais qu'elle n'essaie point de le suspendre, non plus que la mémoire, car il est bon qu'il se souvienne qu'il est en la présence de Dieu, et considère quelles sont ses grandeurs. Que si ce qu'il sent à la vue de ces grandeurs le transporte et le ravit hors de lui, alors à la bonne heure ; que même cette dernière considération cesse, mais qu'il ne cherche point à comprendre ce qui le ravit, parce que c'est à la volonté que Dieu le donne. Ainsi, qu'il la laisse jouir en paix de cette faveur, et se contente de lui suggérer de temps en temps quelques paroles d'amour car souvent, dans cet état, sans que l'âme le cherche, elle se trouve sans penser à rien ; mais à la vérité cela dure très peu. J'ai expliqué ailleurs pourquoi cela arrive de la sorte.

L'oraison dont j'ai traité au commencement de cette demeure, est celle des goûts divins ou de quiétude ; et j'ai parlé ensuite de l'oraison de recueillement. Si j'avais mis plus d'ordre, j'aurais dû d'abord parler de celle-ci ; car elle est de beaucoup inférieure à celle des goûts de Dieu ; elle en est toutefois le principe et comme le vestibule. Dans l'oraison de recueillement on ne doit point laisser la méditation ni le travail de l'entendement. Ce qui fait qu'il cesse d'agir dans l'oraison des goûts divins, c'est qu'elle est une eau qui coule de la source même, sans venir par des aqueducs. Ainsi, l'entendement n'y comprenant rien, se trouve si interdit, qu'il va errant de toutes parts sans savoir où s'arrêter, pendant que la volonté demeure si unie à Dieu, qu'elle ne peut voir sans peine cet égarement. Mais elle doit le mépriser, parce qu'elle ne pourrait s'en occuper sans perdre une partie du bonheur dont elle jouit. Qu'elle laisse donc aller l'entendement et qu'elle s'abandonne tout entière dans les bras de l'amour. Le divin Maître lui-même lui enseignera ce qu'elle a à faire en ces heureux moments ; tout ce qu'il veut d'elle, c'est

qu'elle se reconnaisse indigne d'une si haute faveur et qu'elle lui en rende de vives actions de grâces.

Je devais parler des effets que cette oraison des goûts divins produit dans les âmes, et des marques auxquelles on les connaît, mais j'ai interrompu mon discours pour parler de l'oraison de recueillement ; je reviens donc à mon sujet, et n'expose ce qui me restait à dire.

Cette oraison des goûts de Dieu produit dans l'âme une dilatation, ou, si l'on veut, un élargissement intérieur ; on dirait une source qui, n'ayant pas de ruisseau, s'étendrait et s'élargirait à proportion de l'abondance d'eau qu'elle donnerait. C'est ainsi que Dieu agrandit l'âme dans cette oraison, et sans parler de beaucoup d'autres merveilles qu'il opère en elle, il la prépare et la dispose à contenir toutes les grâces dont il voudra la combler.

Voici les marques auxquelles on reconnaît cette suave opération de Dieu et cette dilatation intérieure. L'âme, moins liée qu'auparavant dans le service de Dieu, y agit avec beaucoup plus de liberté et d'étendue. Elle sent diminuer l'appréhension des peines de l'enfer, parce qu'elle perd la crainte servile ; mais elle conserve une crainte plus vive d'offenser Dieu, et sent en elle une grande confiance de le posséder un jour. Libre de l'appréhension qu'elle avait de perdre la santé par les pénitences, elle croit qu'il n'y en a point qu'elle ne puisse pratiquer avec le secours de Dieu, et désire ainsi d'en faire encore de plus grandes. Elle redoute beaucoup moins les croix et les peines, parce que sa foi est plus vive, et elle ne doute point que si elle les embrasse pour plaire à Dieu, il ne lui fasse la grâce de les souffrir avec patience ; quelquefois même elle les désire, parce que nul bonheur ne lui paraît si grand que de faire quelque chose pour l'amour de lui. Comme elle connaît plus parfaitement la grandeur de son Dieu, elle s'anéantit davantage dans la vue de sa propre misère. Ayant savouré la douceur de ces goûts divins, elle voit que tous les plaisirs du monde ne sont qu'un pur néant ; ainsi, peu à peu, elle s'en détache sans peine, parce qu'elle est plus maîtresse d'elle-même qu'elle n'était auparavant. Enfin, elle est plus affermie dans toutes les vertus, et l'on peut dire qu'elle se perfectionnera toujours davantage, pourvu qu'elle ne retourne point en arrière et qu'elle n'offense point le Seigneur ; car une pareille infidélité lui ferait tout perdre, quelque élevée qu'elle fût en grâce. J'ajouterai qu'il ne suffit pas que Dieu accorde une ou deux fois cette oraison à une âme, pour qu'elle demeure enrichie de toutes ces grâces ; il faut qu'elle persévère à les recevoir, car tout son bien dépend de cette persévérance. J'ai un important avis à donner aux personnes qui se trouveront dans cet état : c'est d'éviter avec un soin extrême les occasions d'offenser Dieu, parce que l'âme, loin d'avoir toutes ses forces, ressemble au petit enfant que sustente encore le lait de sa mère, et qui ne peut s'éloigner de son sein sans s'exposer à périr. Ainsi, pour ne pas tomber dans un semblable péril, il ne faut point, à moins d'une nécessité très pressante, abandonner l'oraison ; et l'on doit y retourner aussitôt que les occasions de la quitter sont passées ; car, sans cela, le mal ira toujours en augmentant. Je sais combien ce malheur est à craindre ; j'ai eu la douleur de voir tomber quelques-unes de ces personnes que je connaissais, parce qu'elles se sont éloignées de Celui qui voulait avec tant d'amour se donner à elles pour ami, et le leur témoigner par ses bienfaits. C'est pourquoi je ne saurais trop les conjurer de fuir les occasions où il y a quelque péril. Le démon, sans nul doute, fait beaucoup plus d'efforts pour gagner une seule de ces âmes à qui Notre Seigneur fait de si grandes grâces, que pour en gagner un grand nombre d'autres ; il sait qu'elles sont capables de lui en faire perdre plusieurs en les attirant par leurs exemples, et même de rendre de grands services à l'Église. Mais quand il n'y aurait point d'autre raison que l'amour particulier que Dieu leur témoigne, elle suffirait pour porter cet ennemi de notre salut à tout tenter afin de les perdre. De là vient qu'elles ont à soutenir contre lui de plus grands combats, et aussi que leurs chutes sont plus déplorables que celles des autres, quand par leur faute elles se laissent vaincre.

J'ai sujet de croire, mes sœurs, que vous ôtes à l'abri de ces dangers. Dieu vous préserve également de l'orgueil et de la vaine gloire ! Le démon peut tenter de contrefaire les grâces qui sont accordées dans cette demeure ; mais il est facile de le reconnaître, parce qu'au lieu de produire les effets indiqués plus haut, elles en produiront de tout contraires. Je veux, à ce sujet, signaler ici un péril dont j'ai parlé ailleurs, dans lequel j'ai vu tomber quelques personnes d'oraison, et particulièrement des femmes, que la fragilité de notre sexe en rend plus capables. Il est des personnes qui, par suite de leurs austérités, de leurs oraisons, de leurs veilles, ou même uniquement par suite de la faiblesse de leur complexion, ne peuvent recevoir une consolation spirituelle que leur nature n'en soit aussitôt abattue. En même temps qu'elles éprouvent un certain plaisir dans l'âme, elles sentent dans le corps défaillance et faiblesse. Dans cet état, leur arrive-t-il d'entrer dans ce qu'on nomme sommeil spirituel, et qui va un peu au-delà de ce que j'ai dit, elles s'imaginent que l'un n'est point différent de l'autre, et s'abandonnent à une sorte d'ivresse. Alors cette ivresse augmentant parce que la nature s'affaiblit de plus en plus, elles la prennent pour un ravissement et lui donnent ce nom, quoique ce ne soit autre chose qu'un temps purement perdu et la ruine de leur santé.

Je connais une personne à qui il arrivait de demeurer huit heures dans cet état, sans perdre le sentiment, et sans en avoir aucun de Dieu. Son confesseur et d'autres y étaient trompés, et elle-même l'était, car je ne crois pas qu'elle eût dessein de rien supposer. Cela venait sans doute du démon, qui voulait en tirer quelque avantage, et qui avait déjà commencé à réussir. Mais une autre personne à qui Dieu donnait lumière, découvrit le piège ; sur son conseil, on obligea la pauvre extatique à diminuer ses pénitences, à dormir et à manger davantage, et, à l'aide de ce remède, elle fut guérie.

Quand Dieu est l'auteur de cette ivresse intérieure, il y a sans doute défaillance intérieure et extérieure, mais l'âme demeure forte, et elle goûte des joies ineffables de se voir si près de Dieu ; en outre, au lieu de rester en cet état durant un si long intervalle, elle n'y reste qu'un très court espace de temps. Bien qu'ensuite cette ivresse se renouvelle, à quelque degré qu'elle arrive, non seulement elle n'abat point le corps, mais elle ne lui cause à l'extérieur aucune souffrance. C'est pourquoi, mes filles, si quelqu'une d'entre vous, par suite de ces transports, sentait ses forces ruinées, elle doit en parler à la supérieure, et ne rien négliger pour faire diversion. De son côté, la supérieure doit, au lieu de tant d'heures d'oraison, lui ordonner d'en faire peu, la faire dormir et manger plus qu'à l'ordinaire, jusqu'à ce que ses forces naturelles soient revenues. Si elle est d'une complexion si délicate que cela ne suffise point, je la prie de croire que Dieu ne veut se servir d'elle que pour la vie active. Car il en faut pour l'office de Marthe comme pour celui de Marie dans les monastères. Ainsi, la supérieure l'occupera aux emplois de la maison, et aura soin de ne la point laisser dans une grande solitude, parce que cela achèverait de ruiner sa santé. Elle trouvera dans une vie si occupée une bien grande mortification. Le divin Maître, qui veut éprouver son amour par la manière dont elle supportera son absence, daignera peut-être au bout de quelque temps lui donner des forces. S'il ne le fait point, elle doit se persuader que par l'oraison vocale et une parfaite obéissance elle gagnera autant et peut-être plus de mérites, que par le repos et les délices de la vie contemplative.

Il se rencontre aussi des personnes ; et j'en ai connu, dont la tête et l'imagination sont si faibles, qu'elles croient voir tout ce qu'elles pensent ; cet état est bien dangereux. J'en parlerai peut-être dans la suite, mais je n'en dirai rien ici. J'ai traité avec étendue de cette quatrième demeure, parce que c'est celle où entrent, je crois, le plus grand nombre d'âmes. D'ailleurs, le naturel s'y trouvant mêlé avec ce qui est surnaturel, on y est plus exposé aux artifices du démon que dans les demeures suivantes, où Dieu lui donne moins de pouvoir. Louange et bénédiction sans fin à ce Dieu de bonté ! Ainsi soit-il.

Les Cinquièmes Demeures

Chapitre 1

De la manière dont l'âme s'unit à Dieu dans l'oraison. A quoi on reconnaîtra que ce n'est pas un leurre.

Comment pourrai-je, mes sœurs, vous peindre la magnificence, les trésors et les délices de cette cinquième demeure ? Et ne vaudrait-il pas mieux ne point parler de celles dont il me reste à traiter, puisque le discours ne les saurait exprimer ; ni l'entendement les concevoir, ni les comparaisons les faire comprendre, tant toutes les choses de la terre sont au-dessous d'un tel sujet ? Seigneur, du haut du ciel daignez vous-même m'éclairer, afin que je puisse en donner quelque connaissance à vos servantes, qui n'ont, vous le savez, d'autre désir que de vous servir et de vous plaire ; et puisque, par votre infinie bonté, quelques-unes d'entre elles jouissent habituellement de ces célestes douceurs, ne permettez pas, je vous en conjure, qu'elles soient trompées par l'esprit de mensonge transformé en ange de lumière, Or, quoique je vienne de dire quelques-unes de vos servantes, il en est bien peu cependant qui n'entrent dans cette cinquième demeure. Elle renferme de très grands trésors auxquels on participe plus ou moins, et c'est ce qui me fait dire que la plupart y entrent. Pour certaines faveurs spéciales dont je parlerai, je crois bien qu'elles ne sont accordées qu'à un petit nombre : mais quand les autres ne feraient qu'arriver jusqu'à la porte, ce serait une insigne miséricorde de Dieu ; car si beaucoup y sont appelés, peu sont élus. Ainsi, mes sœurs, nous toutes qui portons cet habit du Carmel, nous sommes appelées, il est vrai, à l'oraison et à la contemplation, c'est là notre première institution, et nous sommes les filles de ces saints pères du Mont Carmel qui, foulant aux pieds toutes les choses du monde, cherchaient au sein de la plus profonde solitude ce riche trésor et cette perle précieuse dont nous parlons ; et néanmoins, malgré une vocation si sainte, il en est peu parmi nous qui se disposent comme elles le devraient, pour mériter que le Seigneur leur découvre cette perle d'un si grand prix. A l'extérieur, j'en conviens, il n'y a rien à reprendre en notre conduite ; mais nous sommes encore bien loin de ce degré de vertu que Dieu demande pour nous accorder une si haute faveur. C'est pourquoi, mes filles, redoublons de soins pour avancer de plus en plus dans la perfection ; et puisque nous pouvons en quelque manière jouir du ciel sur la terre, conjurons instamment notre Époux de nous assister par sa grâce, et de fortifier notre âme de telle sorte, que nous ne nous lassions point de travailler jusqu'à ce qu'enfin nous ayons trouvé ce trésor caché. On peut dire avec vérité qu'il est au dedans de nous-même, et c'est ce que j'espère vous faire entendre, s'il plaît à Dieu de m'en rendre capable. J'ai dit qu'il est besoin pour cela qu'il fortifie notre âme, afin de vous faire connaître que les forces du corps ne sont pas nécessaires à ceux à qui il ne les donne pas. Car ce grand Dieu ne demande à personne des choses impossibles pour acquérir de si grandes richesses, mais il se contente de ce qui est au pouvoir de chacun. Qu'il soit béni à jamais !

Mais prenez garde, mes filles, à ce que Dieu demande de vous pour vous enrichir des biens de cette demeure. Il veut que, sans vous réserver la moindre chose, vous lui fassiez un don absolu de vous-même et de tout ce qui vous concerne. Selon que ce don sera plus ou moins parfait, vous recevrez de plus grandes ou de moindres grâces. Ce don total de soi à Dieu est la meilleure de toutes les marques pour reconnaître si nous arrivons jusqu'à l'oraison d'union. Ne vous imaginez pas que cette oraison ressemble, comme la précédente, à un sommeil : je dis à un sommeil, parce que dans l'oraison des goûts divins ou de quiétude qui précède celle-ci, l'âme paraît sommeiller, n'étant ni bien endormie ni bien éveillée. Dans l'oraison d'union, l'âme est

très éveillée à l'égard de Dieu, et pleinement endormie à toutes les choses de la terre et à elle-même. En effet, durant le peu de temps que l'union dure, elle est comme privée de tout sentiment, et quand elle le voudrait, elle ne pourrait penser à rien. Ainsi elle n'a besoin d'aucun artifice pour suspendre son entendement ; car il demeure tellement privé d'action, que l'âme ne sait même ni ce qu'elle aime, ni en quelle manière elle aime, ni ce qu'elle veut. Enfin, elle est absolument morte à toutes les choses du monde, et vivante seulement en Dieu. Qu'une telle mort est douce et agréable, mes sœurs ! C'est une mort, parce qu'elle détache l'âme de toutes les actions qu'elle peut produire pendant qu'elle est renfermée dans la prison de ce corps ; et elle est douce et agréable, parce que sans être encore dégagée de ce poids terrestre, il semble qu'elle s'en sépare pour s'unir plus intimement à Dieu. Je ne sais si en cet état il lui reste assez de vie pour pouvoir respirer. Il me paraît que non, ou qu'au moins, si elle respire, elle ne le sait point. Son entendement voudrait s'employer à comprendre quelque chose de ce qui se passe en elle. Mais s'en trouvant incapable, il demeure tout interdit, et il lui reste si peu de force, qu'il ne peut agir en aucune manière ; semblable à une personne qui tombe dans une si grande défaillance, qu'elle est comme morte.

Ô secrets de mon Dieu ! je ne me lasserai jamais, mes filles, de travailler à vous en donner l'intelligence pour vous porter à le louer et à le bénir ; mais pour une fois que je pourrai bien rencontrer, il m'arrivera mille fois le contraire.

J'ai dit que l'oraison d'union n'est pas un sommeil comme l'oraison de quiétude. Dans celle-ci, jusqu'à ce que l'âme ait une grande expérience, elle ne sait si elle dort ou si elle veille, ni si ce qu'elle sent vient de Dieu ou du démon, qui se transforme en ange de lumière, et elle reste ainsi en suspens. Or, il est bon qu'elle éprouve ce doute, parce que la nature elle-même, comme je l'ai dit, peut quelquefois nous tromper dans cette quatrième demeure. Elle a moins à craindre qu'auparavant, il est vrai, que les bêtes venimeuses entrent dans cette partie du château ; il est néanmoins de petits lézards qui, minces et agiles, s'y glissent par la moindre ouverture. J'appelle de ce nom certaines petites pensées qui procèdent de l'imagination et des sources indiquées plus haut, et qui, sans pouvoir nuire, surtout si on les méprise, comme je l'ai conseillé, ne laissent pas d'être souvent fort importunes. Mais quelques déliés que soient ces lézards, ils ne peuvent entrer dans cette cinquième demeure, parce que ni l'imagination, ni la mémoire, ni l'entendement, ne sauraient troubler le bonheur dont on y jouit.

J'ose affirmer que si c'est une véritable union avec Dieu, le démon n'y peut trouver aucun accès, ni causer le moindre mal : cette suprême Majesté étant unie à l'essence de l'âme, il n'oserait s'en approcher, et il n'est pas en son pouvoir d'entendre ce qui se passe entre elle et son Créateur. Et comment lui, qui ne connaît pas nos pensées, pourrait-il pénétrer un secret que Dieu ne confie pas même à notre entendement ? Ô heureux état, où ce maudit ne nous peut nuire ! Ainsi, Dieu opérant dans l'âme, sans que ni elle ni aucune créature y apportent obstacle ; l'enrichit des plus grands biens ; et que ne donnera-t-il pas alors, lui qui prend tant de plaisir à donner, et qui peut tout ce qu'il veut ?

Ces paroles : Si c'est une véritable union avec Dieu, semblent, mes filles, vous causer du trouble, et vous me demandez s'il existe d'autres unions. Oui certes, il en existe d'autres. Car le démon sait aussi transporter l'âme en lui faisant aimer avec passion les choses vaines ; mais ce n'est pas de la même manière que Dieu, et il n'est pas non plus en son pouvoir de verser dans l'âme ce plaisir, ce contentement, cette paix et ces délices que Dieu y répand. Que dis-je ? il n'y a aucun rapport entre ce bonheur que goûte l'âme unie à Dieu, et les plaisirs de la terre. Leur origine étant entièrement différente, le sentiment qu'ils produisent l'est aussi, comme le peuvent attester ceux qui en ont fait l'expérience. J'ai dit ailleurs que les plaisirs de la terre

n'affectent, en quelque sorte, que la superficie des sens, tandis que ces joies célestes pénètrent, ce semble, jusque dans la moelle des os. Je pense avoir dit juste, et je ne saurais vraiment comment mieux dire.

Mais je crois voir que vous n'êtes pas encore satisfaites ; vous craignez de vous tromper en ces closes si intérieures et si difficiles à discerner. Eh bien ! mes filles, quoique ce que j'ai dit suffise à ceux qui ont été élevés à l'oraison d'union, attendu qu'entre elle et les contentements de la terre la différence est fort grande, je veux vous en donner une marque si manifeste, que vous ne puissiez douter si c'est une grâce qui vient de Dieu. Il lui a plu, par sa bonté, de me faire connaître aujourd'hui cette marque, et il me paraît qu'elle est très certaine. Ces mots : il me paraît ou il me semble, sont des termes dont j'use toujours dans les matières difficiles, alors même que je crois les bien entendre, et parler selon la vérité, parce que je suis disposée, si je me trompe, à m'en rapporter à des hommes savants. S'ils n'ont pas une connaissance expérimentale de ces faveurs, ils ont l'instinct de la vérité. Dieu les ayant choisis pour être des lumières de son Église, il suffit qu'on leur propose une vérité pour qu'une lumière intérieure les porte à l'admettre. Pourvu qu'ils joignent la vertu à la science, rien de tout ce qu'on peut leur dire des grandeurs de Dieu et des merveilles qu'il opère, ne les étonne ; car ils savent que son pouvoir n'ayant point de bornes, il peut aller encore beaucoup au-delà. Enfin, quoiqu'il puisse se rencontrer certaines choses dont ils n'aient point connaissance, ils en trouvent d'autres dans les livres, par lesquelles ils jugent qu'on peut recevoir pour vraies celles qui semblent nouvelles. J'en puis parler par expérience, aussi bien que de ces demi-savants à qui tout fait peur, et dont l'ignorance m'a coûté si cher. Quant à moi, je suis convaincue que ceux-là ferment la porte de leur âme à ces grandes faveurs, qui ne croient point que Dieu peut faire beaucoup plus, et qui ne peuvent se persuader que sa bonté divine a souvent pris plaisir, et se plaît encore à se communiquer très particulièrement à ses créatures. Gardez-vous donc bien, mes filles, de jamais tomber dans cette erreur. Mais, quoi que l'on vous dise des grandeurs de Dieu, croyez qu'elles vont encore infiniment au-delà. N'allez pas non plus vous mettre à examiner si ceux à qui il fait ces grâces, sont bons ou mauvais. C'est à lui de le connaître. Pour nous, nous n'avons qu'à le servir avec simplicité de cœur, avec humilité, et à lui donner des louanges qui sont dues à ses œuvres et à ses merveilles.

Je reviens à cette marque que j'appelle la véritable. Comme nous l'avons déjà vu, quand Dieu élève l'âme à l'union, il suspend l'action naturelle de toutes ses puissances, afin de mieux imprimer en elle la véritable sagesse. Ainsi elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend, pendant qu'elle demeure unie à Dieu ; mais ce temps est toujours de courte durée, et lui semble plus court encore qu'il ne l'est en effet. Dieu s'établit lui-même dans l'intérieur de cette âme de telle manière, que quand elle revient à elle, il lui est impossible de douter qu'elle n'ait été en Dieu, et Dieu en elle ; et cette vérité lui demeure si fermement empreinte, que quand elle passerait plusieurs années sans être de nouveau élevée à cet état, elle ne peut ni oublier la faveur qu'elle a reçue, ni douter de sa réalité. L'âme peut en outre juger de la vérité de cette union par les effets qu'elle produit ; je les ferai connaître plus tard, parce que c'est très important.

Mais, me direz-vous, comment peut-il se faire que l'âme ait vu, entendu, qu'elle a été en Dieu et Dieu en elle, puisque durant cette union elle ne voit ni n'entend ? Je réponds qu'elle ne le voit point alors, mais qu'elle le voit clairement ensuite, quand elle revient à elle, non par une vision, mais par une certitude qui lui reste et que Dieu seul peut lui donner. Je connais une personne qui ne savait pas que Dieu fût en toutes choses par présence, par puissance et par essence, et qui, après avoir été favorisée de la grâce dont je parle, le crut de la manière la plus inébranlable. En vain un de ces demi-savants à qui elle demanda comment Dieu était en nous, et qui n'en savait pas plus qu'elle avant qu'elle eût été éclairée, lui répondit que Dieu n'était en

nous que par grâce ; elle ne voulut point ajouter foi à sa réponse, tant elle était sûre de la vérité. Elle interrogea ensuite de vrais savants, et comme ils la confirmèrent dans sa croyance, elle en fut extrêmement consolée.

N'allez pas croire que cette certitude ait pour objet quelque chose de corporel, comme lorsqu'il s'agit du corps réel quoique invisible de Notre Seigneur Jésus-Christ dans le très saint Sacrement. Non, rien de tel ; il n'est question ici que de la seule divinité. Mais comment, me dira-t-on, pouvons-nous avoir une si grande certitude de ce que nous ne voyons point ? A cela je ne sais que répondre ; ce sont des secrets de la toute-puissance de Dieu qu'il ne m'appartient pas de pénétrer. Je suis néanmoins assurée que je dis la vérité, et je ne croirai jamais qu'une âme qui n'aura pas cette certitude, ait été entièrement unie à Dieu. Elle ne l'aura été sans doute que par quelqu'une de ses puissances, ou par quelque autre de tant de différentes faveurs qu'il fait aux âmes. A l'égard de ces choses spirituelles, nous ne devons point chercher des raisons pour savoir de quelle sorte elles se passent. Notre esprit n'étant pas capable de les comprendre, nous nous tourmenterions à pure perte. Qu'il nous suffise de considérer que la puissance de Celui qui opère ces merveilles est infinie. Je me souviens, à ce sujet, de ce que dit l'Épouse dans les Cantiques : Le Roi m'a introduite dans ses celliers. Vous voyez qu'elle ne dit pas qu'elle y soit entrée d'elle-même. Elle dit encore qu'elle allait cherchant de tous côtés son Bien-aimé. A mon avis, ce cellier mystérieux est le centre de notre âme, où Dieu nous introduit quand il lui plaît et comme il lui plaît, mais où tous nos efforts ne pourraient jamais nous faire entrer. Il n'appartient qu'à Dieu, je le répète, de nous y introduire. L'unique concours qu'il demande de nous, c'est une volonté entièrement soumise à la sienne. Car les autres puissances et les sens sont endormis quand, toutes les portes étant fermées, il entre dans le centre de l'âme. C'est ainsi qu'il entra chez les disciples, lorsqu'il leur dit : La paix soit avec vous ; et c'est encore ainsi qu'il sortit du sépulcre, sans lever la pierre qui en fermait l'entrée. Vous verrez, dans la septième demeure, comment Dieu veut que l'âme le possède au centre d'elle-même, bien mieux encore qu'elle ne le fait ici. Ô mes filles, que nous verrons de grandes choses, si nous avons toujours les yeux ouverts sur notre bassesse et notre misère, et si nous savons comprendre que nous ne sommes pas dignes d'être les servantes de ce grand Dieu dont les perfections et les merveilles accablent nos entendements ! Qu'il soit loué à jamais ! Ainsi soit-il.

Chapitre 2

Suite du même sujet. De l'oraison d'union : une délicate comparaison l'illustre. Des effets dans l'âme de cette forme d'oraison.

Il vous semblera peut-être que je vous ai fait voir toutes les richesses de cette demeure ; il s'en faut néanmoins de beaucoup, par la raison qu'il y a en elle du plus ou du moins, comme je l'ai dit en commençant. Sur l'union, je n'aurai rien, je crois, à ajouter. Mais que de choses à dire sur ce que Dieu opère dans les âmes qui se disposent à recevoir les faveurs qu'il accorde dans cette demeure ! Je rapporterai quelques-unes de ces choses, et je montrerai ce qu'est une âme après cette mystérieuse opération de Dieu en elle. Je me servirai d'une comparaison propre à répandre de la clarté sur ce sujet. Elle vous fera voir que si nous ne pouvons concourir en rien à cet ouvrage de Dieu en nous, nous ne laissons pas de faire beaucoup en nous disposant à recevoir ces faveurs.

Vous avez entendu parler de la manière dont se fait la soie, merveilleux ouvrage dont Dieu seul peut être l'inventeur, et l'on vous a dit comment elle provient d'une semence qui ressemble à de petits grains de poivre. Pour moi, je ne l'ai jamais vu, on me l'a seulement raconté ; ainsi, si je dis quelque chose d'inexact, ce n'est pas à moi qu'en sera la faute. A peine les mûriers

commencent-ils à se couvrir de verdure, que cette semence, au moyen de la chaleur, commence, de son côté, à recevoir la vie. Car elle demeure comme morte, jusqu'à ce qu'elle trouve tout prêt, dans le feuillage de cet arbre, l'aliment qui doit la sustenter. C'est donc avec les feuilles du mûrier qu'on nourrit les petits vers éclos de cette semence. Quand ils ont grandi, on met devant eux de petites branches où ils montent ; c'est là que, de leurs petites bouches, ils filent la soie qu'ils tirent d'eux-mêmes, et en font de petites coques admirablement tissées, dans lesquelles ils se renferment et trouvent la fin de leur vie. Ensuite, au lieu de ce ver qui était assez grand et difforme, il sort de chacune des coques un petit papillon blanc d'une beauté charmante.

Si cela ne se passait point sous nos yeux, mais qu'on nous le racontât comme arrivé dans des temps éloignés de nous, qui pourrait le croire ? Qui ne pourrait jamais se persuader qu'un petit animal privé de raison, qu'un ver, une abeille, fussent si industrieux, si diligents à travailler pour nous, et qu'il en coûtât la vie à ce pauvre ver pour nous donner la soie ? Je n'ai pas besoin, mes sœurs, de m'étendre davantage sur ce sujet ; ce peu suffit pour vous servir durant quelque temps de matière de méditation ; vous y pourrez admirer les merveilles et la sagesse de notre Dieu. Que serait-ce donc si nous connaissions les propriétés de toutes les choses qu'il a créées ? N'en doutons pas, il nous est très utile de considérer la magnificence des œuvres de ce grand Dieu, et de nous réjouir d'être les épouses d'un Roi si sage et si puissant.

Mais je reviens à ma comparaison. Ce qui arrive à ce ver est l'image de ce qui arrive à l'âme. Morte par la négligence de son salut, par le péché et les occasions du péché, elle commence à recevoir la vie, quand, échauffée par la chaleur de l'Esprit Saint, elle profite du secours général que Dieu donne à tous, et use des remèdes dont il a laissé la dispensation à son Église, tels que la fréquentation des sacrements, la lecture des bons livres, et les prédications. Ainsi rendue à la vie, nourrie par les sacrements et par les saintes méditations, elle se fortifie, et grandit jusqu'à l'âge parfait. Ici je ne considère l'âme que dans cet état sans m'occuper de ce qui précède. Or, comme nous l'avons vu, dès que le ver est devenu grand, il commence à filer la soie, et à construire la maison où il doit mourir. Puissé-je en ce moment bien faire comprendre que pour l'âme cette maison est Jésus-Christ, selon ces paroles de saint Paul : Notre vie est cachée en Dieu, et Jésus-Christ est notre vie.

Vous le voyez, mes filles, ce qui est ici en notre pouvoir, avec le secours de la grâce, pour faire que Jésus-Christ soit lui-même notre demeure, comme il l'est dans l'oraison d'union, c'est de travailler de notre côté à bâtir cette demeure, ainsi que le ver à soie construit sa coque. Mais, direz-vous, n'est-ce pas faire entendre qu'il est en notre pouvoir d'ôter à Dieu ou de lui donner quelque chose, que d'affirmer qu'il est lui-même notre demeure, et que nous pouvons travailler à la bâtir et nous y loger ? Certes, ce n'est ni en ôtant ni en donnant à Dieu qu'il est en notre pouvoir de bâtir cette demeure, mais en retranchant de nous, et donnant quelque chose de nous, à l'exemple des vers à soie. A peine aurons-nous fait tout ce qui dépend de nous, que Jésus-Christ notre divin Maître, agréant ce faible travail qui n'est rien, l'unira à sa grandeur, et en rehaussera tellement le mérite, qu'il voudra en être lui-même la récompense. Et, ainsi, bien que ce soit lui qui ait presque tout fait, il joindra avec tant de bonté nos petits travaux aux grands travaux qu'il a soufferts, qu'ils deviendront une même chose.

Courage donc, mes filles, et à l'œuvre sans perdre un moment. Hâtons-nous de former le tissu de cette coque mystérieuse, en ôtant de nous l'amour-propre, notre volonté, tout attachement aux choses de la terre, en faisant des œuvres de mortification et de pénitence, en nous occupant à l'oraison, en pratiquant l'obéissance et toutes les autres vertus ; en un mot, en nous acquittant de tous les devoirs de notre état avec le même soin qu'on a mis à nous en instruire. Qu'au plus

tôt notre travail s'achève, et puis, mourons, mourons, ainsi que le fait le ver à soie après avoir accompli l'ouvrage pour lequel il a été créé. Cette mort nous fera voir Dieu, et nous nous trouverons comme abîmées dans sa grandeur, de même que ce ver est caché et comme enseveli dans sa coque. Mais remarquez qu'en disant que nous verrons Dieu, je l'entends en la manière qu'il se donne à connaître dans cette sorte d'union.

Voyons maintenant ce que devient ce ver mystique après qu'il a cessé de vivre, car c'est pour en venir là que j'ai dit tout ce qui précède. A peine est-il entré dans une si haute oraison, qu'il meurt entièrement au monde, et se convertit en un beau papillon blanc. Ô merveille de la puissance divine ! et qui pourrait dignement peindre l'état d'une âme qui vient de se voir, durant un court espace, si étroitement unie à Dieu, et comme abîmée dans sa grandeur ! Car ce temps, à mon avis, ne va jamais jusqu'à une demi-heure. Je vous dis en vérité que cette âme ne se connaît plus elle-même. Entre ce qu'elle était et ce qu'elle est, il y a autant de différence qu'entre ce ver difforme et ce papillon blanc. Cette âme ne sait comment elle a pu mériter, ou, pour mieux dire, d'où lui a pu venir un si grand bonheur ; car elle voit clairement qu'elle ne l'a point mérité. Elle sent un désir qui la consume de louer Dieu, et de souffrir pour lui mille morts s'il était possible. Il s'allume en même temps en elle une soif ardente d'endurer de grandes croix pour son Bien-aimé. Elle brûle du désir de faire pénitence ; elle a un amour incroyable pour la retraite et la solitude ; enfin, elle souhaite avec tant d'ardeur que Dieu soit connu et aimé de tous, qu'elle ne peut, sans en ressentir une peine extrême, voir qu'on l'offense. Mais je parlerai plus en particulier de ce changement de l'âme, dans la demeure suivante. Elle a tant de rapport avec celle-ci que c'est presque la même chose : l'une ne diffère de l'autre que par la force des effets, mais cette différence est très grande. Ainsi, je le répète, l'âme que Dieu a daigné élever à l'oraison d'union, verra de grandes choses, si elle s'efforce de passer outre.

Mais qui pourrait peindre l'inquiétude et le trouble de ce mystique papillon, quoiqu'il n'ait jamais goûté un calme plus pur, ni un plus doux repos ! Il ne sait où aller ni où se reposer. Après le repos qu'il vient de goûter en Dieu, tout ce qu'il voit sur la terre lui déplaît, principalement quand ce grand Dieu l'a favorisé plusieurs fois d'une semblable grâce, et comme enivré de ce vin délicieux qui produit, à chaque fois que l'on en boit, de si admirables effets. Il regarde maintenant comme méprisable son travail d'autrefois, qui consistait à former peu à peu le tissu de sa coque. Des ailes lui sont venues : comment, pouvant voler, se contenterait-il d'aller pas à pas ? Tout ce que l'âme, dans ce nouvel état, fait pour Dieu, ne lui semble rien, en comparaison de ce qu'elle voudrait faire. Elle ne s'étonne plus de l'admirable patience des saints, sachant par expérience que Dieu assiste et transforme de telle sorte les âmes, qu'elles ne paraissent plus être les mêmes, tant leur faiblesse, en ce qui regarde la pénitence, est changée en force. Elle se voit pleinement libre de l'attachement aux parents, aux amis, aux biens de la terre. Auparavant, ni ses efforts, ni ses résolutions, ni ses désirs n'avoient pu briser cette chaîne ; que dis-je ? par le combat elle se sentait en quelque sorte plus captive, et maintenant elle se sent tellement élevée au-dessus de tout ce qui est d'ici-bas, qu'elle trouve une peine jusque dans les rapports obligés qu'elle doit avoir avec le prochain. Tout la fatigue, parce qu'elle a reconnu que les créatures ne sauraient lui donner le véritable repos.

Il pourra sembler que je m'étends beaucoup sur ce sujet ; mais je pourrais en dire beaucoup plus, et ceux à qui Dieu fait une semblable faveur, trouveront que j'en dis trop peu. Faut-il donc s'étonner que ce bienheureux papillon, qui se trouve tout dépaysé au milieu des choses de la terre, et ne sait en quel lieu s'arrêter, cherche à se reposer ailleurs. Mais où ira-t-il, le pauvre petit ? Retourner au lieu d'où il est sorti, c'est ce qui lui est impossible. Car, comme je l'ai dit, il n'est pas en notre pouvoir de nous élever à l'oraison d'union, et tous nos efforts sont vains, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous accorder de nouveau cette grâce. Ô Seigneur, que de

nouvelles peines commencent alors pour cette âme ! Et qui ne l'eût jamais dit, après une faveur si sublime ! Enfin, enfin, d'une manière ou d'une autre, il faut porter sa croix tant qu'on est dans cet exil.

Si quelqu'un me disait que depuis son entrée dans cette cinquième demeure il a toujours été dans le repos et dans les délices, je lui répondrais qu'il n'y est jamais entré ; mais que tout au plus il a éprouvé, dans la demeure précédente, quelque goût auquel aura contribué la faiblesse naturelle, ou même le démon, qui lui donne ainsi la paix pour lui faire ensuite une plus cruelle guerre. Je suis néanmoins bien loin de nier que l'âme ne trouve la paix, et même une paix très profonde, dans cette cinquième demeure ; car les travaux qu'elle y endure sont d'un tel prix et la cause qui les fait embrasser si excellente, qu'ils produisent la paix et le contentement.

Dégoûtée de ce monde, l'âme souhaite ardemment d'en sortir ; et si quelque chose adoucit les rigueurs de son exil, c'est de penser qu'elle y est retenue par la volonté de Dieu. Mais cela ne suffit point, parce que, malgré tous les avantages dont j'ai parlé, l'âme n'a pas encore cette soumission parfaite à la volonté de Dieu, que nous verrons en elle dans la suite. Elle s'y conforme néanmoins, mais ce n'est pas sans éprouver une peine très vive ; elle ne peut davantage, parce qu'elle n'a pas reçu plus de forces. Cette peine lui fait répandre, chaque fois qu'elle se met en oraison, une grande quantité de larmes. Elle procède sans doute du martyr intérieur qu'elle éprouve, en voyant que Dieu, au lieu d'être honoré comme il devrait l'être, est tant offensé, et que tant d'infidèles et d'hérétiques se perdent. Ce qui l'afflige par-dessus tout, c'est la perte des chrétiens. Elle sait sans doute que, la miséricorde de Dieu étant infinie, ils peuvent, quels que soient les désordres de leur vie, se convertir et se sauver ; et néanmoins elle craint que plusieurs ne se damnent.

Ô merveilleux effet de la grâce de Dieu ! Il n'y a que peu d'années, et peut-être peu de jours, que cette âme ne pensait qu'à elle-même. Et qui donc lui a donné ces sentiments si grands et si vifs, que l'on ne saurait acquérir durant plusieurs années de méditation, quelque soin qu'on y apporte ? Mais quoi ! dira quelqu'un, si, pendant plusieurs années, je m'applique à considérer quel mal est le péché ; que ceux qui se perdent sont les enfants de Dieu et mes frères ; qu'étant environnés de tant de périls dans cette misérable vie, il nous est avantageux d'en sortir ; cela ne suffira-t-il pas pour me donner de tels sentiments ? Non, mes filles, cela ne suffit point. La peine qu'éprouve l'âme élevée à cette union intime avec Dieu, est bien différente de celle que nous pouvons exciter en nous par nos propres efforts. A l'aide de longues méditations, il est en notre pouvoir, je l'avoue, de ressentir une certaine peine, mais elle est loin d'égaliser la peine qu'on éprouve dans l'état dont je parle. Celle-ci va jusqu'à l'intime des entrailles ; elle semble hacher et moudre l'âme sans aucun concours de sa part, et souvent même contre sa volonté.

Qu'est-ce donc que cette souffrance, et quelle en peut être la cause ? Je vous la dirai, mes sœurs. Souvenez-vous de ces paroles de l'Épouse des Cantiques que je vous citais plus haut sur un autre sujet : Le Seigneur m'a introduite dans son cellier rempli d'un vin délicieux, et m'a saintement enivrée de son amour. Voilà précisément ce qui se passe ici. Car cette âme s'étant entièrement abandonnée entre les mains de Dieu, le grand amour qu'elle a pour lui la rend si soumise à sa volonté, qu'elle ne désire ni ne veut autre chose, sinon qu'il dispose d'elle comme il lui plaira. Mais, à mon avis, c'est là une grâce qu'il n'accorde qu'à des âmes qu'il regarde comme étant absolument à lui. On peut dire qu'il les marque alors de son sceau, sans qu'elles sachent de quelle sorte cela se fait. Elles sont comme de la cire molle, sur laquelle on imprime un cachet mais il n'est pas en leur pouvoir de l'imprimer, ni de s'amollir elles-mêmes ; tout ce qu'elles peuvent, c'est de recevoir cette impression sans résister. Ô bonté infinie de Dieu ! il fait tout pour nous, et il se contente que cette cire, qui est notre volonté, n'y apporte point de

résistance. Vous voyez maintenant, mes sœurs, de quelle sorte notre Dieu agit ici, pour faire connaître à l'âme qu'elle est à lui. Il lui donne du sien, il met en elle cette disposition intérieure où fut son divin Fils toute sa vie ; il ne saurait lui accorder une plus grande grâce. Or, que se passait-il dans l'âme de ce Fils bien-aimé ? Qui jamais a souhaité avec plus d'ardeur de sortir de cette vie ? Et ne l'a-t-il pas témoigné dans la cène, quand il dit : J'ai désiré avec un extrême désir ? Mais, ô mon adorable Maître, ne vîtes-vous point avec effroi ces travaux et cette mort si cruelle que vous deviez endurer ? Non, me répondez-vous, parce que toutes ces peines ne sont point comparables à celles que me fait souffrir l'amour, et le puissant désir que j'ai de sauver les âmes ; et tous les maux que j'ai constamment endurés et que j'endure encore par la violence de cet amour et de ce désir sont tels, que je compte les autres pour rien.

Je me rappelle à ce sujet les tourments qu'a soufferts et que souffre encore tous les jours une personne bien connue de moi, quand elle voit offenser Dieu ; ils sont si violents, que la mort lui serait mille fois plus supportable. Or, si une âme dont la charité n'est rien, pour ainsi dire, en comparaison de celle de Jésus-Christ, est néanmoins capable de ressentir des tourments si excessifs, quel dut être, jusqu'à son dernier soupir, le martyr de cet adorable Sauveur, aux yeux de qui toutes les choses étaient présentes, et qui, d'un seul regard, voyait la multitude des péchés commis contre son Père ! Pour moi, je suis persuadée que la douleur dont il était percé à cette vue, l'emportait de beaucoup sur celles qu'il endura dans le cours de sa passion. Alors, du moins, il se voyait au terme de ses souffrances ; et le plaisir de nous racheter par sa mort, et de donner à son Père, en mourant, les derniers témoignages de son amour, adoucissait la rigueur de ses tourments. Nous voyons même quelque chose de pareil dans les âmes qu'un véhément amour pour Dieu porte à de grandes pénitences ; elles les sentent à peine, elles ne les comptent pour rien, et voudraient toujours en faire de plus grandes. Que devait donc éprouver Notre Seigneur, se trouvant dans une occasion si solennelle de faire éclater toute la perfection de son obéissance envers son Père, et tout l'excès de son amour envers les hommes ! Ô plaisir ineffable que celui de souffrir en faisant la volonté de Dieu ! Mais voir ce grand Dieu tant offensé, et tant d'âmes aller en enfer, c'est, selon moi, quelque chose de si terrible, que si Jésus-Christ n'eût été plus qu'un homme, un seul jour d'un tel supplice eût suffi, je n'en doute point, pour lui faire perdre non seulement la vie, mais plusieurs vies, s'il les avait eues.

Chapitre 3

Suite du même sujet. D'une autre forme d'union que l'âme peut atteindre avec la faveur de Dieu, et de l'importance, dans ce but, de l'amour du prochain. C'est fort substantiel.

Revenons à notre petite colombe, à cette âme que Dieu élève à l'oraison d'union, et disons quelque chose des grâces qu'il lui accorde dans cet état. Mais avant d'entrer dans ce sujet, il y a une importante vérité à établir : c'est que cette âme doit travailler sans cesse à avancer dans le service de Dieu, et dans la connaissance d'elle-même. Car si elle se contente de recevoir cette haute faveur, et si, la regardant comme sûre pour l'avenir, elle vient à se négliger, et à s'éloigner de la route du ciel, je veux dire de l'observation des préceptes divins, sa destinée sera infailliblement celle du ver à soie qui, en laissant une semence d'où naissent d'autres vers, demeure mort pour jamais. Je dis qu'il laisse une semence féconde, parce que Dieu, j'en suis convaincue, veut qu'une grâce aussi éminente que celle de l'union, ne soit point donnée en vain, et que si l'âme qui la reçoit n'en profite point, elle tourne au profit des autres. N'est-ce pas là en effet ce que nous voyons ? Cette âme, non seulement pendant qu'elle persévère dans le bien, dans les désirs et les vertus dont nous avons parlé, ne cesse de faire du bien aux autres, et de les échauffer

par sa chaleur ; mais encore après l'avoir perdue, elle conserve le désir de l'avancement des autres, et elle prend plaisir à leur faire connaître quelles sont les grâces dont Dieu favorise ceux qui l'aiment et le servent.

J'ai connu une personne à qui ce que j'ai dit est arrivé... Quoiqu'elle fût bien infidèle envers Dieu, elle éprouvait cependant un vrai bonheur de voir les autres profiter des grâces qu'elle avait reçues, elle enseignait le chemin de l'oraison aux âmes qui l'ignoraient, et elle fit ainsi un très grand bien. Il plut ensuite au Seigneur de lui donner de nouveau sa lumière. A la vérité, lorsque cette personne devint ainsi infidèle envers Dieu, l'oraison d'union n'avait pas encore produit en elle ces grands effets dont j'ai parlé. Mais combien doit-il y en avoir que Notre Seigneur honore de ses communications, qu'il appelle à l'apostolat comme Judas, qu'il élève sur le trône comme Saül, et qui se perdent ensuite par leur faute ? Cela doit nous apprendre, mes filles, que pour éviter un tel malheur, et pour nous rendre dignes de recevoir toujours de nouvelles grâces, le moyen le plus sûr est de pratiquer l'obéissance, et de ne nous éloigner jamais de la loi de Dieu. Ceci, au reste, est une règle générale, non seulement pour ceux qui reçoivent ces grandes faveurs, mais pour tout le monde.

Malgré tout ce que j'ai dit, il reste encore, ce me semble, quelque obscurité sur cette cinquième demeure. C'est pourquoi, comme les trésors qu'elle renferme sont d'un si grand prix, il sera utile de faire voir que ceux à qui Dieu n'accorde point ces grâces surnaturelles, peuvent cependant espérer d'y entrer. Et, en effet, il n'est point de chrétien qui, avec l'aide de la grâce, ne puisse arriver à la véritable union, pourvu qu'il s'efforce de tout son pouvoir de renoncer à sa volonté propre, pour s'attacher uniquement à la volonté de Dieu.

Oh ! combien y en a-t-il qui disent et croient fermement être dans ces dispositions ! Et moi je vous assure que s'ils y sont, ils ont obtenu de Dieu ce qu'ils peuvent souhaiter : Ils ne doivent plus se mettre en peine de cette union si délicieuse dont j'ai d'abord parlé. Car ce qu'elle a de meilleur ; c'est qu'elle procède de celle dont je parle maintenant ; et il est même impossible d'arriver à la première si l'on ne possède la seconde, je veux dire cette soumission entière de notre volonté à celle de Dieu. Que cette dernière union est désirable ! qu'heureuse est l'âme qui la possède ! de quel repos elle jouira dès cette vie même ! A part la crainte de perdre son Dieu, ou le déplaisir de voir qu'on l'offense, rien ne sera capable de l'affliger, ni la pauvreté, ni la maladie, ni la mort, si ce n'est celle des personnes utiles à l'Église, ni aucun des événements de ce monde, parce qu'elle est assurée que Dieu sait beaucoup mieux ce qu'il fait, qu'elle ne sait ce qu'elle désire. Remarquez, je vous prie, mes filles, qu'il y a différentes peines. Quelques-unes sont, comme les plaisirs, un effet spontané de la nature ; d'autres naissent d'un mouvement de charité qui nous pénètre de compassion pour le prochain, et telle fut la peine qu'éprouva Notre Seigneur quand il ressuscita Lazare. Or, ces sortes de peines n'empêchent point l'âme d'être unie à la volonté de Dieu ; elles ne la troublent point par des inquiétudes qui lui fassent perdre le repos, et elles passent promptement. Comme je l'ai dit des douceurs de l'oraison, elles ne pénètrent pas jusqu'au fond de l'âme, mais font seulement impression sur ses sens et ses puissances. Ces peines se rencontrent dans les demeures précédentes ; la seule demeure de ce château où elles n'entrent pas, est celle dont je parlerai en dernier lieu.

Sachez, mes filles, que pour cette union de pure conformité à la volonté de Dieu, il n'est point nécessaire que les puissances soient suspendues Dieu, qui est tout puissant, a mille moyens d'enrichir les âmes et de les conduire dans ces demeures, sans les faire passer par ce chemin abrégé dont j'ai parlé ; je veux dire sans les élever à cette intime union avec lui, d'où, après quelques moments, elles sortent toutes transformées. Mais remarquez bien, mes filles, que dans tous les cas il faut que ce ver mystique meure, et que, dans cette union de pure conformité à la

volonté divine, sa mort doit vous coûter plus cher. En effet, dans cette union surnaturelle où l'âme goûte en Dieu de si grands délices, le bonheur qu'elle éprouve de vivre d'une vie si nouvelle, aide beaucoup à faire mourir ce ver ; tandis que, dans l'union de conformité, il faut que l'âme, sans sortir de la vie ordinaire, lui donne elle-même la mort. J'avoue, mes filles, que ce dernier état est beaucoup plus pénible que le premier ; mais la récompense en sera beaucoup plus grande, si nous sortons victorieuses du combat ; et nous vaincrons sans nul doute, pourvu que notre volonté soit véritablement unie à celle de Dieu.

C'est là l'union que j'ai désirée toute ma vie, et que j'ai toujours demandée à Notre Seigneur. C'est aussi celle qui est la plus facile à connaître, et la plus assurée. Mais, hélas ! qu'il est peu de personnes qui y arrivent ! et que l'on se trompe lorsqu'on croit qu'en évitant d'offenser Dieu, et qu'en vivant dans l'état religieux, on a satisfait à tout. Oh ! qu'il reste encore des vers semblables à celui qui rongea le lierre sous lequel Jonas était à l'ombre, et dont on ne voit les ravages que lorsqu'ils ont déjà rongé nos vertus par des sentiments d'amour-propre, par l'estime de nous-même, par des jugements téméraires de notre prochain quoiqu'en des choses légères, et par des manquements de charité en ne l'aimant pas comme nous-même ! Dans l'accomplissement de ses devoirs on fait juste assez d'efforts pour ne pas tomber dans le péché, mais il y a loin de cette disposition à celle que l'on doit avoir pour être entièrement uni à la volonté de Dieu.

Or, mes filles, quelle est la volonté de notre divin Maître ? C'est que nous devenions si parfaites que nous ne soyons qu'une même chose avec lui et avec son Père, comme il le lui a demandé pour nous. Mais considérez, je vous prie, combien de choses nous manquent pour arriver à cet état. Je vous assure que lorsque j'écris ceci, je souffre une grande peine de m'en voir si éloignée ; et cela, uniquement par ma faute. Pour cette union de conformité, il n'est pas nécessaire que Dieu nous accorde de grands délices, il suffit qu'il nous ait donné son Fils pour nous en enseigner le chemin. Ne vous imaginez pas néanmoins que cette conformité à la volonté de Dieu nous oblige, quand nous perdons un père ou un frère, à y être insensibles, et à souffrir avec joie les peines et les maladies qui nous arrivent. Cela est bon ; mais souvent c'est l'effet d'une sagesse tout humaine, qui dans des maux sans remède fait de nécessité vertu. Combien d'actions de ce genre ont été faites par ces philosophes si savants de l'antiquité ! Dieu ne demande de nous que deux choses dans ces rencontres : l'une, de l'aimer ; et l'autre, d'aimer notre prochain. C'est donc à cela que nous devons travailler ; en les accomplissant fidèlement, nous ferons sa volonté, et nous serons unies à lui. Mais que nous sommes loin, je le répète, de nous en acquitter comme nous le devrions, pour contenter pleinement un si grand Maître ! Je le prie de nous faire la grâce d'entrer dans une si sainte disposition ; et nous y entrerons, sans nul doute, si nous le voulons d'une volonté sincère et déterminée.

La marque la plus assurée pour savoir si nous pratiquons fidèlement ces deux choses, c'est, à mon avis, d'avoir un amour sincère et véritable pour notre prochain. Car nous ne pouvons connaître certainement jusqu'où va notre amour pour Dieu, quoiqu'il y ait de grands indices pour en juger ; mais nous voyons beaucoup plus clair en ce qui regarde l'amour du prochain. Plus vous y avancerez, mes filles, plus vous devrez vous tenir assurées que vous avancez dans l'amour de Dieu. Ce Dieu de bonté nous aime tant, qu'en paiement de l'amour que nous portons au prochain, il se plaît à augmenter de mille manières l'amour que nous avons pour lui ; je ne saurais là-dessus former le moindre doute. Il nous importe donc extrêmement de bien considérer quelle est la disposition de notre âme, et quelle est notre conduite extérieure à l'égard du prochain. Si tout est parfait dans l'une et dans l'autre, alors nous pouvons être en assurance ; car, vu la dépravation de notre nature, nous ne pourrions jamais aimer parfaitement le prochain s'il n'y avait en nous un grand amour de Dieu.

Mes filles, puisque ceci est pour nous d'une si haute importance, prenons-y garde jusque dans les moindres choses ; ne faisons nul cas de ces grandes pensées qui nous viennent en foule dans l'oraison, de ce que nous voudrions faire pour le prochain et pour le salut d'une seule âme. Si ensuite les œuvres n'y répondent pas, nous devons considérer ces pensées comme de belles imaginations. J'en dis de même de l'humilité et de toutes les autres vertus. Il n'est pas croyable de combien d'artifices le démon se sert pour nous persuader que nous possédons des vertus qui nous manquent. Il met tout en œuvre, et il a raison : il sait combien il peut nous nuire par là ; car ces fausses vertus se ressentant de leur racine ; sont toujours accompagnées de vaine gloire et d'orgueil, tandis que celles qui viennent de Dieu en sont totalement exemptes.

N'est-ce pas une chose plaisante de voir des personnes qui, après s'être imaginé dans l'oraison qu'elles seraient ravies d'être humiliées et de recevoir publiquement des affronts pour l'amour de Dieu, font au sortir de là tout ce qu'elles peuvent pour cacher jusqu'à la moindre faute qu'elles ont commise, et ne se possèdent plus dès qu'on leur en impute quelque une sans fondement ? Que ceux qui sont incapables de supporter une humiliation si légère, apprennent du moins à se connaître, et à ne faire aucun cas de ces vaines résolutions : les effets montrent qu'elles procèdent non d'une volonté fermement déterminée, mais d'une imagination exaltée et séduite par le démon. On ne saurait dire de combien de manières il trompe les femmes et les ignorants qui ne connaissent point la différence qu'il y a entre l'imagination et les puissances, ni tant d'autres choses qui se passent dans notre intérieur. O mes sœurs, qu'il est facile de voir qui sont celles d'entre vous qui aiment véritablement le prochain, et celles qui ne l'aiment pas avec tant de perfection ! Que si vous connaissiez bien l'importance de cette vertu, avec quelle application et avec quelle ardeur ne vous porteriez-vous pas à la pratiquer ?

Lorsque je vois d'autres personnes tellement attachées à leur oraison, qu'elles n'oseraient se remuer, ni tant soit peu en détourner leur pensée, de crainte de perdre quelque chose du plaisir et de la dévotion qu'elles y reçoivent, je n'ai pas de peine à juger que puisqu'elles font tout consister en cela, elles ne savent guère par quelle voie on arrive à l'union. Non, non, mes sœurs, ce n'en est pas là le chemin. Dieu ne se contente pas des paroles et des pensées, il veut des effets et des actions. Si donc vous voyez, une personne infirme, ou souffrante, que vous puissiez soulager en quelque chose, quittez hardiment cette dévotion pour l'assister, compatissez à ce qu'elle endure ; que sa douleur soit aussi la vôtre ; et si pour lui donner la nourriture dont elle a besoin il faut que vous jeûniez, faites-le de grand cœur, non seulement pour l'amour d'elle, mais pour l'amour de Dieu qui vous le commande. C'est là la véritable union, puisque c'est n'avoir avec Dieu qu'une même volonté. Si devant vous on donne de grandes louanges à une personne, ayez-en plus de plaisir que si l'on vous louait vous-même. Cela vous sera bien facile si vous êtes humbles ; et vous ne pourriez au contraire voir sans peine qu'on vous louât. Mais s'il y a du mérite à se réjouir d'entendre publier les vertus de ses sœurs, il n'y en a pas moins à ressentir autant de déplaisir de leurs fautes que des siennes propres, et à faire tout ce que l'on peut pour les couvrir. J'ai traité ailleurs avec étendue de cette charité mutuelle qui doit nous unir, parce que je vois qu'y manquer serait abandonner le chemin de la perfection. Fasse le divin Maître quo cette charité ne reçoive jamais d'atteinte parmi nous. Si vous la gardez parfaite, vous obtiendrez, n'en doutez pas, cette précieuse union dont j'ai parlé. Mais si vous manquez à l'amour dû au prochain, sachez quo vous êtes loin d'une si haute faveur. En vain éprouveriez-vous de la dévotion et des délices spirituelles, en vain auriez-vous quelque petite suspension dans l'oraison de quiétude, et vous persuaderiez-vous, comme le font quelques personnes, qu'alors tout est fait, croyez-moi, vous n'êtes point arrivées à cette union. Demandez instamment à Notre Seigneur qu'il vous donne ce parfait amour du prochain, et après, laissez le divin Maître agir dans votre âme. Voulez-vous qu'il vous donne au-delà de tous vos désirs, efforcez-vous d'assujettir en toutes choses votre volonté à la sienne. Dans les rapports avec vos

sœurs, faites-en tout leur volonté et non la vôtre, fallût-il perdre de votre droit ; oubliez vos intérêts pour ne vous occuper que des leurs, malgré les cris et les répugnances de la nature ; enfin, quand l'occasion s'en présente, prenez pour vous le travail et la fatigue, afin de soulager votre prochain. Sans doute, mes filles, il vous en coûtera un peu ; mais considérez, je vous prie, ce qu'a coûté à notre Époux l'amour qu'il nous porte : pour nous délivrer de la mort, il s'est livré lui-même à la mort la plus terrible, à celle de la croix.

Chapitre 4

De ce même sujet de l'oraison. Combien il importe d'être sur nos gardes le démon s'employant activement à faire reculer ceux qui se sont engagés dans cette voie.

Notre petite colombe, comme vous l'avez vu, ne se repose ni dans les goûts spirituels, ni dans les plaisirs de la terre ; son vol est plus élevé. Que devient-elle donc ? me demandez-vous. Je ne puis, mes filles, vous satisfaire que dans la dernière demeure. Dieu veuille le rappeler à ma mémoire, et me donner le loisir de l'écrire. Il s'est écoulé près de cinq mois depuis que j'ai commencé ce travail, et comme mon mal de tête ne me permet pas de le relire, il y aura sans doute peu d'ordre et beaucoup de redites. Mais cela importe peu, puisque c'est à mes sœurs que je m'adresse.

Je veux mettre dans un plus grand jour ce qu'est cette oraison d'union ; je me servirai pour cela, selon ma coutume, d'une comparaison ; et je reviendrai ensuite à ce mystique papillon qui, volant toujours parce qu'il ne trouve point en soi de véritable repos, ne laisse pas de faire continuellement du bien et à lui-même et aux autres.

Vous avez souvent entendu dire que Dieu contracte avec les âmes un mariage spirituel. Béni soit-il de ce qu'il daigne dans sa miséricorde s'humilier jusqu'à cet excès ! J'avoue quo cette comparaison est grossière ; mais je n'en sais point qui exprime mieux ce que je veux dire, que le sacrement de mariage. Il existe sans doute une grande différence entre le mariage dont je veux parler et le mariage ordinaire : l'un qui est spirituel ; est bien éloigné de l'autre, qui est corporel ; les plaisirs spirituels que Dieu donne dans l'un, sont à mille lieues des contentements terrestres de l'autre. Dans le premier, c'est l'amour qui s'unit à l'amour, et toutes ses opérations sont ineffablement pures, délicates, suaves ; les termes manquent pour les exprimer, mais Notre Seigneur sait bien les faire sentir.

Or, selon moi, l'oraison d'union ne s'élève point jusqu'au mariage spirituel ; elle n'en est que la préparation, et comme le chemin. De même qu'ici-bas, quand deux personnes doivent se marier, elles examinent d'abord si elles se conviennent, si elles se veulent, et en viennent ensuite à des entrevues afin qu'elles soient plus satisfaites l'une de l'autre ; ainsi en est-il dans le mariage spirituel. L'âme a déjà formé son jugement sur l'Époux auquel elle doit s'unir ; elle voit tout l'avantage d'une si haute alliance ; elle est déterminée à n'avoir d'autre volonté que celle de ce divin Époux, et à lui plaire en toutes choses. De son côté, Notre Seigneur demeure content d'elle, parce qu'il voit sa disposition intérieure ; et voulant, dans sa miséricorde, le lui faire connaître d'une manière plus particulière, il en vient, comme on dit, à une entrevue avec cette âme bien-aimée, et il daigne se l'unir. Je puis dire que cela se passe de la sorte dans cette oraison d'union, qui est de très courte durée. Dans cette entrevue, ce qui est uniquement au pouvoir de l'âme, c'est de connaître par une voie secrète quel est ce divin Époux qui veut l'honorer de la qualité de son épouse ; et elle voit alors en quelques instants ce que les sens et les puissances ne pourraient lui faire connaître en plusieurs années. Cet Époux étant Dieu, sa seule vue a rendu l'âme plus digne du nœud sacré qu'elle doit contracter avec lui ; cette vue l'a

enflammée d'un tel amour, qu'elle fait de son côté ce qu'elle peut pour que ce divin mariage ne vienne point à se rompre. Mais si, au lieu de se donner tout entière à ce céleste Époux, elle venait à s'attacher d'affection à quoi que ce soit hors de lui, elle le verrait s'éloigner aussitôt, et se trouverait privée de ces faveurs inestimables.

Âmes chrétiennes à qui Notre Seigneur a fait la grâce d'arriver jusqu'à ces termes, je vous conjure, au nom de l'amour que vous lui devez, de veiller sans cesse sur votre conduite, et d'éviter les occasions qui pourraient vous faire tomber. L'âme, en cet état, n'est pas encore assez forte pour s'exposer sans péril, ainsi qu'elle le pourrait faire après que ce mariage céleste aurait été accompli dans la sixième demeure. Ici, cet Époux et cette épouse ne s'étant vus qu'une fois, il n'y a point d'efforts que le démon ne fasse pour traverser ce mariage. Mais ce nœud divin une fois formé, l'ennemi voit cette âme si parfaitement soumise à l'Époux, qu'il n'ose entreprendre d'ébranler sa fidélité ; il sait qu'il ne le pourrait faire qu'à sa confusion et à sa honte, et qu'elle en tirerait de l'avantage.

J'ai vu, mes filles, des âmes fort élevées qui, étant arrivées à cet état, c'est-à-dire à cette entrevue avec leur Époux, sont tombées dans les pièges de l'ennemi. Tout l'enfer, n'en doutez pas, se ligue pour les empêcher d'être fidèles ; les démons savent trop bien qu'il ne s'agit pas de leur faire perdre une âme, mais plusieurs. Comment pourraient-ils l'ignorer après tant d'expériences qu'ils en ont faites ? Que de fois, en effet, n'a-t-on pas vu une seule âme en gagner à Dieu une multitude d'autres ! Qui pourrait compter celles que les martyrs ont converties ! A quelle légion de vierges une jeune vierge, sainte Ursule, n'a-t-elle pas ouvert le ciel ! Qui pourra surtout dire le nombre d'âmes qu'ont ravies au démon un saint Dominique, un saint François, d'autres fondateurs d'ordres ; et celles que lui ravit maintenant le père Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus ! Mais quel est le secret de la puissance exercée par toutes ces âmes apostoliques ? C'est qu'ayant reçu, comme leurs vies en font foi, cette grâce de l'entrevue avec l'Époux, elles ont fait de magnanimes efforts pour ne pas perdre, par leur faute, la grâce, plus éminente encore, d'un mariage si divin. Ô mes filles, Notre Seigneur est maintenant aussi prêt à nous accorder ces grandes grâces qu'il l'était alors, que dis-je ! il l'est en quelque sorte davantage, parce que le nombre des personnes qui ne vivent que pour sa gloire étant bien moindre aujourd'hui, il a besoin plus que jamais d'âmes qui veuillent recevoir ses faveurs. Mais, hélas ! nous nous aimons trop ; il y a en nous un excès de prudence pour ne rien perdre de nos droits ; et quelle erreur peut être plus grande ? Éclairez-nous, Seigneur, de votre divine lumière, afin de nous empêcher de tomber dans de si dangereuses ténèbres.

Deux difficultés peuvent ici, mes filles, se présenter à votre esprit. La première, comment il peut se faire qu'une âme aussi soumise que je l'ai dit à la volonté de Dieu, et qui ne veut point faire la sienne, soit capable d'être trompée. La seconde, par quelle voie le démon pourrait vous faire perdre le fruit de cette entrevue avec l'Époux céleste, lorsque vous êtes si loin du monde, si souvent fortifiées par les sacrements, et continuellement, je puis le dire, dans la compagnie des anges ; car, par la bonté de Notre Seigneur, nous n'avons toutes ici qu'un seul désir, celui de le servir et de lui plaire en tout. Quant aux personnes qui sont encore dans le monde et exposées au danger des occasions, il est moins étonnant que le démon les trompe. Mes filles, que vous ne puissiez-vous expliquer le danger que court une âme à qui Dieu a fait une si grande grâce, je n'en suis point surprise ; cependant, lorsque je considère que Judas était un des apôtres, qu'il conversait continuellement avec Jésus-Christ et l'entendait parler, je comprends qu'il n'y a jamais de sécurité complète, même au milieu des grâces de cette cinquième demeure.

Pour répondre maintenant à la première difficulté, je dis qu'il est certain que si l'âme demeurait toujours attachée à la volonté de Dieu, elle ne courrait aucun danger de se perdre. Mais le démon

vient avec ses artifices, et, sous prétexte de bien, il l'engage dans des manquements qui paraissent légers ; peu à peu il obscurcit son entendement, refroidit sa volonté, et fait que son amour-propre se ranime, et se fortifie de telle sorte, qu'elle s'éloigne de la volonté de Dieu pour se porter à faire la sienne.

Ceci peut aussi servir de réponse à la seconde difficulté : il n'y a point, en effet, de clôture si étroite où ce mortel ennemi de nos âmes ne puisse entrer, ni de désert si écarté où il n'aille. De plus, mes filles, Notre Seigneur peut le permettre pour éprouver une âme qui serait capable d'en éclairer d'autres ; car il est plus expédient, si elle doit retourner en arrière, que ce soit dès le commencement, qu'après qu'elle aurait déjà nui à plusieurs. Que faire donc pour éviter un si grand péril ? Voici, mes filles, le moyen, selon moi, le plus sûr : soyons d'abord fidèles à demander sans cesse à Dieu, dans l'oraison, qu'il nous soutienne de sa main ; ayons cette pensée continuellement présente, que s'il nous laisse un instant nous tombons dans l'abîme ; mettons en lui seul notre confiance, et jamais en nous-même, parce que ce serait une folie. Ensuite, examinons avec un soin extrême si nous avançons ou reculons pour peu que ce soit dans les vertus, et particulièrement dans l'amour que nous devons avoir les unes pour les autres, et dans le désir d'être tenues pour les dernières de toutes. Si nous faisons sérieusement cet examen, et si nous demandons à Dieu sa lumière, nous connaissons bientôt nos profits ou nos pertes. Mais ne vous imaginez pas que lorsqu'il a plu à Notre Seigneur d'élever une âme à l'heureux état dont j'ai parlé, il l'abandonne aisément, et qu'il soit facile au démon de réussir dans son entreprise. Cet adorable Maître s'intéresse de telle sorte à la conserver, et lui donne en diverses manières tant d'avertissements intérieurs pour l'empêcher de se perdre, qu'elle ne saurait point voir le péril où elle se met. Enfin, il faut toujours faire de nouveaux efforts pour avancer de plus en plus. Si cette ardeur pour notre avancement spirituel nous manque, nous avons grand sujet de craindre ; c'est une marque que le démon nous tend quelque piège. En effet, l'amour n'étant jamais oisif, il n'est pas possible que le nôtre pour Dieu, après avoir atteint un tel degré, cesse d'aller en augmentant. Et qui ne voit qu'une âme qui ne prétend à rien moins que d'être l'épouse d'un Dieu, et à qui il a déjà fait l'honneur de se communiquer par de si grandes faveurs, ne saurait, sans infidélité, demeurer dans l'inaction et comme endormie ?

Pour vous faire connaître, mes filles, de quelle manière Notre Seigneur se conduit envers les âmes qui ont le bonheur d'être ses épouses, il me faudra maintenant parler de la sixième demeure. Vous y verrez que tout ce que nous pouvons faire ou souffrir pour son service, afin de nous disposer à recevoir des grâces d'un ordre si élevé, ne mérite pas d'être considéré. Et s'il m'a été ordonné d'écrire ceci, peut-être Notre Seigneur l'a-t-il voulu afin qu'à la vue d'une telle récompense, et de la miséricorde infinie d'un Dieu qui daigne ainsi se communiquer et se révéler à de vils vermisseaux, nous n'ayons plus souvenir de nos petites satisfactions de la terre, et que, fixant nos regards sur la grandeur de notre Époux, nous courions embrasées de son amour. Je le prie de me faire la grâce de dire sur un sujet si difficile et si relevé quelque chose qui vous soit utile ; car s'il ne conduit lui-même ma plume, je vois que c'est impossible ; que si cela ne devait point tourner au profit de vos âmes, je le supplie de ne pas me laisser écrire un mot. Il sait bien que mon seul désir, autant que j'en puis juger, est que son nom soit glorifié, et que nous fassions de sincères efforts pour servir, d'une manière digne de lui, un Maître qui, dès l'exil, paye avec une telle munificence. S'il nous récompense ici-bas de la sorte, quelle sera cette félicité du ciel qu'il versera dans l'âme, non plus par intervalles, mais pendant toute l'éternité, loin des travaux, des périls, et des tempêtes de cette vie. Ô mes filles, si ce n'était la crainte de l'offenser et de le perdre, nous devrions nous estimer heureuses de pouvoir vivre jusqu'à la fin du monde, afin de travailler pour un si grand Dieu qui veut être tout ensemble notre Roi et notre Époux. Implorons son assistance, afin qu'il nous rende dignes de faire

quelque chose qui lui soit agréable, et qui ne soit point mêlé de ces nombreuses imperfections qui accompagnent toujours nos bonnes œuvres.

Les sixièmes Demeures

Chapitre 1

De l'accroissement des épreuves, lorsque le Seigneur commence à accroître ses faveurs. De ces épreuves, et comment ceux qui ont atteint cette Demeure les supportent. Bon chapitre pour ceux qui subissent des épreuves intérieures.

Parlons maintenant, avec le secours de l'Esprit Saint, de cette sixième demeure. L'âme, blessée de l'amour du divin Époux depuis qu'elle l'a vu, soupire plus que jamais après la solitude, et écarte, autant que son état le lui permet, tous les obstacles qui l'empêchent d'en jouir. Cette première vue de l'Époux est restée tellement peinte en elle, que tout son désir est de jouir encore du bonheur de sa présence. Comme je l'ai dit plus haut, dans cette oraison on ne voit rien, pas même des yeux de l'imagination, à quoi on puisse, à proprement parler, donner le nom de vue ; mais j'emploie ce terme, à cause de la comparaison dont je me suis servie. Ferme et résolue de n'avoir point d'autre époux que son Dieu, l'âme appelle de tous ses vœux le moment où se célébrera cette bienheureuse alliance. Cependant, malgré toute l'ardeur de son désir, l'Époux veut qu'elle le désire encore davantage, et qu'il lui en coûte quelque chose pour se voir en possession d'un bien qui est le plus grand de tous les biens. Tout ce qu'elle peut avoir à souffrir n'est rien, il est vrai, auprès des avantages que lui assurera le titre d'épouse ; toutefois, mes filles, elle a besoin, je vous assure, de cet avant-goût et de ce gage qu'elle a reçu de son bonheur, pour pouvoir supporter les croix qui l'attendent.

Ô mon Dieu, que de peines intérieures et extérieures n'endure-t-on pas avant d'entrer dans la septième demeure ! Il me semble quelquefois que si l'âme les envisageait avant de s'y engager, il y aurait sujet de craindre, vu sa faiblesse naturelle, qu'elle ne pût se résoudre à les souffrir, quelque grand que soit l'avantage qu'elle en pût retirer. Il n'en est pas ainsi dans la septième demeure : là, elle ne craint plus rien ; elle irait même de grand cœur au-devant de toutes ces peines pour son Dieu ; un tel courage lui vient de cette union si étroite et presque continuelle où elle vit avec son divin Époux.

Il sera utile, je crois, de vous parler de quelques-unes des peines qu'on endure dans cette demeure et dont j'ai la certitude. Peut-être est-il quelques âmes que Dieu ne conduit point par cette voie ; je doute néanmoins beaucoup qu'il s'en rencontre aucune de celles qui jouissent par intervalles de ces consolations célestes, qui ne sentent, d'une manière ou d'une autre, le poids des peines de cet exil. Je n'avais pas dessein de traiter ce sujet ; mais j'ai pensé depuis que celles qui, se trouvant en cet état, s'imaginent que tout est perdu, seront bien aises d'apprendre ce qui se passe dans les âmes que Dieu favorise de semblables grâces.

Je rapporterai ces peines, non point dans l'ordre où elles arrivent, mais comme elles se présenteront à ma mémoire. Je commence par les plus petites. Ce sont les propos et les murmures des personnes avec qui l'on converse d'ordinaire, ou même de celles avec qui on n'a aucun rapport, et qui jamais, ce semble, n'auraient dû penser à nous. Elles disent qu'une telle veut passer pour sainte ; qu'elle ne se porte à ces excès que pour tromper le monde, et paraître l'emporter sur les autres, qui néanmoins valent mieux qu'elle sans toutes ces cérémonies et remarquez qu'elle ne fait rien de singulier, mais qu'elle tâche seulement de bien remplir les devoirs de son état. Ce qui lui est plus sensible, c'est que ses amis s'éloignent d'elle, et sont précisément ceux qui tiennent sur son compte les propos les plus mordants. Cette âme, disent-

ils, s'égare et s'abuse grandement ; elle est trompée par le démon ainsi que telle et telle ; elle ne fait que décrier la vertu et elle trompe ses confesseurs. Ce n'est pas tout ; ils vont trouver les confesseurs eux-mêmes, leur tiennent de semblables discours, citent des exemples et n'oublient rien de ce qui peut leur donner de la défiance sur la conduite de cette âme. Je connais une personne qui se vit réduite à appréhender de n'en trouver aucun qui voulût la confesser, tant on avait dit de choses contre elle, qu'il serait inutile de rapporter. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'est que cette peine, au lieu de passer promptement, dure quelquefois toute la vie, parce que les personnes qui portent un jugement si désavantageux sur les âmes qui sont dans cet état, ne cessent de rendre toutes leurs actions suspectes. Mais, dira-t-on, il y en a aussi d'autres qui les louent. Ô mes filles, que le nombre en est petit en comparaison de ceux qui les blâment et les condamnent ! D'ailleurs, ces louanges sont pour l'âme une nouvelle peine qui l'afflige bien plus encore. En effet, voyant clairement que si elle a quelque bien elle l'a reçu de Dieu, et qu'il ne vient en aucune manière d'elle-même, elle souffre, dans les commencements surtout, un intolérable tourment quand elle s'entend louer. Dans la suite, son déplaisir diminue pour différentes raisons. La première, parce que l'expérience lui démontre que les hommes, se portant avec la même facilité à dire le bien que le mal, et le mal que le bien, on doit mépriser leurs discours. La seconde, parce que découvrant, à une plus vive lumière, que tout le bien qui est en elle est un pur don de Notre Seigneur, elle ne se l'attribue pas plus que si elle le voyait dans une autre personne, et ainsi elle en donne à Dieu toute la gloire. La troisième, parce qu'ayant vu d'autres personnes profiter des grâces qu'elle a reçues de Dieu, elle pense qu'il a voulu se servir de la bonne opinion qu'elles ont d'elle, comme d'un moyen pour faire du bien à leurs âmes. Et la quatrième, parce que, n'ayant devant les yeux que la gloire de son Maître, sans s'occuper de la sienne, elle se trouve délivrée de l'appréhension, ordinaire dans les commencements, que les louanges ne soient pour elle, comme pour tant d'autres, une cause de ruine. Ainsi, elle se soucie très peu que l'on ait de l'estime pour elle, et désire seulement de pouvoir contribuer à faire donner des louanges à Dieu, sans se mettre en peine du reste.

Ces raisons et d'autres encore adoucissent la peine si vive que donnent ces louanges : on en ressent néanmoins toujours une certaine souffrance, si ce n'est quand on n'y fait point attention. Mais l'âme souffre incomparablement plus de se voir sans sujet estimée de tout le monde ; que d'être blâmée par des discours désavantageux. Quand elle est venue à ce point d'être insensible aux louanges qu'on lui donne, elle se soucie encore moins de ce qu'on dit contre elle. Ces discours, au lieu de la contrister et de l'abatre, la réjouissent et la fortifient, parce que l'expérience lui a déjà fait connaître les précieux avantages qu'elle en retire. Il lui semble même que ceux qui la traitent si injustement, n'offensent point Dieu, mais qu'au contraire Dieu le permet ainsi, dans le dessein de l'enrichir. Et comme elle connaît visiblement que ses adversaires la font avancer dans la vertu, elle conçoit une tendresse particulière pour eux, et croit qu'ils l'aiment plus véritablement que ceux qui disent du bien d'elle.

Lorsqu'on est dans cet état, Notre Seigneur envoie d'ordinaire de grandes maladies. Si les douleurs qu'on éprouve sont aiguës, et si elles se font sentir dans leur plus grande intensité, je ne crois pas qu'il soit possible d'endurer une plus grande souffrance sur la terre. Dans l'accablement intérieur et extérieur où elles jettent, l'âme ne sait plus que devenir, et elle aimerait beaucoup mieux endurer un prompt martyre, que de se voir en proie à ces excessives douleurs. A la vérité, quand elles arrivent jusqu'à un tel excès, elles ne durent pas longtemps ; d'ailleurs Dieu, qui ne permet pas que nous ayons plus de mal que nous n'en pouvons porter, commence alors par donner la patience. Mais s'il ne soumet que pour peu de temps à un pareil martyre ; il envoie d'autres douleurs fort grandes qu'on endure habituellement, et il éprouve par des maladies et des infirmités de diverses sortes. Je connais une personne qui depuis quarante ans reçoit de Notre Seigneur les grâces dont j'ai parlé, et qui dans ce long intervalle

n'a jamais passé un seul jour sans douleur et sans éprouver diverses souffrances causées par son peu de santé, sans parler de beaucoup d'autres grandes peines qu'elle avait à endurer. Mais elle comptait tout cela pour peu de chose, lorsqu'elle considérait que par ses grandes infidélités elle avait mérité l'enfer. Dieu conduira par d'autres chemins les âmes qui font moins offensé. Pour moi, je choisirais toujours celui de la souffrance, quand il ne s'y rencontrerait d'autre avantage que d'imiter Notre Seigneur Jésus-Christ ; mais à combien plus forte raison le dois-je choisir, quand à ce premier avantage il s'en joint un si grand nombre d'autres.

Si je pouvais maintenant représenter dans toute leur étendue la grandeur des peines intérieures, les précédentes paraîtraient bien légères. Je commencerai par le tourment qu'on endure quand on a pour confesseur un homme qui, bien que doué d'une certaine prudence, n'a point d'expérience de semblables choses. Comme elles sont extraordinaires, il doute de tout, il appréhende tout, et principalement s'il remarque quelque imperfection dans les personnes à qui elles arrivent. Il s'imagine que celles à qui, Dieu fait de semblables grâces, doivent être des anges, et il ne considère pas que cela est impossible tandis que nous vivons dans un corps mortel. Il attribue donc ce qui se passe en elles au démon ou à la mélancolie. Je ne m'en étonne pas, et je ne saurais condamner ces confesseurs, parce qu'aujourd'hui le monde étant plein de semblables illusions de l'esprit de ténèbres, et des maux causés par cette funeste mélancolie, ils ont raison de s'en défier, et d'y prendre garde de bien près. Cependant ces âmes, qui appréhendent déjà beaucoup par elles-mêmes, vont à leur confesseur comme à un juge qui doit décider de ce qui se passe en elles ; et voyant qu'il les condamne, elles souffrent un trouble et un tourment qui ne se peuvent comprendre, à moins de les avoir éprouvés. Ces pauvres âmes, surtout si elles ont été fort imparfaites, s'imaginent alors qu'en punition de leurs péchés, Dieu permet que le démon les trompe. A la vérité, au moment où elles reçoivent ces faveurs, elles sont dans une parfaite assurance, et elles ne peuvent douter qu'elles ne viennent de Dieu ; mais comme cela dure peu, et que le souvenir de leurs offenses leur est toujours présent, il suffit qu'elles tombent dans ces fautes et ces imperfections inévitables en cette vie, pour que leurs peines recommencent. Lorsque les confesseurs les rassurent, ces peines sont adoucies pour un peu de temps, mais elles ne tardent pas à revenir. Quand au contraire les confesseurs eux-mêmes augmentent leurs craintes, ces âmes sont en proie à un tourment presque intolérable, surtout si, en même temps, elles endurent ces grandes sécheresses où l'on perd en quelque sorte jusqu'au souvenir de Dieu, et où l'on n'est pas plus touché d'entendre parler de lui que d'un bruit vague et lointain qui viendrait frapper l'oreille. Mais cette peine, déjà si grande, n'est rien en comparaison de celle que leur donne la pensée qu'elles ne savent pas se faire connaître des confesseurs et qu'elles les trompent. En vain leur déclarent-elles jusqu'à leurs premiers mouvements, cela est inutile. Leur entendement est si obscurci et si incapable de connaître la vérité, qu'elles se laissent aller à croire tout ce que l'imagination, alors maîtresse, leur représente, et, toutes les extravagances que le démon leur suggère. Dieu permet alors à cet esprit de ténèbres de les tenter, et même de leur faire entendre qu'elles sont réprouvées. Tant de peines réunies leur causent un tourment intérieur si sensible et si insupportable, que je ne saurais le comparer qu'à celui qu'éprouvent les damnés. En effet, durant cette tempête, elles se trouvent sans aucune consolation, et au lieu d'en recevoir de leur confesseur, il semble qu'il s'accorde avec les démons pour les tourmenter encore davantage.

Je connais un confesseur qui, dirigeant une personne livrée à ce tourment, et le trouvant dangereux, lui ordonnait de l'avertir quand elle serait en cet état ; mais il vit que cela était inutile, parce que cette personne était alors si incapable de tout, que si elle voulait lire dans un livre écrit même en langue vulgaire, elle y comprenait aussi peu que si elle n'eût pas connu une lettre. Dans une si grande tempête, il n'y a point d'autre remède que d'espérer en la miséricorde de Dieu qui, à l'heure qu'on y pense le moins, la calme en un instant par une de ses paroles : Il

semble qu'il n'y ait jamais eu de nuage dans l'âme, tant ce divin soleil l'inonde de sa lumière, et la laisse remplie de consolation. Sortie victorieuse d'un combat si périlleux, cette âme donne les plus grandes louanges à Notre Seigneur, auquel elle se reconnaît redevable de la victoire ; elle voit clairement qu'elle n'a point combattu, et que même les armes avec lesquelles elle aurait pu se défendre, étaient dans les mains de l'ennemi. Elle découvre la profondeur de sa misère, et combien peu elle pourrait par elle-même, si Dieu venait à retirer sa main.

Elle n'a pas besoin, pour comprendre cette vérité, de faire des réflexions ; elle la connaît par l'expérience qu'elle en a faite. Cette impuissance absolue où elle a été, lui révèle à la fois son néant et sa misère. Sans doute, durant cette tourmente, elle n'est point sans la grâce de Dieu, puisqu'elle ne l'offense point, et que pour rien au monde elle ne voudrait l'offenser ; mais cette grâce est tellement cachée, qu'il lui semble qu'elle ne possède plus, et que même elle ne posséda jamais la plus petite étincelle d'amour pour son Dieu ; les grâces qu'il lui a faites, et les services qu'elle lui a rendus, ne lui apparaissent que comme des songes. Quant à ses péchés, elle voit avec certitude qu'elle les a commis.

Ô Jésus, qu'une âme ainsi abandonnée est digne de compassion, et combien peu de secours elle tire de toutes les consolations de la terre ! C'est pourquoi, mes sœurs, si vous vous trouvez en cet état, ne pensez pas que la liberté et les richesses des heureux du siècle pourraient tant soit peu alléger votre mal ; non, non. De même que tous les plaisirs du monde offerts à la vue des damnés, au lieu de diminuer leur supplice, ne feraient que l'accroître, ainsi en est-il de l'âme dans cet état ; les maux qu'elle endure venant du Ciel, les choses de la terre ne peuvent y apporter le moindre adoucissement. Ce grand Dieu veut par là nous faire connaître son souverain pouvoir et notre profonde misère : cette connaissance nous est très utile, comme on le verra dans la suite.

Que fera donc une âme quand elle se trouvera plusieurs jours dans cette peine ? Si elle prie, c'est comme si elle ne priait pas ; elle ne saurait tirer la moindre consolation de ses prières même vocales, parce qu'elle n'entend pas ce qu'elle dit. Quant aux mentales, ce n'en est pas alors le temps, les puissances en étant incapables. La solitude, au lieu de lui servir, lui nuit ; elle ne peut cependant souffrir ni d'être en compagnie, ni qu'on lui parle, ce qui est un nouveau tourment pour elle. Ainsi, quelques efforts qu'elle fasse, elle est dans un tel dégoût et dans un tel chagrin pour ce qui est de l'extérieur, qu'il est facile de s'en apercevoir. Elle chercherait en vain des termes pour exprimer ce qu'elle souffre, ce sont des peines et des tourments spirituels auxquels on ne peut donner de nom qui leur soit propre. Le meilleur remède, selon moi, je ne dis pas pour en être délivré, je n'en connais point pour cela, mais pour pouvoir les supporter, c'est de s'occuper à des œuvres extérieures de charité et d'espérer en la miséricorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui. Qu'il soit béni dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Je ne dirai rien ici des peines extérieures causées par les démons, parce qu'elles ne sont ni aussi fréquentes, ni, à beaucoup près, aussi pénibles. Quelque effort que fassent ces esprits de ténèbres, ils ne peuvent aller, à mon avis, jusqu'à lier les puissances et troubler l'âme, de la manière que nous venons de voir. La raison lui reste pour lui dire qu'ils ne peuvent aller au-delà de ce que Dieu leur permet ; et tant qu'elle conserve cette lumière, tout ce qu'elle peut souffrir n'est rien en comparaison des tourments dont je viens de parler.

En traitant des différentes manières d'oraison et des faveurs que Dieu accorde dans cette demeure, je parlerai de quelques autres peines intérieures. Il est facile de juger, par l'état où elles laissent le corps, qu'elles font beaucoup plus souffrir que celles dont j'ai fait la peinture

dans ce chapitre. Cependant elles ne méritent pas le nom de peines, puisque l'âme, en les souffrant, connaît que ce sont de grandes faveurs de Dieu, et qu'elle en est très indigne.

Ces peines arrivent lorsqu'on est prêt à entrer dans la septième demeure. J'en rapporterai quelques-unes ; toutes, ce serait impossible. Je ne saurais non plus en donner une notion parfaite, parce qu'elles sont d'une nature beaucoup plus élevée que les précédentes, dont je n'ai pu donner qu'une bien faible idée. Daigne mon Dieu, par les mérites de son Fils, me favoriser de son assistance. Ainsi soit-il.

Chapitre 2

De certains dont use le Seigneur pour éveiller les âmes ; il semble qu'on n'ait rien à redouter, bien que ce soit chose très élevée, et que ces faveurs soient grandes.

Il y a longtemps, ce semble, que nous avons perdu de vue notre petite colombe. Il n'en est pourtant pas ainsi ; car ce sont ces peines qui lui font prendre un vol plus élevé. Je vais donc commencer à parler de la manière dont l'Époux se conduit envers elle, et dire comment, avant de la traiter en épouse, il veut qu'elle appelle de ses désirs cette grâce souveraine. Il use dans ce but de moyens si délicats, que l'âme elle-même ne les entend point ; et moi-même je ne saurais les faire comprendre, sinon à ceux qui les ont éprouvés. Ce sont des élans d'amour, partant du plus profond de l'âme, si délicats et si subtils, qu'il n'existe, selon moi, aucune comparaison qui en puisse donner une idée juste. Ils ne ressemblent à rien de ce que nous pouvons acquérir par nos efforts, et ils sont même très différents des goûts de Dieu dont j'ai parlé. Souvent, lorsque l'âme s'y attend le moins, et que même elle ne pense pas à Dieu, Notre Seigneur la réveille tout à coup comme par un rapide éclair. Elle n'aperçoit néanmoins aucune lumière, ni n'entend aucun bruit ; mais elle entend d'une manière très distincte que son Dieu l'appelle ; et elle est tellement saisie, dans les commencements surtout, au son de cette voix, qu'elle tremble et se plaint, quoiqu'elle ne souffre aucune douleur. Elle sent qu'une blessure d'ineffable suavité vient de lui être faite ; par qui, comment, elle l'ignore ; et cette blessure est d'un tel prix à ses yeux, qu'elle n'en voudrait jamais guérir. Connaissant que son divin Époux est près d'elle, quoiqu'il ne la laisse pas jouir de son adorable présence, elle ne peut s'empêcher, même extérieurement, de s'en plaindre à lui avec des paroles toutes d'amour. Si la peine qu'elle éprouve alors est pénétrante, elle est en même temps suave et douce. Elle est indépendante de sa volonté ; mais, fût-il en son pouvoir de s'en délivrer, elle ne le voudrait pas. Elle savoure dans cette peine un plaisir incomparablement plus grand que dans cette délicieuse ivresse de l'oraison de quiétude, où il n'y a aucun mélange de souffrance.

Malgré tous mes efforts pour vous faire entendre cette opération de l'amour, je ne sais, mes sœurs, comment je le pourrai, car il y a, ce semble, ici quelque contradiction. D'un côté, en effet, le Bien-aimé fait clairement connaître à l'âme qu'il est avec elle ; et de l'autre, il l'appelle par un signe si certain qu'elle ne peut en douter, et par un son de voix si pénétrant qu'il lui est impossible de ne pas l'entendre. A mon avis, l'Époux, qui est alors dans la septième demeure, ne veut point encore adresser à l'âme des paroles distinctes, mais il suffit de cette voix mystérieuse pour que tout dans le château soit saisi de respect, et que rien n'ose remuer, ni les sens, ni l'imagination, ni les puissances.

Ô Dieu tout-puissant, que vos secrets sont impénétrables ! et quelle différence n'y a-t-il pas entre les choses purement spirituelles et tout ce qu'il nous est donné ici-bas de voir et de comprendre ; puisque je ne trouve point de termes pour faire entendre cette faveur dont je viens de parler, si petite cependant en comparaison de tant d'autres merveilles de grâce que vous

opérez dans les âmes ! Cette voix du Bien-aimé cause dans l'âme un tel transport, qu'elle se consume de désirs, et ne sait néanmoins que demander, parce qu'elle voit clairement que son Dieu est avec elle. Mais, direz-vous peut-être, si l'âme a cette vue, que peut-elle désirer ? quelle peine peut-elle avoir ? et quel bonheur plus grand peut-elle souhaiter ? A cela je ne sais que répondre ; mais ce dont je suis assurée, c'est que cette peine pénètre jusque dans le fond de ses entrailles, et qu'il lui semble qu'on les lui arrache, lorsque le céleste Époux retire la flèche dont il l'a percée, tant est grand le sentiment de l'amour qu'elle lui porte.

Ne serait-ce pas une étincelle échappée de l'éternel brasier d'amour qui est mon Dieu, laquelle tombant dans l'âme, lui fait sentir l'ardeur de cet incendie, mais qui, n'étant pas capable de la consumer, tout entière, la laisse dans cette peine si agréable ? Je ne saurais, ce me semble, en donner une meilleure comparaison. Cette douleur délicieuse, qui ne mérite pas le nom de douleur, n'est pas toujours égale ; tantôt elle dure longtemps et tantôt peu, selon qu'il plaît à Notre Seigneur de se communiquer, sans que l'âme puisse y contribuer par aucun effort ni par aucune industrie, parce que cette opération est toute divine. Si quelquefois elle dure assez longtemps, c'est toujours en augmentant ou en diminuant ; enfin, elle ne persévère jamais dans le même état. De là vient que l'âme n'en est jamais entièrement embrasée ; car au moment où elle commence à s'enflammer, l'étincelle s'éteint, et l'âme sent un désir plus ardent que jamais de souffrir encore cette peine toute d'amour qu'elle vient d'éprouver.

Il n'y a point ici sujet de rechercher si cela procède de la nature, ou de, la mélancolie, ou d'un artifice du démon, ou de l'imagination ; car cette opération de l'amour fait assez connaître qu'elle vient de cette immuable demeure où Dieu habite. D'ailleurs les effets qu'elle produit sont fort différents de ceux que produisent d'autres manières d'oraison, où la grandeur du plaisir qu'éprouvent les puissances peut nous causer quelque doute. Ici les puissances et les sens eux-mêmes demeurent libres ; ils considèrent avec étonnement ce qui se passe, mais ils ne troublent en rien l'application de l'âme à son divin Époux ; ils sont, à mon avis, dans une égale impuissance d'augmenter ou de diminuer la délicieuse peine qu'elle souffre.

Celui à qui Notre Seigneur a fait cette grâce, n'aura pas de peine à comprendre ce que je dis. Qu'il remercie beaucoup le divin Maître d'une faveur qui est à l'abri de toute illusion. L'unique chose qu'il a à craindre, c'est de ne pas en témoigner assez de reconnaissance. Mais s'il s'efforce de servir Dieu avec toute la fidélité dont il est capable, et de rendre en tout sa vie meilleure, il verra de quelle manière Dieu agira à son égard, et comment il se plaira à l'enrichir de plus en plus de ses dons. J'ai connu une personne qui, pendant quelques années, fut favorisée de cette grâce. La satisfaction qu'elle goûtait était inexprimable ; et quand il lui eût fallu porter pendant un très grand nombre d'années les croix les plus pesantes pour l'amour de son Dieu, elle se serait crue très bien payée par la jouissance d'un tel bien. Bénédiction et louange à ce Dieu de bonté dans les siècles des siècles !

Mais pourquoi, me demanderez-vous peut-être, y a-t-il plus de sûreté en cet état que dans d'autres ? Pour les raisons suivantes, à mon avis. La première, parce que les peines dont le démon est l'auteur ne sont jamais agréables comme celle dont je viens de parler. Il peut bien y mêler quelque satisfaction qui paraît spirituelle ; mais joindre à la peine ; et à une si grande peine, la tranquillité et le plaisir, cela surpasse son pouvoir, qui ne s'étend qu'à l'extérieur : et ainsi les peines qui viennent de lui ne seront jamais douces et paisibles, mais inquiètes et pleines de trouble. La seconde raison est que cette tempête qui remplit l'âme de suavité vient d'une région autre que celles où ce malheureux esprit peut exercer son empire. Enfin, la troisième raison est que l'âme retire de cette peine de grands avantages ; et entre autres, une résolution

habituelle de souffrir pour Dieu, le désir des croix, une volonté plus déterminée de s'éloigner des contentements et des conversations du monde.

Que ce ne soit pas l'effet d'une illusion, cela est très clair ; car quand cette peine est passée, l'âme aurait beau vouloir la sentir de nouveau, tous ses efforts sont inutiles. Cette peine est d'ailleurs si manifeste, que l'illusion est impossible ; je veux dire qu'on ne peut croire l'éprouver quand on ne l'éprouve pas, ni en douter quand réellement on l'éprouve. Et si l'on avait là-dessus quelque doute, ce serait une marque qu'on n'aurait point ressenti ces véritables élans d'amour de Dieu dont je parle ; car ils se font sentir à l'âme avec non moins de force qu'une voix puissante se fait entendre à nos oreilles.

De dire que ces élans d'amour procèdent de la mélancolie, il n'y a nulle apparence ; car cette humeur forme toutes ses chimères dans l'imagination, tandis que ces élans naissent de l'intérieur de l'âme. Il peut se faire que je me trompe ; mais jusqu'à ce que des personnes entendues en cette matière m'aient donné d'autres raisons, je demeurerai dans ce sentiment. Je connais une personne d'oraison qui appréhendait extrêmement d'être trompée, et qui cependant ne put jamais concevoir la moindre crainte sur la faveur dont je parle.

Notre Seigneur a d'autres moyens de faire sentir à l'âme sa divine présence. Quelquefois, au milieu d'une prière vocale, et tandis qu'elle ne pense à rien d'intérieur, elle sent tout à coup une flamme qui la pénètre délicieusement, comme si soudain on répandait en elle un très suave parfum dont l'odeur se communiquerait à tous les sens. Je ne dis pas néanmoins que ce soit une odeur ; mais je me sers de cette comparaison pour montrer que c'est quelque chose de semblable qui fait connaître à l'âme que l'Époux est là. A sa douce présence, elle sent un si ardent désir de continuer à le posséder, qu'elle ne trouve rien de difficile pour son service et qu'il n'y a point de louanges qu'elle ne lui donne. Cette grâce vient de la même source que ces élans d'amour dont j'ai parlé ; mais elle n'est d'ordinaire accompagnée d'aucune peine, non plus que cet ardent désir de continuer à jouir de la présence de Dieu. Dans cette grâce, comme dans la précédente, l'âme n'a rien à craindre, pour les raisons indiquées plus haut. Ainsi, qu'elle songe uniquement à la recevoir avec de grandes actions de grâces.

Chapitre 3

Suite du même sujet. Comment Dieu parle à l'âme quand il le veut ; ce qu'il faut faire en cette circonstance, et ne pas suivre son propre sentiment. A quels signes l'âme peut constater que ce n'est pas un leurre, et quand c'en est un. Chapitre fort utile.

Dieu fait sentir à l'âme sa présence par un autre moyen. En apparence, cette grâce l'emporte sur les précédentes, mais il peut s'y rencontrer plus de périls ; c'est pourquoi je m'arrêterai quelque temps sur ce sujet. Ce sont des paroles que Dieu fait entendre à l'âme de différentes manières : les unes paraissent extérieures, les autres très intérieures ; les unes semblent venir de la partie supérieure de l'âme, et les autres être tellement extérieures qu'on les entend de ses oreilles comme l'on entend une voix articulée.

Or, l'illusion sur ce point peut être fréquente, surtout chez les personnes faibles d'imagination ou notablement mélancoliques. C'est pourquoi il ne faut point, à mon avis, s'arrêter à ce qu'elles disent, quoiqu'elles assurent l'avoir vu ou entendu ; ni non plus les jeter dans le trouble en leur disant que le démon les trompe ; mais simplement les écouter et les traiter comme des personnes

malades. La prieure et le confesseur, à qui elles rendront compte de ce qui se sera passé en elles, se contenteront de leur dire de ne pas faire grand cas de choses semblables, que ce n'est pas là l'essentiel dans le service de Dieu, et que le démon en a trompé plusieurs de cette manière ; mais, ajouteront-ils pour ne pas les affliger, ils espèrent qu'elles ne seront pas de ce nombre. Si on leur disait que ce qu'elles croient avoir vu ou entendu n'est qu'un effet de la mélancolie, elles n'auraient jamais l'esprit en repos, étant si persuadées de ce qu'elles rapportent, qu'elles jureraient qu'elles l'ont vu et entendu. Mais on doit leur faire discontinuer l'oraison et employer toutes sortes d'industries pour leur persuader de ne pas tenir compte de ce qui se passe en elles. Car le démon, alors même qu'il ne nuirait point à ces âmes malades, a coutume de se servir d'elles pour nuire à d'autres. Il y a toujours sujet de craindre en semblables choses, jusqu'à ce que l'on soit assuré qu'elles procèdent de l'esprit de Dieu ; c'est pourquoi je dis que dans les commencements le meilleur est toujours de les combattre. Si c'est Dieu qui agit, cette humilité de l'âme à se défendre de ses faveurs ne fera que la mieux disposer à les recevoir, et plus elle les mettra à l'épreuve, plus elles augmenteront. Mais il faut se garder de trop contraindre et d'inquiéter ces personnes, parce qu'il n'est pas en leur pouvoir de faire davantage.

Pour revenir aux paroles, je dis que, de quelque manière que l'âme les entende, elles peuvent venir ou de Dieu, ou du démon, ou de l'imagination. Avec l'aide du Seigneur, j'indiquerai, je l'espère, les marques auxquelles on les distingue et auxquelles on reconnaît celles qui sont dangereuses. Ceci ne sera pas sans utilité, attendu que parmi les personnes d'oraison il se trouve plusieurs âmes qui entendent ces paroles. Je souhaite, mes sœurs, que vous sachiez que s'il n'y a pas de mal à ne pas croire de semblable chose, il n'y en a pas non plus à y ajouter foi.

Lorsque ces paroles ne tendent qu'à vous consoler ou à vous avertir de vos défauts, quel qu'en soit l'auteur, ne fussent-elles même qu'une illusion, elles ne sauraient vous nuire. Mais quand même elles viendraient de Dieu, ne pensez pas que vous en êtes meilleures ; souvenez-vous que Notre Seigneur a parlé bien des fois aux Pharisiens, et que tout consiste à faire son profit de ses paroles. Si vous en entendiez quelques-unes tant soit peu contraires à l'Écriture sainte, considérez-les comme si elles sortaient de la bouche même du démon ; et quand elles ne viendraient que de la faiblesse de votre imagination, vous devez les regarder comme une tentation contre la foi. Ainsi donc, résistez-leur toujours afin de les mettre en fuite, ce qui vous est d'autant plus facile que ces tentations ont peu de force.

Soit que ces paroles viennent ou de votre intérieur, ou de la partie supérieure de l'âme, ou de l'extérieur, elles peuvent toutes procéder de Dieu ; et les marques auxquelles on peut connaître qu'elles sont de lui, sont celles-ci : La première et la plus certaine est que ces paroles sont toujours accompagnées des effets, parce qu'elles portent avec elles une autorité et un pouvoir auxquels rien ne résiste. Je veux m'expliquer davantage. Une âme se trouve dans la peine, dans le trouble, dans la sécheresse, et dans cet obscurcissement d'esprit dont j'ai parlé plus haut ; et ce peu de paroles : Ne t'afflige point ; la mettent dans le calme, la remplissent de lumière, et dissipent toutes ces peines dont elle n'aurait pas cru, l'instant d'auparavant, que tous les plus savants hommes du monde réunis fussent capables de la délivrer. Une autre personne est dans l'affliction et agitée de mille craintes, parce que son confesseur ou quelque autre lui a dit que ce qui se passe en elle vient du démon ; elle entend seulement ces mots : C'est moi, ne crains point, et soudain toutes ses appréhensions s'évanouissent, et elle demeure si consolée, que rien ne serait capable de lui faire croire le contraire. Une autre est dans l'inquiétude du succès de quelque affaire très importante ; elle entend ces paroles Sois en repos, elle réussira, et elle y ajoute une telle foi qu'elle n'en saurait douter, et voit ainsi cesser sa peine. Il en arrive de même en plusieurs autres occasions.

La seconde marque à laquelle on peut connaître que ces paroles sont de Dieu, c'est qu'elles laissent l'âme dans une grande tranquillité, dans un paisible et pieux recueillement, et toujours prête à louer Dieu. Ô mon Seigneur et mon Maître, si une seule de vos paroles que vous ne transmettez, à ce que j'ai ouï dire, que par le ministère de quelque ange, aux âmes admises dans cette sixième demeure, a tant de pouvoir et de force ; quand c'est vous-même qui parlez, de quel bonheur ne comblez-vous pas celles qui déjà sont unies à vous, comme vous à elles, par l'adorable lien de votre divin amour !

Enfin, la troisième marque à laquelle on reconnaît les paroles de Dieu, c'est qu'elles demeurent très longtemps gravées dans la mémoire, et que même quelques-unes ne s'en effacent jamais. Il n'en est pas ainsi de celles que nous entendons ici-bas, même de la bouche des hommes les plus vertueux et les plus savants ; laissant dans la mémoire une trace bien moins profonde, elles s'en effacent. De plus, si ces paroles qui viennent de Dieu regardent l'avenir, l'âme y ajoute une foi absolue, ce qu'elle ne fait point pour des paroles humaines ; et bien qu'il se passe plusieurs années sans qu'elle en voie l'effet, elle se tient assurée que Dieu trouvera des moyens d'en amener l'accomplissement, ainsi qu'enfin il arrive. Cela n'empêche pas néanmoins que l'âme n'ait de la peine de voir les obstacles et les impossibilités apparentes qui s'y rencontrent ; et bien qu'elle soit assurée que ces paroles venaient de Dieu, néanmoins, quand il s'écoule un long intervalle avant qu'elle en voie l'accomplissement, elle hésite un peu, et doute si elles ne procédaient point du démon ou de son imagination. Mais dans le temps qu'elle entend ces paroles, quelques efforts que fasse le démon pour lui donner de la peine ou la décourager, et quoi que son imagination lui représente, elle demeure ferme dans la créance que Dieu en est l'auteur, principalement quand elles regardent son service et le bien des âmes, et qu'il paraît difficile que les choses réussissent. Ainsi, tout ce que l'ennemi du salut peut faire, c'est d'affaiblir un peu la foi : ce qui n'est qu'un trop grand mal, puisque nous sommes obligés de croire que le pouvoir de Dieu s'étend infiniment au-delà de tout ce que notre esprit est capable de concevoir.

Mais malgré tous ces combats, quoique ces paroles soient traitées de rêveries par les confesseurs à qui on les communique, et quels que soient les mauvais succès qui fassent juger qu'elles n'auront point leur effet, il reste toujours une étincelle d'espérance si vive, que rien n'est capable de l'éteindre, et enfin on voit l'accomplissement de ces paroles. L'âme en éprouve une telle joie et une telle allégresse, qu'elle ne voudrait plus faire autre chose que d'en rendre à Dieu de vives actions de grâces ; et elle s'y sent beaucoup plus portée par le plaisir de voir l'exécution de ses promesses, que par l'avantage qu'elle en reçoit.

Je ne sais d'où vient que l'âme désire avec tant d'ardeur que ces paroles de Dieu se trouvent véritables ; elle éprouverait, je crois, moins de douleur d'être surprise en quelque mensonge que si elles ne s'accomplissaient pas ; comme si, par rapport à ces paroles, elle pouvait autre chose que de rapporter ce qui lui a été dit. Je connais une personne qui, à ce sujet, se rappelait très souvent le prophète Jonas lorsqu'il appréhendait que Ninive ne fût point détruite. Mais comme c'est l'esprit de Dieu qui a parlé à l'âme, il est bien juste que son respect et son amour pour lui, lui fassent désirer qu'on ne puisse douter de l'effet de ses paroles, attendu qu'il est la vérité suprême. Aussi, quelle n'est pas sa joie quand, après mille difficultés, elle les voit enfin accomplies ! Lui fallût-il endurer pour cela les plus grandes peines et les plus grands travaux, elle aimerait mieux les souffrir que de voir sans effet ce qu'elle tient avec certitude pour la parole de Dieu. Mais peut-être toutes les personnes ne tomberont pas dans cette faiblesse, si toutefois c'en est une, car pour moi je n'ose la condamner.

Lorsque les paroles viennent de l'imagination, elles n'ont aucun des caractères que nous venons de remarquer dans les paroles de Dieu, ni cette certitude, ni cette paix, ni cette joie intérieure. Voici ce que j'ai vu arriver à quelques personnes faibles de tempérament ou d'imagination. Étant dans l'oraison de quiétude et dans le sommeil spirituel, elles se trouvaient dans un si grand recueillement, et tellement hors d'elles-mêmes, qu'elles ne sentaient rien à l'extérieur ; tous leurs sens étaient tellement endormis (et peut-être sommeillaient-elles en effet), qu'il leur semblait, comme dans un songe, qu'on leur parlait ; elles se persuadaient voir ainsi des choses qu'elles croyaient procéder de l'esprit de Dieu. Mais tout cela, n'étant que songé ou qu'imaginé, ne produit pas plus d'effet qu'un songe. Il arrive aussi quelquefois que ces âmes, demandant avec amour une chose à Notre Seigneur, se persuadent qu'il leur dit qu'il la leur accordera ; mais je ne saurais croire que ceux qui ont véritablement entendu plusieurs fois ces paroles de Dieu, puissent s'y tromper.

Il y a sans doute grand sujet de craindre que ces paroles qu'on entend, ne viennent du démon ou de notre imagination ; mais si elles sont accompagnées des marques dont j'ai parlé, on peut s'assurer qu'elles procèdent de Dieu. Cependant, s'il s'agit pour vous d'une chose importante, ou bien de quelque affaire du prochain, non seulement ne faites rien, mais ne vous arrêtez pas même à la pensée de rien entreprendre, sans l'avis d'un confesseur savant, prudent et vertueux ; et cela quoique vous entendiez plusieurs fois les mêmes paroles, et qu'il soit clair pour vous qu'elles viennent de Dieu. Telle est, mes filles, la volonté de Notre Seigneur ; et loin de manquer à ce qu'il nous commande, nous sommes sûres de l'accomplir, puisqu'il nous a dit de regarder notre confesseur comme tenant sa place. Une si sage manière d'agir nous encouragera, et nous aidera à surmonter les difficultés qui se rencontreraient dans l'exécution de ce que ces paroles nous ordonnent ; et Notre Seigneur inspirera au confesseur la même assurance, et la ferme conviction que ces paroles viennent de son esprit. S'il ne le fait point, nous ne sommes obligées à rien de plus. Quant à moi, je trouve un tel péril à s'écarter de cette règle pour suivre son propre sentiment, que je vous avertis, mes sœurs, et vous conjure, au nom de Notre Seigneur, de ne jamais commettre une telle faute.

Dieu parle encore à l'âme d'une autre manière très sûre, selon moi, dans une vision intellectuelle dont je traiterai dans la suite. C'est au plus intime de l'âme que Dieu parle ; et l'âme entend ses paroles d'une manière si distincte et dans un si profond secret, que le mode même d'entendre et les effets produits par la vision rassurent pleinement, et donnent la certitude que le démon ne saurait y avoir aucune part. L'admirable impression que ces paroles produisent sur l'âme, l'affermir dans la croyance qu'elles viennent de Dieu ; au moins est-elle bien sûre qu'elles ne procèdent pas de l'imagination ; et si l'on veut y réfléchir, on aura toujours cette assurance, pour les raisons que je vais dire.

La première raison est qu'il y a une grande différence entre les paroles formées par notre imagination, et ces paroles divines. Car bien qu'elles n'aient qu'un même sens, celles-ci l'expriment d'une manière si claire, et s'impriment tellement dans notre mémoire, que nous ne saurions en oublier la moindre syllabe ; au lieu que celles qui viennent de notre imagination sont loin de cette clarté, et ressemblent en quelque sorte à des paroles entendues au milieu d'un songe.

Seconde raison : ces paroles s'entendent souvent lorsque nous ne pensons point du tout au sujet auquel elles ont rapport, et quelquefois même quand nous sommes en conversation ; en outre, elles répondent à des pensées qui ne font que passer dans notre esprit ou à des pensées que nous n'avons plus, ou à des choses auxquelles nous n'avons jamais pensé. Or, comment

l'imagination pourrait-elle inventer des paroles qui ont rapport à ce que l'âme n'a jamais ni désiré, ni aimé, ni même connu ?

Troisième raison : l'âme ne fait qu'écouter ces paroles qui viennent de Dieu, au lieu que c'est elle qui forme celles qui viennent de l'imagination.

Quatrième raison : une seule de ces paroles divines comprend en peu de mots ce que notre esprit ne saurait exprimer qu'en plusieurs.

Cinquième raison enfin : souvent, par une manière que je ne saurais expliquer, ces paroles divines comprennent plusieurs sens outre celui qu'elles expriment par le son. Je parlerai ailleurs de ce mode d'entendre, qui est si délicat et si admirable, qu'on ne saurait assez en bénir le Seigneur.

Comme quelques personnes, et une en particulier bien connue de moi, ont été en de grands doutes sur ce mode d'entendre, et sur la différence qui se trouve entre les paroles de Dieu et celles qui viennent de l'imagination, je suis persuadée que plusieurs autres sont dans la même peine. Cette personne, à laquelle Dieu daignait très souvent parler, avait considéré fort attentivement ce qui se passait alors en elle ; et sa plus grande crainte, dans les commencements, était que ces paroles ne fussent un jeu de son imagination. Quant à celles qui viennent du démon, on les reconnaît plus vite. Se transformant en ange de lumière, il peut bien, à force de subtilité, faire entendre ses paroles d'une manière aussi distincte que l'esprit de vérité ; mais ce qui n'est pas en son pouvoir, c'est de contrefaire les effets des paroles divines, ni de laisser dans l'âme la paix et la lumière dont elles la remplissent. Cet esprit de ténèbres la remplit au contraire d'inquiétude et de trouble. Mais il ne peut faire aucun mal à l'âme, pourvu qu'elle soit humble, et que, fidèle à l'avis donné plus haut, elle ne fasse rien par elle-même, quelques paroles qu'elle entende.

L'âme reçoit-elle des faveurs et des caresses, elle doit examiner attentivement si elle en conçoit quelque sentiment de propre estime ; et si elle ne se confond pas d'autant plus que les paroles qu'elle entend sont plus tendres, elle doit être assurée qu'elles ne viennent point de l'esprit de Dieu. Car il est certain que quand Dieu parle, plus les faveurs dont il comble l'âme sont grandes, moins l'âme fait cas d'elle-même ; elle demeure pénétrée d'un plus vif sentiment de ses péchés, et oublie ce qu'elle peut avoir fait de bien ; son unique pensée et son unique désir, c'est la gloire de Dieu, sans songer à son intérêt propre ; elle appréhende plus que jamais de s'écarter en quoi que ce soit de sa volonté ; enfin, elle est intimement convaincue qu'au lieu de mériter tant de grâces, elle ne mérite que l'enfer.

Lorsque l'oraison et les faveurs qu'on y reçoit produisent de tels effets, l'âme n'a rien à appréhender. Qu'elle se confie en la miséricorde de Dieu, qui, étant fidèle en ses promesses, ne permettra pas qu'elle soit trompée par le démon. Il est bon néanmoins qu'elle marche toujours avec quelque crainte.

Mais, diront peut-être ceux que Notre Seigneur ne conduit pas par ce chemin, ces âmes ne pourraient-elles pas, pour éviter tout péril, ne pas écouter ces paroles ; et si elles sont intérieures, en détourner leur pensée de telle sorte qu'elles ne les entendraient pas ? Non, cela ne leur est point possible. Nous pouvons en quelque manière, j'en conviens, ne pas entendre les paroles de l'imagination, en les laissant tomber et n'en tenant aucun compte ; mais il n'en est pas de même des paroles divines. Lorsque c'est Dieu qui nous parle, soudain il fait taire en nous toutes les autres pensées pour nous rendre attentifs à ce qu'il nous dit et il est moins en notre pouvoir de

ne pas l'entendre, qu'il n'est au pouvoir d'une personne d'une ouïe très subtile de ne pas entendre ce qu'on lui dirait à haute voix. Car cette personne peut ne pas prêter son attention, et occuper son esprit d'autre chose. Mais quand Dieu parle, il est de toute impossibilité à l'âme de boucher ses oreilles, et de penser à autre chose qu'à ce qu'elle entend. Celui qui, à la prière de Josué, put arrêter le soleil, arrête aussi, quand il lui plaît, les puissances de l'âme et tout l'intérieur. L'âme voit que c'est un autre Maître tout autrement puissant qu'elle, qui gouverne alors ce château ; ce qui imprime en elle un grand respect et une humilité profonde. Ainsi donc, quand Dieu parle à l'âme, il ne lui est possible en aucune façon de ne pas l'entendre. Je prie Notre Seigneur de nous faire la grâce de nous oublier nous-même pour ne penser qu'à lui plaire : puissé-je avoir expliqué ce qui regarde ces divines paroles, et donné quelques avis utiles aux âmes que le divin Maître honorera d'une aussi grande faveur.

Chapitre 4

De l'état d'oraison où Dieu suspend l'âme dans le ravissement, ou l'extase, ou le rapt, qui sont, à son avis, une seule et même chose. Du grand courage qui lui est nécessaire pour recevoir de hautes faveurs de Sa Majesté.

Quel repos peut goûter la pauvre petite colombe au milieu de ces peines, et d'autres encore ? Toutes ces peines allument en elle un plus ardent désir de posséder son Époux. Le divin Maître, qui connaît notre faiblesse, se sert de ce moyen et de plusieurs autres pour fortifier cette âme, afin qu'elle ait le courage de s'unir à un Souverain tel que lui, et de le prendre pour Époux.

Vous rirez peut-être de m'entendre ici parler de courage, et il vous semblera qu'il n'est nullement nécessaire à cette âme, attendu qu'il n'y a point de femme, de si basse condition qu'elle soit, qui n'en ait assez pour épouser un roi. Cela est vrai à l'égard des princes de la terre, mais non pas à l'égard de ce Roi du ciel. Il y a tant de disproportion entre sa grandeur infinie et notre extrême bassesse, qu'il faut, pour surmonter l'effroi qu'on éprouve plus, de courage que vous ne pensez ; et il nous serait impossible de l'avoir, si lui-même ne nous le donnait. Aussi, que fait-il pour conclure ce céleste mariage ? Il met l'âme dans des ravissements qui la dégagent des sens, parce qu'elle ne pourrait, en leur demeurant unie, se voir si proche de cette suprême Majesté sans entrer dans une frayeur qui lui coûterait peut-être la vie. Je parle ici de véritables ravissements ; et non de ces prétendus ravissements ou extases qui ne sont que des imaginations et des effets de la faiblesse de notre sexe, qui est telle qu'une seule oraison de quiétude est capable, comme je crois l'avoir dit, de mettre quelques-unes de ces âmes dans l'agonie.

Comme j'ai communiqué avec plusieurs personnes spirituelles, je veux rapporter ici ce que j'ai appris des différentes sortes de ravissements. Je ne sais si j'y réussirai comme je l'ai fait ailleurs. Si je répète ici ce que j'ai dit sur certains sujets, c'est, entre autres raisons, pour mettre sous les yeux l'ensemble et la suite des grâces que Dieu accorde dans les diverses demeures de ce château.

L'une de ces sortes de ravissements arrive sans même que l'âme soit en oraison : une parole de Dieu qu'elle entend, ou qui revient à son souvenir, la touche d'une manière si vive, qu'elle est ravie hors d'elle-même. Il semble que Notre Seigneur, ayant compassion de ce qu'elle souffre depuis si longtemps par le désir de le posséder, fait naître du plus profond de son intérieur cette étincelle dont j'ai parlé plus haut, qui l'embrase de telle façon, qu'elle se renouvelle comme un phénix au milieu des flammes : elle peut croire pieusement que ses offenses lui sont

pardonnées ; bien entendu qu'auparavant elle a satisfait à tout ce qu'ordonne l'Église pour se purifier de ses taches, et se trouve ainsi disposée à recevoir une telle grâce. Lorsque l'âme est en cet état, Notre Seigneur l'unit à lui d'une manière ineffable. Seuls, Notre Seigneur et l'âme ont le secret de cette union ; encore l'âme ne l'entend pas de telle sorte qu'elle puisse ensuite l'expliquer, quoiqu'elle la connaisse par un sentiment intérieur ; car ceci n'est pas comme un évanouissement dans lequel on est privé de toute connaissance, tant intérieure qu'extérieure.

Ce que j'ai remarqué en cette sorte de ravissement, c'est que l'âme n'a jamais plus de lumière qu'alors pour comprendre les choses de Dieu. Si l'on me demande comment il peut se faire que toutes nos puissances et tous nos sens étant tellement suspendus qu'ils sont comme morts, nous entendions et comprenions quelque chose, je réponds que c'est un secret que nulle créature peut-être n'entend, et que Dieu s'est réservé ainsi que tant d'autres qui se passent dans cette sixième demeure et dans la septième. J'aurais pu joindre ensemble ces deux dernières demeures, parce que, pour aller de l'une à l'autre, l'âme ne rencontre point de porte fermée ; mais comme il y a des choses dans la dernière qui ne sont connues que de ceux qui y sont entrés, j'ai jugé à propos de les diviser.

Quand l'âme est dans cette extase, Notre Seigneur lui fait la grâce de lui découvrir quelques secrets des choses célestes, et de lui donner des visions imaginaires qu'elle peut rapporter, et qui demeurent tellement gravées dans sa mémoire qu'elle ne saurait jamais les oublier. Le divin Maître lui accorde aussi des visions intellectuelles, dont quelques-unes sont si élevées, que l'âme manque de termes pour les exprimer, Dieu le permettant sans doute ainsi, parce qu'il ne convient pas que les créatures qui sont encore sur la terre, en aient connaissance ; quant à la plupart des autres, elle les peut rapporter quand elle est revenue du ravissement. Comme il peut se faire, mes sœurs, que ces visions, et particulièrement les intellectuelles, ne soient pas connues de quelques-unes d'entre vous, j'en parlerai en son lieu, attendu que mes supérieurs m'ont ordonné de le faire. Il paraîtra peut-être déplacé que je m'occupe d'un tel sujet, mais ce ne sera pas, je l'espère, sans utilité pour quelques âmes.

Mais, direz-vous, si l'âme ne peut dans la suite rendre compte de ces faveurs si sublimes dont je viens de parler, quel avantage en retire-t-elle ? Ô mes filles, il est si grand que l'on ne saurait assez l'estimer ; car bien que ces visions ne puissent se rapporter, elles demeurent tellement gravées dans le fond de l'âme, qu'elles ne s'en effacent jamais. Mais comment peut-on s'en souvenir, puisqu'elles n'ont aucune image qui les représente, et que les puissances de l'âme n'en ont point l'intelligence ? C'est là encore une chose que je ne comprends pas. Je sais seulement qu'elles impriment si profondément dans l'âme certaines vérités sur la grandeur de Dieu, que quand la foi n'existerait pas pour lui dire qui il est, et lui imposer la loi de le reconnaître pour son Dieu, dès ce moment elle l'adorerait en cette qualité, comme le fit Jacob après la vision de l'échelle mystérieuse. Ce patriarche connut alors des secrets qu'il ne fut pas ensuite en son pouvoir de déclarer ; s'il n'eût vu que des anges monter ou descendre, et s'il n'eût pas été en même temps éclairé d'une lumière intérieure, il n'eût pas compris les grands mystères qui lui étaient montrés dans cette vision. Je ne sais si je m'explique bien, et si je rapporte fidèlement ce que j'ai entendu dire sur ce sujet. Moïse ne put non plus dire tout ce qu'il avait vu dans le buisson, il dit seulement ce que Dieu lui permit d'en rapporter. Si Dieu, par les merveilles qu'il révélait alors à son âme, ne lui eût donné la claire vue et la certitude qu'il lui parlait, Moïse n'aurait jamais osé s'engager dans tant de périls et de travaux ; il dut donc voir, au milieu des épines de ce buisson, tant et de si grandes choses, qu'il se sentit assez de courage pour entreprendre de délivrer son peuple. Vous voyez par-là, mes sœurs, qu'il ne nous appartient pas de pénétrer les secrets de Dieu, ni de chercher des raisons qui nous en donnent l'intelligence. Croyons, comme nous y sommes obligées, qu'il est tout-puissant, et que des vers

de terre tels que nous sommes ne doivent pas prétendre à connaître ses infinies grandeurs ; et ne cessons de le bénir de ce que, dans sa bonté, il daigne nous donner la connaissance de quelques-unes.

Je souhaiterais pouvoir tant soit peu expliquer, à l'aide d'une comparaison, ce qui se passe dans le ravissement dont je traite, mais je ne crois pas qu'il y en ait qui puisse bien l'exprimer. Je me servirai de celle-ci, faute d'autre. Représentez-vous, dans le palais d'un roi ou d'un grand seigneur, une de ces salles magnifiques qui renferment des cristaux, des vases de toute espèce, et une infinité d'autres objets rares et précieux, disposés de telle manière qu'on les voit presque tous en entrant. J'ai eu une fois ce spectacle sous les yeux : c'était dans le palais de la duchesse d'Albe, où, dans un de mes voyages, mes supérieurs, sur les instantes prières de cette dame, m'obligèrent de passer deux jours. Dès l'entrée, je demeurai toute surprise ; et pensant en moi-même à quoi pouvait servir ce grand amas de curiosité, je trouvai que la beauté et la variété de tant de créatures pouvait me porter à louer le Créateur ; et maintenant j'admire comment cela me sert pour le sujet que je traite. Je restai un certain temps dans ce cabinet ; mais cette grande multitude d'objets si différents fit qu'à peine sortie j'oubliai tout ce qui avait frappé mes yeux, et il ne m'en resta qu'un souvenir général et confus.

Voilà une faible idée de ce qui se passe dans le ravissement dont je parle. Lorsque dans ces deux dernières demeures Dieu est dans une âme comme dans le ciel empyrée, et tellement uni à elle qu'elle n'est plus qu'une même chose avec lui, cette âme est ravie hors d'elle-même, et se trouve si abîmée dans la joie de le posséder, qu'elle est incapable de comprendre les secrets qu'il expose à sa vue. Mais lorsqu'il lui plaît quelquefois de la tirer de l'ivresse de cette extase pour lui faire voir comme en un clin d'œil les merveilles de ce cabinet céleste, elle se souvient, après être entièrement revenue à elle, qu'elle les a vues. Elle ne saurait néanmoins rien dire en particulier de chacune d'elles, attendu que, par sa nature, elle ne peut rien comprendre au-delà de ce que Dieu a voulu, par une manière surnaturelle, lui faire voir de surnaturel. D'après cette manière de m'exprimer, il semblerait que l'âme voit quelque chose par vision imaginaire ; cependant ce n'est point cela que je veux dire, je ne parle ici que de vision intellectuelle. Mais non ignorance et mon peu d'esprit font que je ne puis rien dire comme il le faudrait ; et si j'ai rencontré juste dans ce que j'ai dit sur ce ravissement, il m'est bien démontré que cela ne vient pas de moi.

Pour moi, je suis persuadée que si l'âme, dans les ravissements qu'elle croit avoir, n'entend point de ces secrets du ciel, ce ne sont point des ravissements véritables, mais des effets de la faible complexion des femmes, qui, après avoir fait de grands efforts d'esprit, tombent dans une défaillance qui suspend l'usage de leurs sens, ainsi que je l'ai dit dans l'oraison de quiétude. Or, cela n'a rien de commun avec un véritable ravissement ; car lorsque c'en est un, je tiens pour certain que Notre Seigneur attire toute l'âme à lui, et que, la traitant comme son épouse, il lui fait voir une petite partie du royaume qu'il a acquis ; et pour peu qu'un Dieu si grand se révèle à l'âme, elle voit d'admirables choses. Or, comme il veut que rien alors ne détourne l'âme de jouir du bonheur de sa présence, il fait fermer à ses sens et à ses puissances toutes les portes de ces demeures, et ne laisse ouverte que celle par où elle est entrée pour aller à lui. Qu'il soit loué à jamais d'un tel excès de miséricorde, et que malheureux sont ceux qui, pour ne pas vouloir en profiter, rendent inutile l'amour qu'un si bon Maître leur témoigne !

Ô mes sœurs, combien peu considérable est tout ce que nous avons quitté en renonçant au monde, et tout ce que nous faisons et pouvons faire pour un Dieu qui veut bien ainsi se communiquer à de petits vers de terre comme nous ! Or, puisqu'il nous est permis d'espérer même dès cette vie de jouir d'un aussi grand bonheur, que faisons-nous ? à quoi nous arrêtons-

nous ? qui peut nous empêcher un seul moment de chercher par les rues et les places publiques notre divin Époux, à l'exemple de l'épouse des Cantiques ? Oh ! que tout ce qui est sur la terre est inutile, s'il ne nous sert à acquérir un si grand bien ! Et quand nous pourrions posséder à jamais tous les plaisirs, toutes les richesses, toutes les joies imaginables du monde, que tout cela est vil et dégoûtant en comparaison des saints délices et des trésors de gloire dont nous jouirons pendant l'éternité ! Et ces trésors de gloire eux-mêmes ; que sont-ils, comparés au bonheur de posséder sans fin, comme nôtre, le Créateur et le Maître de tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre ?

Ô aveuglement humain, jusqu'à quand obscurciras-tu nos yeux ! Sans doute, mes sœurs, cet aveuglement n'est pas tel en nous qu'il nous empêche de voir tout à fait ; j'aperçois néanmoins dans nos yeux de petits grains de sable, dont le nombre pourrait, en s'augmentant, nous nuire beaucoup. C'est pourquoi, je vous en conjure, au nom de Dieu, faisons tourner à notre profit nos fautes mêmes par une connaissance plus intime de notre misère ; et qu'elles servent à rendre notre vue plus pénétrante ; de même que la boue, entre les mains de Notre Seigneur, sert à guérir l'aveugle né. Ainsi, en nous voyant si imparfaits, redoublons d'ardeur pour supplier notre divin Époux de tirer du bien de nos misères, afin que nous puissions lui plaire en toutes choses.

J'ai fait, sans m'en apercevoir, une grande digression.

Pardonnez-le-moi, mes sœurs ; mais je n'ai pu, en traitant de ces grandes grâces de Dieu, m'empêcher de témoigner ma douleur à la vue de ce que les âmes perdent par leur faute. Il est vrai, ce sont là des faveurs insignes que Notre Seigneur fait à qui il veut ; cependant, si nous aimions cet adorable Époux comme il nous aime, il nous les accorderait à toutes ; car il ne désire rien tant que de trouver à qui donner, et ses dons ne diminuent point ses richesses, parce qu'elles sont infinies.

Je reviens à mon sujet. Quand le divin Époux veut ravir l'âme, il commande que l'on ferme les portes de ces deux dernières demeures, et même celles du château et de son enceinte. En effet, à peine entre-t-on dans le ravissement, que l'on cesse de respirer ; et si quelquefois on garde encore durant quelques moments l'usage des autres sens, on ne peut néanmoins proférer une seule parole. Mais souvent tous les sens sont suspendus à l'instant même ; un tel froid gagne les mains et tout le corps, que l'âme semble en être séparée ; parfois il est impossible de distinguer si l'on respire encore. Le ravissement, dans un si haut degré, est de courte durée ; cette grande suspension ne tarde pas à diminuer, et le corps paraît alors reprendre quelque vie pour mourir de nouveau de la même manière, et rendre l'âme plus vivante qu'auparavant. Mais cette grande extase passe vite.

Souvent, après cette extase, durant le reste du jour et quelquefois durant plusieurs jours, la volonté reste comme enivrée, et l'entendement tout occupé de ce qu'il a vu : l'âme est, ce semble, incapable de s'appliquer à autre chose qu'à aimer Dieu ; et elle s'y porte avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle n'a que du dégoût pour les créatures. Mais lorsque cette âme est entièrement revenue à elle, quelle n'est pas sa confusion de se voir si indigne d'une telle faveur ! Quels désirs n'éprouve-t-elle pas de s'employer au service de Dieu de toutes les manières qu'il lui plaira ! Car si les faveurs précédentes produisent de si grands effets, quel doit être celui d'un ravissement si sublime ! Cette âme voudrait avoir mille vies pour les sacrifier à Dieu ; elle souhaiterait que toutes les créatures fussent changées en autant de langues pour l'aider à louer Celui qu'elle aime ; elle a soif de pénitence ; mais tout ce qu'elle peut faire d'austérités lui semble peu de chose, parce que la force de son amour l'empêche en quelque sorte de les sentir. Elle voit clairement que les tourments étaient légers aux martyrs, à cause de l'assistance qu'ils

recevaient de Celui pour l'amour duquel ils les enduraient. Ainsi, ces âmes se plaignent à Notre Seigneur lorsqu'il ne leur présente pas des occasions de souffrir.

Elles considèrent comme une grâce très particulière du divin Maître qu'il leur envoie ces ravissements en secret ; si cela leur arrive en présence de quelques personnes, la confusion qu'elles en éprouvent est si grande, qu'elle les arrache en quelque sorte à cette délicieuse ivresse qu'on goûte après une si haute faveur. Connaissant la malice du monde, elles craignent que ceux qui les ont vues en cet état ; au lieu de reconnaître une grâce si insigne et d'en louer le Seigneur, n'en portent des jugements téméraires, et n'en parlent d'une manière désavantageuse.

Cette peine et cette confusion dont ces âmes ne peuvent se défendre, procèdent, en quelque sorte, d'un défaut d'humilité. En effet, si elles souhaitent d'être méprisées, pourquoi se mettre en peine de ce qu'on peut dire ? C'est ce que Notre Seigneur fit entendre à une personne qui se trouvait dans cette peine : Ne t'afflige point, lui dit-il, car ceux qui t'ont vue en cet état me donneront des louanges, ou ils en parleront à ton désavantage ; et ainsi, d'une manière ou d'une autre, tu y gagneras. J'ai su depuis que ces paroles consolèrent et encouragèrent extrêmement cette personne ; et je les rapporte ici, afin que si quelqu'une d'entre vous se voyait dans la même affliction, elle se les rappelle et en fasse son profit.

Notre Seigneur veut, ce me semble, que le monde sache que ces personnes sont à lui, et que nul autre n'a droit d'y prétendre. Pour le corps, l'honneur, les biens, il permet qu'on les attaque, parce qu'il en tirera sa gloire ; mais pour l'âme, il ne permet point qu'on y touche. Ainsi, pourvu qu'elles soient fidèles à leur divin Époux, et qu'elles n'aient pas le malheur de s'éloigner de lui, il les protégera contre toutes les puissances du monde et contre toutes les forces de l'enfer.

Je ne sais si j'ai donné quelque intelligence de ce qui regarde les ravissements. Je dis quelque intelligence ; car de la donner tout entière, c'est une chose impossible ; et si j'y ai réussi en quelque sorte, je ne croirai pas mon temps mal employé. A l'aide de ce que j'ai dit, on pourra discerner les véritables ravissements de ceux qui sont faux, et connaître la différence de leurs effets. Je dis ravissements faux, et non pas feints, parce que je suppose que ceux qui les ont, n'ont pas dessein de tromper, mais sont trompés. Comme chez eux les effets ne répondent pas à la faveur qu'ils croient avoir reçue, leurs prétendus ravissements deviennent un sujet de risée ; ce qui fait qu'ensuite on a de la peine à ajouter foi même aux ravissements véritables dont Notre Seigneur favorise les âmes. Qu'il soit loué et béni à jamais ! Ainsi soit-il.

Chapitre 5

Suite du même sujet. Comment Dieu élève l'âme, par un rapt de l'esprit différent de ce qui a été décrit. Pourquoi le courage est nécessaire. De cette savoureuse faveur qu'accorde le Seigneur. Enseignement fort profitable.

Il y a une autre sorte de ravissement auquel je donne le nom de vol de l'esprit. S'il est le même, quant à la substance, que le précédent, il en diffère néanmoins beaucoup par la manière dont il agit sur l'intérieur. Quelquefois, en effet, l'âme est ravie par un mouvement si prompt, et l'esprit est emporté avec tant de vitesse, qu'on en éprouve un grand effroi, surtout dans les commencements. C'est ce qui m'a fait dire que ceux à qui Notre Seigneur accorde ces grâces, ont besoin de beaucoup de courage, de foi, de confiance, d'abandon à sa volonté, afin qu'il fasse de l'âme ce qu'il voudra. Pensez-vous ; mes filles, qu'une personne qui jouit pleinement

de sa raison et de ses sens, n'éprouve qu'un léger trouble lorsqu'elle sent ainsi enlever son âme, et quelquefois son corps avec elle, comme nous le lisons de quelques saints, sans savoir ni où elle va, ni qui l'enlève, ni comment cela se fait ? Car au moment où se déclare ce mouvement instantané, on n'est pas encore bien assuré qu'il vient de Dieu. Mais, direz-vous, ne peut-on pas y résister ? Non, en aucune manière ; et c'est même pis quand on le tente, ainsi que je l'ai appris d'une personne à qui cela est arrivé. Dieu veut alors faire connaître à l'âme qu'après s'être tant de fois pleinement remise entre ses mains, et s'être offerte à lui tout entière, elle ne peut plus en nulle façon disposer d'elle-même. Cette personne ayant reconnu que la résistance ne servait qu'à accroître de beaucoup l'impétuosité du mouvement qui l'enlevait, résolut de ne pas plus résister au ravissement que la paille à l'ambre qui l'attire. Elle s'abandonnait aux mains de Celui qui est tout-puissant, comprenant bien que le mieux pour elle alors était de faire de nécessité vertu : En effet, avec la même facilité qu'un géant enlève une paille, le Fort des forts, notre grand Dieu, enlève l'esprit.

Si ma mémoire est fidèle, j'ai dit, en traitant des goûts spirituels dans la quatrième demeure, que l'âme, dans cette oraison, est comme un bassin de fontaine qui se remplit d'eau d'une manière si douce et si tranquille, qu'on n'y remarque aucun mouvement. Mais ici ce grand Dieu, qui donne un frein aux eaux et qui défend à la mer de franchir ses limites, ouvre les sources de l'eau de la grâce, et en déchaîne le cours impétueux sur cette âme, qui, en un instant, semblable à la nacelle flottant sur la cime des ondes, est emportée jusqu'au ciel. De même qu'au milieu de la tempête tous les efforts du pilote et des matelots ne sauraient empêcher un vaisseau d'aller où le poussent les vagues en furie, de même l'âme ne peut rien contre cet irrésistible mouvement des flots qui l'emportent ; tout en elle, les sens, les puissances, et ce qu'il peut y avoir d'extérieur, se trouve contraint de céder.

Ô mes sœurs, si en écrivant seulement ceci je suis épouvantée de voir la puissance de ce Souverain et de ce Maître absolu, combien le devront être ceux qui font éprouvée ! Je n'en doute point, s'il plaisait à ce grand Dieu de se montrer avec cette majesté aux personnes du monde les plus abandonnées au péché, elles n'auraient pas la hardiesse de l'offenser ; et si elles n'étaient pas arrêtées par l'amour, elles le seraient du moins par la crainte. Quelle obligation n'ont donc pas les âmes qu'il daigne conduire par une voie si sublime, de faire tous leurs efforts pour plaire à ce Maître adorable ! C'est pourquoi, je vous en conjure en son nom, vous, mes filles, à qui il accorde de pareilles faveurs, redoublez de fidélité dans son service, et souvenez-vous que plus vous recevez de sa main, plus la dette que vous contractez est grande. L'immensité de cette dette effraye ; pour en soutenir la vue, il faut à l'âme un grand courage ; et si Notre Seigneur ne le lui donnait, elle serait dans une affliction continuelle. En effet, comment ne serait-elle pas accablée en voyant d'un côté ce que cet adorable Maître fait pour elle, et de l'autre, le faible retour dont elle paye des faveurs si extraordinaires ? Liée à son divin Époux par des obligations extrêmes, elle gémit de pouvoir si peu de chose pour lui. Si elle lui rend quelque service, il est si peu digne de lui et accompagné de tant de défauts, d'imperfections, de lâcheté, que le mieux qu'elle puisse faire est de ne point s'en souvenir, et d'avoir seulement devant les yeux la grandeur de ses péchés, de s'abandonner à sa miséricorde, et de demander avec larmes qu'il daigne, vu qu'elle n'a point de quoi acquitter sa dette, y suppléer lui-même, et user envers elle de cette inépuisable bonté dont il use toujours à l'égard des pécheurs. Peut-être cette âme entendra-t-elle de la bouche du Sauveur les paroles qu'il adressa à une personne qui, prosternée devant un crucifix, était en proie à une amère affliction. Comme elle se désolait de n'avoir jamais eu rien à offrir à Dieu, ni à quitter pour l'amour de lui, le même Seigneur crucifié lui dit, pour la consoler, qu'il lui donnait toutes les peines et toutes les douleurs qu'il avait souffertes dans sa passion ; qu'elle les regardât désormais comme siennes, et les offrît à son Père. Cette personne fut inondée d'une telle joie, et se trouva

si riche, ainsi que je l'ai appris d'elle-même, qu'elle ne put jamais oublier cette faveur signalée. Au contraire, toutes les fois qu'elle faisait réflexion sur sa misère, ce souvenir relevait son courage, et la remplissait de consolation. Je pourrais rapporter plusieurs choses particulières sur ce sujet ; car ayant communiqué avec diverses personnes d'oraison et fort saintes, j'ai été à même de les connaître. Mais craignant que vous ne pensiez que je parle de moi, je n'en dirai pas davantage. Le trait que je viens de rapporter suffit, mes filles, pour vous montrer quel plaisir cause à Notre Seigneur cet exercice de la connaissance de nous-même la vue constante de notre pauvreté et de notre misère, enfin la conviction profonde que nous n'avons rien que nous ne tenions de lui.

Ainsi, mes sœurs, si dans ces ravissements il faut à une âme beaucoup de courage pour soutenir la vue de la majesté de Dieu, il lui en faut plus encore, quand elle est humble, pour soutenir la vue de son impuissance à reconnaître de si sublimes faveurs. Daigne le Seigneur, dans son infinie bonté, nous faire don de ce courage !

Je reviens à ce ravissement si impétueux. Il est tel qu'il semble que véritablement il sépare l'esprit du corps. Néanmoins cette personne dont j'ai parlé plus haut n'en est pas morte ; mais elle ne sait, durant quelques instants, si son âme anime ou n'anime plus son corps. Il lui semble qu'elle est dans une autre région entièrement différente de celle où nous sommes ; elle y voit une lumière incomparablement plus brillante que toutes celles d'ici-bas ; et elle se trouve instruite en un instant de tant de choses merveilleuses, qu'elle n'aurait pu, avec tous ses efforts, s'en imaginer, en plusieurs années, la millième partie. Cela n'est point une vision intellectuelle, mais imaginaire, dans laquelle on voit plus clairement des yeux de l'âme que l'on ne voit des yeux du corps. On comprend aussi alors certaines choses sans qu'il soit besoin de paroles pour les faire entendre ; et si l'on voit quelques saints, on les reconnaît comme si l'on avait eu avec eux des rapports intimes dans le monde.

Souvent, outre ce que l'on voit des yeux de l'âme en la manière que je viens de dire, on voit aussi d'autres choses par une vision intellectuelle, et en particulier une grande multitude d'anges qui accompagnent leur Maître. Beaucoup d'autres choses encore que je ne saurais dire, sont représentées à l'âme par une connaissance admirable à laquelle les yeux du corps n'ont point de part. Ceux qui en auront l'expérience et qui seront plus habiles que moi, pourront peut-être les expliquer, mais cela me semble bien difficile. Pendant que tout cela se passe, l'âme est-elle unie au corps ou en est-elle séparée ? Je ne sais, je ne voudrais affirmer ni l'un ni l'autre. Voici, à ce sujet, la pensée qui m'est souvent venue : Si le soleil, sans changer de place, envoie en un moment ses rayons sur la terre, pourquoi l'âme, qui n'est qu'une même chose avec l'esprit comme le soleil avec ses rayons, ne pourrait-elle point ; sans quitter sa demeure ordinaire, et par la force de cette chaleur qui lui vient du vrai Soleil de justice, sortir de soi et s'élever vers Dieu par quelque partie supérieure d'elle-même ?

Je ne sais peut-être ce que je dis ; ce qui, est vrai, c'est que ce mouvement qui s'élève alors de l'intérieur, et que j'appelle un vol de l'esprit, ne sachant quel nom plus propre lui donner, n'est pas moins prompt que celui d'une balle de mousquet. Ce vol est sans bruit, mais il se fait sentir à l'âme d'une manière si manifeste, que l'illusion sur ce point lui est absolument impossible. Autant que j'en puis juger, l'âme en est entièrement hors d'elle-même, et Dieu lui découvre alors des choses admirables. Revenue à soi, elle tire tant d'avantages des choses si merveilleuses qu'elle a vues, que toutes celles de la terre ne lui paraissent que de la boue. Ainsi elle conçoit un tel mépris de ce qu'elle estimait auparavant, qu'elle ne souffre plus la vie qu'avec peine. Il semble que Dieu ait voulu lui faire connaître quelque chose de la beauté et des richesses de ce fortuné pays qu'elle doit habiter un jour, ainsi que, par les députés qu'envoyèrent les Israélites,

il fit connaître à son peuple la fécondité de la terre promise. Il agit de la sorte envers cette âme ; afin qu'elle supporte avec joie les fatigues d'un si pénible voyage, par la vue de ce terme heureux où l'attend un éternel repos. Qu'on ne croît pas qu'on ne tire que peu de profit d'un ravissement qui passe si vite ; il produit de si grands avantages, qu'il faut pour le comprendre l'avoir éprouvé. Il est donc clair qu'un tel ravissement ne peut procéder ni de l'imagination, ni du démon ; car de cet esprit de ténèbres il ne saurait rien venir qui opère dans l'âme une si grande paix, un calme si pur, ni surtout qui lui donne les trois choses que je vais dire, en un aussi haut degré qu'elle les possède au sortir de ce ravissement.

La première, une admirable connaissance de Dieu qui, à mesure qu'il se découvre à nous, nous donne une idée plus haute de son incompréhensible grandeur. La seconde, la connaissance de nous-même, et un sentiment profond d'humilité, à la seule pensée qu'une créature qui n'est que bassesse et néant en comparaison de l'auteur de tant de merveilles, ait osé l'offenser, et soit encore assez hardie pour le regarder. La troisième, un souverain mépris pour toutes les choses de la terre, hormis pour celles qui peuvent être utiles pour le service d'un si grand Dieu.

Voilà les bijoux que l'Époux donne d'abord à son épouse ; elle y est d'autant plus sensible, qu'ils sont d'une plus grande valeur. Ces visions où il s'est montré à elle demeurent profondément gravées dans sa mémoire, et elles ne cesseront de lui être présentes jusqu'au jour où elle contempera son Époux dans la gloire. Une grande faute pourrait seule lui faire perdre un tel bonheur ; mais ce divin Époux qui lui donne ces bijoux, lui donne encore le secours de sa grâce, afin qu'elle les garde précieusement, et n'ait pas le malheur de les perdre.

Encore une fois, mes sœurs, ne pensez pas qu'il faille peu de courage lorsque l'âme, tout à coup ravie, se voit privée de tous ses sens et se croit séparée de son corps, sans pouvoir comprendre de quelle sorte cela lui arrive. Veuillez m'en croire, il faut que ce grand Dieu qui a accordé à l'âme une si haute faveur, lui donne encore le courage qui lui est alors nécessaire. Vous me direz peut-être qu'elle est bien récompensée de cet effroi qu'elle éprouve ; et j'en demeure d'accord. Que Celui qui a le pouvoir de faire de si grands dons, soit loué à jamais, et nous rende dignes de le servir ! Ainsi soit-il.

Chapitre 6

D'un autre effet de l'oraison évoquée dans le chapitre précédent qui prouve que cet état est véritable, et pas un leurre. D'une autre faveur que le Seigneur accorde à l'âme pour l'inciter à le louer.

De si grandes grâces allument dans l'âme le plus ardent désir de posséder entièrement l'Époux divin qui les lui accorde. Sa vie n'est plus qu'un tourment, quoique mêlé de délices, et elle soupire avec une ineffable ardeur après la mort. Aussi ne cesse-t-elle de demander avec larmes à son Dieu de la retirer de cet exil. Tout ce qu'elle y voit, la fatigue ; elle ne trouve quelque soulagement que dans la solitude. Mais cette peine revient aussitôt troubler sa joie ; et ainsi elle n'est jamais en repos. Enfin, notre mystique papillon ne trouve point de lieu où il puisse s'arrêter. Cette âme brûle d'un amour si tendre, qu'à la moindre occasion qui augmente ce feu, elle prend soudain son vol. Ainsi, les ravissements sont très fréquents dans cette demeure, sans qu'on y puisse résister, lors même qu'ils arrivent en public. A peine ces faveurs sont-elles connues, qu'on parle contre cette âme et qu'on la persécute ; tant de personnes, et les confesseurs en particulier, cherchent à lui inspirer des craintes, qu'elle ne peut s'empêcher d'en être émue. Pleine de sécurité à l'intérieur, surtout quand elle est seule avec Dieu, elle ne laisse pas de s'affliger à la pensée que ce n'est peut-être là qu'un artifice du démon pour la porter à

offenser son saint Époux. Les murmures l'inquiètent peu ; ce qui la peine, c'est quand son confesseur la blâme comme s'il y avait de sa faute. En cet état, elle demande des prières à tout le monde ; et sur ce qu'on lui dit que le chemin par où elle marche est plein de dangers, elle conjure Notre Seigneur de la conduire par un autre. Néanmoins, voyant qu'elle avance beaucoup par celui-là ; convaincue par ce qu'elle lit, ce qu'elle entend, ce qu'elle connaît, que ce chemin la conduit au ciel par l'observation de la loi de Dieu, elle ne saurait, quelques efforts qu'elle fasse, ne pas désirer de continuer toujours d'y marcher. Tout ce qu'elle peut, c'est de s'abandonner entre les mains de Dieu. Cette impuissance de désirer ce qu'on lui commande, lui cause de la peine, parce qu'il lui semble que c'est désobéir à son confesseur, et qu'elle croit que le seul moyen pour n'être point trompée est de lui obéir, et de ne point offenser Dieu. Elle sent que pour rien au monde elle ne voudrait commettre un péché véniel de propos délibéré, et elle s'afflige extrêmement de ce qu'elle ne peut s'empêcher d'en commettre plusieurs sans s'en apercevoir.

Dieu donne à ces âmes un si ardent désir de lui plaire, et une si vive appréhension de tomber dans les moindres imperfections, que cette seule raison est capable de les porter à fuir le commerce des créatures, et à envier le bonheur de ceux qui passent leur vie dans les déserts. Mais d'un autre côté elles voudraient être au milieu des personnes du siècle pour les exciter à servir Dieu, et leur zèle ne gagnât-il qu'une âme, elles s'estimeraient heureuses. Si c'est une femme, elle s'afflige de ce que son sexe ne lui laisse pas cette liberté, et elle envie aux hommes celle qu'ils ont de publier à haute voix la grandeur du Dieu des batailles.

Ô mystique papillon, lié par tant de chaînes, tu ne peux voler au gré de tes désirs. Ayez compassion de lui, ô mon Dieu ! Donnez-en -fin à cette âme qui ne respire que votre honneur et votre gloire, la liberté de faire quelque chose pour vous. Ne vous souvenez point de son peu de mérite, ni de la bassesse de sa nature. Seigneur, vous êtes tout-puissant ; commandez à la mer de se retirer, et au Jourdain d'écartier ses ondes pour laisser passer les enfants d'Israël. N'écoutez pas un sentiment de tendre compassion pour cette âme à la vue de ce qu'elle aura à souffrir, c'est assez qu'elle soit soutenue par vous : avec cet invincible appui, elle est capable de supporter de grandes croix ; elle y est résolue, elle les appelle de toute l'ardeur de ses désirs. Déployez la puissance de votre bras, et ne permettez point qu'elle consume sa vie en des choses si petites. Une faible femme est devant vous, malgré toute sa bassesse faites resplendir en elle le pouvoir de votre grâce, afin que le monde, voyant qu'elle n'est pour rien dans ses œuvres, vous en donne toute la louange jamais, jamais pour elle trop de sacrifices à ce prix. Qu'on vous adore et qu'on vous aime, voilà, Seigneur, son unique désir. Mille vies, si elle les avait, elle vous les immolerait pour obtenir qu'une seule âme, cédant à la voix de son zèle, vous donnât seulement quelques louanges de plus. Oh ! qu'à ses yeux ces mille vies ainsi offertes en sacrifice seraient bien employées ! Mais hélas ! ne méritant pas même d'endurer la plus légère souffrance pour votre service, à combien plus forte raison n'est-elle pas indigne du bonheur de mourir pour vous !

Mais où étais-je, et à quel propos ai-je dit ceci ? Je ne sais. Ce qui est certain, mes sœurs, c'est que ces suspensions ou extases allument dans l'âme les désirs que je viens de décrire. Ce ne sont point des désirs qui passent, ils subsistent toujours ; et l'âme fait bien voir en toute occasion qu'ils sont sincères. Mais pourquoi dire que ces désirs sont continuels, puisque l'âme se sent quelquefois si lâche et si déstituée de courage dans les moindres choses, qu'elle se croit incapable de rien entreprendre. A mon avis, Dieu l'abandonne alors à elle-même, pour son plus grand bien ; elle reconnaît que si elle a eu quelque courage, c'était lui seul qui le lui donnait ; elle le voit à une clarté si vive, qu'elle en demeure anéantie, et elle découvre comme dans un nouveau jour la grandeur de son Dieu et cette miséricorde infinie qu'il a déployée à l'égard de

la plus misérable des créatures : Cependant l'état ordinaire de l'âme, après ces extases, est celui que j'ai dit.

Remarquez ici une chose, mes sœurs : Lorsque vous sentez ces grands désirs, quelquefois si impétueux, de jouir de la vue de Notre Seigneur, vous ne devez point vous y laisser aller, mais plutôt, si vous le pouvez, en détourner votre pensée. Je dis si vous le pouvez, parce qu'il est d'autres désirs, comme vous le verrez dans la suite, auxquels il est de toute impossibilité de résister. Dans ceux dont je traite maintenant, la résistance est possible, parce que la raison, demeurant libre, l'âme peut, comme l'exemple de saint Martin nous l'apprend, se conformer à la volonté de Dieu. Elle pourra faire diversion à leur violence en considérant que ces désirs étant le partage de personnes très avancées dans l'amour de Dieu, le démon pourrait les exciter en elle pour la porter à croire qu'elle est de ce nombre ; car il est toujours bon de marcher avec crainte. Je suis néanmoins convaincue que cet esprit de ténèbres ne peut répandre dans l'âme le repos et la paix que lui fait goûter cette peine causée par le désir de voir Dieu. Il excitera seulement, à mon avis, quelque mouvement de passion pareil à celui qu'on éprouve pour les choses du siècle. Mais ceux qui n'ont d'expérience ni de l'un ni de l'autre ne sauraient faire ce discernement ; et comme ils se persuadent que ce désir de voir Dieu est d'un très grand prix, ils feront tout ce qu'ils pourront pour l'accroître, et cela au grand préjudice de leur santé, parce que la peine qu'il donne est continuelle ; ou du moins fort ordinaire.

Remarquez aussi, mes sœurs, que la faiblesse de la complexion est souvent la cause de ces peines, surtout dans les personnes d'un naturel si tendre que la moindre chose les fait pleurer. Elles s'imaginent alors que les larmes qu'elles répandent coulent pour Dieu, quoiqu'il n'en soit point la cause. Et si déjà depuis quelque temps à la moindre pensée de Dieu ou à la moindre parole qu'elles, en entendent dire, elles versent des larmes en abondance sans les pouvoir retenir, il peut arriver que ces larmes procèdent moins de leur amour pour Dieu que de quelque humeur amassée autour du cœur. Ainsi elles ne cessent en quelque sorte de pleurer. Se souvenant de ce qu'elles ont entendu dire sur le prix des larmes, elles ne voudraient faire autre chose que d'en répandre ; et loin de les arrêter elles les provoquent de tout leur pouvoir. Le démon, de son côté, les y excite, parce qu'il espère que l'état de faiblesse où elles tomberont les rendra incapables de s'appliquer à l'oraison et d'observer leur règle.

Il me semble que je vous entends me demander avec étonnement ce que vous pouvez donc faire, puisqu'il n'est rien ou je ne trouve du danger, et qu'une chose aussi bonne que les larmes sont, selon moi, sujette à l'illusion ; ne serais-je pas moi-même dans l'illusion sur ce point ? Je puis me tromper, je l'avoue ; mais croyez que je ne m'exprime point de la sorte sans avoir vu plusieurs personnes se tromper au sujet de ces larmes. Je ne parle pas de moi, cependant, car je ne suis point tendre, et j'ai, au contraire le cœur si dur, que cela me cause quelquefois de la peine : Sa dureté n'empêche pas néanmoins que lorsque Dieu l'embrace de son amour, il ne distille comme un alambic. Vous n'aurez point de peine à connaître quand vos larmes viendront de cette source divine, parce qu'au lieu de vous mettre dans l'inquiétude et le trouble, elles vous laisseront dans une grande tranquillité et une grande paix, vous donneront de la force, et rarement vous feront mal. Au reste, il y a ceci de bien dans l'illusion par rapport aux larmes, qu'elle nuit au corps seulement, et non à l'âme, pourvu qu'elle soit vraiment humble ; mais quand bien même ces larmes ne causeraient aucun dommage, il serait toujours salutaire de craindre l'illusion. Gardons-nous bien de croire que tout est fait lorsqu'on pleure beaucoup. Il faut mettre la main à l'œuvre, et avancer dans la pratique des vertus. Que si après cela, sans effort de notre part, Dieu nous favorise du don des larmes, nous pouvons les recevoir avec joie. Mais moins nous travaillerons à les attirer, plus elles arroseront et rendront fertile la terre aride de notre cœur ; parce que ces larmes sont une eau qui tombe du ciel. Il n'y a nulle comparaison

à établir entre cette eau céleste et celle que nos efforts peuvent obtenir ; car souvent après nous être bien tourmentés à creuser la terre, loin de trouver une source abondante, nous ne trouvons pas même un petit filet d'eau. Ainsi, mes filles, j'estime que le meilleur est de vous mettre en la présence de Dieu, de vous représenter sa miséricorde ; et de considérer quelle est sa grandeur et notre bassesse. Qu'il nous donne ensuite ce qu'il lui plaira, de l'eau ou de la sécheresse ; il sait mieux que nous ce qui nous est le plus utile. Par ce moyen, nous jouirons d'un doux repos, et il sera plus difficile au démon de nous tromper.

Parmi ces sentiments pénibles et agréables tout ensemble qu'éprouve l'âme, il faut compter une jubilation excessive que Dieu lui envoie de temps en temps, et dont elle ne peut comprendre les étranges transports. Je vous en parle ici afin que vous sachiez que cela arrive de la sorte, et que si Dieu vous fait cette grâce, vous lui en rendiez mille louanges. C'est, à mon avis, une union très intime des puissances de l'âme à Notre Seigneur, durant laquelle elles conservent, ainsi que les sens, une pleine liberté pour savourer le bonheur qui les inonde, sans comprendre néanmoins ni la nature de ce bonheur, ni la manière dont elles en jouissent. Ceci paraît incroyable, et c'est pourtant la pure vérité. Cette joie que l'âme ressent est si excessive, que ne se contentant pas d'en jouir seule, elle voudrait pouvoir la dire et en faire part à tout le monde, afin qu'on l'aidât à en donner à Notre Seigneur des remerciements et des louanges ; car c'est là, que tendent tous ses désirs. Oh ! si c'était en son pouvoir, que de fêtes elle célébrerait, que de marques de réjouissance elle donnerait, pour faire comprendre au monde entier l'excès du bonheur qui la transporte ! Il lui semble qu'elle s'est retrouvée elle-même, et, à l'exemple du père de l'enfant prodigue, elle voudrait convier tout le monde à partager sa joie, et célébrer par de grandes réjouissances l'heureux état où elle se trouve. Elle ne saurait, en effet, douter qu'elle ne soit alors en assurance ; et, selon moi, elle a raison de juger de la sorte ; car une si grande joie, si intérieure, accompagnée d'une si grande paix, et qui n'aspire qu'à exciter toutes les créatures à louer Dieu, ne saurait venir du démon. En vérité, c'est beaucoup que cette âme, quand elle est saisie par ces impétueux transports d'allégresse, se taise et puisse cacher ce qu'elle ressent ; l'effort qu'elle a à faire pour cela ne lui coûte pas une petite peine.

C'est cette jubilation que saint François devait sentir, lorsque jetant de grands cris au milieu de la campagne, et rencontré par des voleurs qui lui en demandaient la raison, il leur répondit qu'il était le héraut du grand Roi. Telle devait être encore la joie intérieure de tant d'autres saints qui s'en allaient dans les déserts, pour pouvoir, comme saint François, publier les louanges de leur Dieu. J'ai connu moi-même un de ces hommes possédé de ces bienheureux transports, un véritable saint, selon moi, si j'en juge par sa vie : c'était le père Pierre d'Alcantara. Il cherchait, lui aussi, les endroits solitaires pour y publier à haute voix les louanges de son Dieu, et plus d'une fois il fut pris pour un insensé par ceux qui l'entendirent. O mes sœurs, que souhaitable est cette folie ! et que nous serions heureuses s'il plaisait à Dieu de nous la donner à toutes ! Que de grâces sont renfermées dans la grâce qu'il vous a faite de vous mettre dans un asile où, s'il vous fait part de ce saint délire, vous pouvez impunément en donner des marques. Que dis-je ? ici l'on secondera une si précieuse faveur, tandis que dans le monde vous verriez toutes les langues se déchaîner contre vous. Hélas ! de tels cris y sont si rares, qu'il n'est pas étonnant qu'on les prenne pour des marques de folie.

Ô malheureux temps ! ô que misérable est la vie de ceux qui se trouvent aujourd'hui engagés dans le siècle ! et qu'heureuses sont les âmes qui ont pu abandonner le monde pour une retraite si désirable ! Qu'il m'est doux, mes sœurs, quand nous sommes ensemble, d'être témoin de votre jubilation intérieure, et de vous voir toutes à l'envi bénir Notre Seigneur de ce qu'il a daigné vous admettre dans sa sainte maison ! Je vois clairement que ces actions de grâces partent du fond de votre cœur ; ainsi je souhaiterais que cela vous arrivât souvent. Il suffit

qu'une de vous commence, pour que toutes les autres suivent. A quoi votre langue peut-elle être mieux employée, quand vous êtes ensemble, qu'à publier les louanges de Dieu, puisque nous avons tant de sujet de le louer ? Daigne ce Dieu d'amour nous favoriser souvent de cette sorte d'oraison si avantageuse et si assurée ! Je dis-nous favoriser ; car, comme elle est une faveur très surnaturelle, il n'est pas en notre pouvoir de l'acquérir. Elle dure quelquefois un jour tout entier. L'âme est alors comme une personne qui a beaucoup bu, mais qui néanmoins n'est pas ivre, ou comme une personne mélancolique qui, sans avoir entièrement perdu le sens, a l'imagination tellement frappée d'une idée fixe, qu'il est impossible de l'en tirer. Sans doute, ces comparaisons sont bien grossières pour exprimer une faveur d'un tel prix, mais mon peu de lumière ne m'en fournit point d'autres. Toujours est-il vrai que, par un effet qui procède de l'excès de sa joie, l'âme oublie le reste, s'oublie elle-même, et ne saurait ni s'occuper, ni parler que des louanges de Dieu. O mes filles, toutes à l'envi secondons cette âme. Pourquoi voudrions-nous être plus sages qu'elle ? Est-il pour nous de plus grand bonheur que de donner des louanges à notre Dieu ? Que toutes les créatures unissent leur voix à la nôtre pour l'exalter et le bénir dans les siècles des siècles ! Amen, amen, amen.

Chapitre 7

De la peine que les âmes à qui Dieu accorde lesdites grâces ressentent le leurs péchés. De la grande erreur que ce serait de ne pas chercher à évoquer l'humanité de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, sa Sainte Passion, sa vie, sa glorieuse Mère et ses saints, si grande que soit notre spiritualité. Chapitre fort profitable.

Celles de vous, mes sœurs, que Notre Seigneur n'a pas favorisées des grandes grâces dont je viens de parler, pourront s'imaginer que les âmes auxquelles le divin Époux se communique d'une manière si intime, sont tellement sûres de le posséder désormais, qu'elles n'ont plus sujet de rien craindre, ni de pleurer leurs péchés. Ce serait une grande erreur, puisqu'au contraire, plus elles se voient enrichies des dons de Dieu ; plus elles sont vivement touchées de la douleur de leurs fautes ; et je suis persuadée que l'on n'est délivré de cette peine que lorsque l'on est arrivé dans ce bienheureux séjour où rien n'est capable d'en donner. A la vérité cette douleur est plus vive en certains temps qu'en d'autres ; j'ajoute qu'elle se fait sentir d'une manière qui n'est pas ordinaire. En effet, l'âme, au lieu de penser au châtement dû à ses péchés, se représente la grandeur de son in gratitude envers un Dieu à qui elle est si redevable et qui mérite tant d'être servi ; et elle ressent un regret d'autant plus tendre, que les grâces insignes qu'elle reçoit de lui la rendent plus capable de connaître son adorable grandeur. Elle déplore son aveuglement d'avoir manqué de respect à ce Dieu de majesté ; elle ne peut comprendre comment elle a eu la hardiesse de l'offenser ; et elle ne saurait se consoler de lui avoir préféré des choses si méprisables. Ainsi, la vue de ses péchés lui est beaucoup plus présente que la vue des faveurs dont je viens de parler, et de celles dont il me reste à parler encore. Ces faveurs, si je puis m'exprimer de la sorte, ne lui sont apportées par le grand fleuve de la grâce qu'à des temps marqués ; tandis que ses péchés, pareils à une fange toujours présente à ses regards, se ravivent sans cesse dans son souvenir, ce qui ne lui est pas une petite croix.

Je connais une personne qui soupirait après la mort, non seulement afin de voir Dieu, mais pour être délivrée de la peine presque continuelle qu'elle éprouvait au souvenir de son peu de reconnaissance envers Celui qui l'avait toujours comblée et devait la combler encore de bienfaits. Elle se considérait comme la plus grande pécheresse du monde, parce qu'à ses yeux

il n'y avait aucune créature envers laquelle Dieu se fût montré à la fois si patient et si prodigue de faveurs.

Quant à la crainte de l'enfer, les personnes qui sont en cet état n'en ont point. Quelquefois, rarement cependant, l'appréhension de perdre Dieu leur cause une peine très vive. Toute leur crainte est que Dieu ne retire sa main, qu'elles ne l'offensent, et ne retombent ainsi dans le misérable état où elles ont été pendant un temps. Pour ce qui regarde leur propre peine ou leur propre gloire dans l'autre vie, elles n'y pensent point ; et si elles désirent de sortir promptement du purgatoire, c'est beaucoup moins pour être délivrées des peines qu'on y endure, que pour n'être pas privées de la présence de leur Dieu.

Quelque favorisée qu'une âme soit de Dieu, je crois qu'elle ne pourrait sans péril oublier l'état misérable où elle s'est vue ; ce souvenir, qui donne sans doute de la peine, est profitable sous bien des rapports. Cela me paraît peut-être ainsi parce qu'ayant été très infidèle, je ne puis écarter de ma vue le triste tableau de mes péchés. Celles qui ont mené une vie irréprochable n'éprouveront point cette peine, bien qu'à dire vrai il échappe toujours des fautes tant que nous vivons dans ce corps mortel.

Cette peine causée par le souvenir des péchés n'est point adoucie par la pensée que Notre Seigneur les a déjà pardonnés et mis en oubli. Elle s'accroît au contraire à la vue de cette ineffable bonté qui répand ses faveurs sur ceux qui ne méritent que l'enfer. Je pense que ce fut là un grand martyr pour saint Pierre et pour sainte Madeleine. Embrasés l'un et l'autre d'un si ardent amour, comblés de tant de faveurs, connaissant si bien la grandeur et la majesté de Dieu, quelle ne devait point être et leur douleur de l'avoir offensé, et la tendresse de leur repentir !

Il vous semblera peut-être, mes filles, que lorsqu'une âme est favorisée de ces grâces si sublimes, elle ne s'occupe plus à méditer les mystères de la très sainte humanité de Notre Seigneur Jésus Christ, parce que dans cet état elle s'exerce tout entière à l'aimer. J'ai traité amplement ce sujet en un autre endroit. Quoique l'on ne soit pas demeuré d'accord sur ce que j'en ai dit, mais qu'on ait voulu me faire croire qu'après qu'une âme est déjà avancée, il lui est plus avantageux de ne s'occuper que de ce qui regarde la divinité sans plus penser à rien de corporel, on ne me fera jamais avouer que ce chemin soit bon. Il peut se faire que je me trompe, et qu'au fond nous disions tous la même chose. Mais j'ai éprouvé que le démon voulait me tromper par cette voie ; ainsi donc, instruite par ma propre expérience, je répéterai ici, mes filles, ce que je vous ai souvent dit sur ce sujet, afin que vous vous teniez extrêmement sur vos gardes. J'ose même ajouter que qui que ce soit qui vous dise le contraire, vous ne devez point le croire. Je tâcherai de me faire mieux entendre ici que je n'ai fait ailleurs. Au reste, celui qui promet d'écrire sur cette matière aurait eu raison peut-être, s'il eût expliqué ses pensées avec plus d'étendue ; mais ne dire que quelques mots sur un sujet si relevé à des personnes aussi peu instruites que nous, c'est s'exposer à nous faire beaucoup de mal.

D'autres personnes s'imagineront qu'il ne faut point penser à la passion de Notre Seigneur, et encore moins à la très sainte Vierge et à la vie des saints, dont le souvenir néanmoins nous est si utile, et nous anime tant à servir Dieu. Je ne comprends pas, je l'avoue, à quoi pensent ces personnes. Car détourner ainsi la vue de tout ce qui est corporel, c'est le partage des anges toujours embrasés d'amour, mais non celui de créatures qui vivent dans un corps mortel. Pour nous, nous avons besoin de penser aux saints, et de nous représenter les actions héroïques qu'ils ont faites pour Dieu tandis qu'ils étaient encore, comme nous sur la terre ; nous devons, autant qu'il dépendra de nous, vivre dans un intime commerce avec eux, et rechercher leur compagnie. Mais s'il en est ainsi des saints, combien plus nous est-il important de ne pas nous éloigner, de

nous-même, de la très sainte humanité de Jésus Christ qui est la source de tous les biens et le remède de tous nos maux ! En vérité, je ne saurais croire que ces personnes s'entendent elles-mêmes. Ainsi, elles peuvent beaucoup se nuire, et nuire encore à d'autres au moins puis-je hardiment assurer qu'elles n'entreront jamais dans ces dernières demeures, parce que n'ayant plus pour guide Jésus Christ, qui seul peut les y conduire, elles n'en sauraient trouver le chemin ; ce sera beaucoup si elles vivent en sûreté dans les autres demeures. Cet adorable Sauveur n'a-t-il pas dit de sa bouche qu'il est le chemin et la lumière ; que nul ne peut aller à son Père que par lui ; et que celui qui le voit, voit aussi son Père ? Si l'on dit que ces paroles ne doivent pas s'entendre de la sorte, je réponds que pour moi je n'y ai jamais compris d'autre sens, que celui-là me paraît le véritable, et que je me suis très bien trouvée de l'avoir suivi.

Il est des âmes qui, après que Notre Seigneur les a élevées à la contemplation parfaite, voudraient toujours y demeurer ; mais cela ne se peut. Il est cependant vrai de dire que par suite de cette faveur elles ne peuvent plus méditer, comme elles le faisaient auparavant, sur les mystères de la vie et de la passion de Jésus Christ. Je n'en sais point la cause ; je sais seulement que d'ordinaire l'entendement, après avoir été élevé à la contemplation parfaite, est moins capable de la méditation proprement dite. Voici peut-être d'où cela peut venir. Le but qu'on se propose dans la méditation étant de chercher Dieu, lorsque l'âme l'a une fois trouvé, et qu'elle s'est accoutumée à ne le chercher que par l'opération de la volonté, elle ne veut plus se fatiguer en faisant agir l'entendement ; et peut-être aussi que la volonté étant déjà enflammée, cette généreuse puissance voudrait, si c'était possible, se passer du concours de l'entendement. On ne peut dire que l'âme fasse mal en cela, mais il lui sera impossible d'en venir à bout, particulièrement avant qu'elle soit arrivée à ces dernières demeures. Elle perdra même du temps en ces inutiles efforts, parce que souvent elle a besoin des considérations de l'entendement pour enflammer la volonté.

Comme ce point de la vie spirituelle est important, je veux, mes sœurs, l'expliquer davantage. L'âme voudrait ne s'occuper toujours qu'à aimer, sans penser à autre chose ; mais quelque désir qu'elle en ait, cela n'est point en sa puissance. En voici la raison : quoique la volonté ne soit pas morte, le feu dont elle a coutume de brûler est amorti ; ainsi il est nécessaire que quelqu'un le souffle pour qu'il jette de nouveau des flammes. Or, lorsque l'âme est dans cet état de sécheresse, doit-elle attendre que le feu descende du ciel pour consumer le sacrifice qu'elle fait d'elle-même à Dieu, comme il consuma celui de notre père Élie ? Non certes : il ne faut pas attendre des miracles. Notre Seigneur, comme je l'ai déjà dit et le dirai dans la suite, en fera quand il lui plaira en faveur de cette âme. Mais il veut que nous nous croyions indignes d'une telle grâce, sans manquer néanmoins de faire tout ce qui peut dépendre de nous ; et quant à moi je suis persuadée que quelque sublime que soit notre oraison, nous devons demeurer jusqu'à la mort dans cette humilité et ce mépris de nous-même. A la vérité, ceux qui ont le bonheur d'entrer dans la septième demeure, n'ont besoin que très rarement de faire ces réflexions, pour la raison que j'en dirai en son lieu, si je m'en souviens. Ils marchent presque toujours en la compagnie de Jésus Christ d'une manière admirable dans laquelle la divinité et l'humanité apparaissent ensemble. Ainsi, je le répète, quand le feu dont la volonté brûle d'ordinaire ri est pas allumé, et qu'on ne sent pas Dieu présent, on doit faire tout ce qui dépend de soi pour le chercher, à l'exemple de l'Épouse dans les Cantiques, et, comme saint Augustin dans ses Confessions, demander aux créatures Celui qui les a faites. Voilà ce que Notre Seigneur veut de nous, et non pas que nous demeurions comme des stupides, et que nous perdions le temps à attendre cette contemplation parfaite à laquelle il a daigné nous élever une fois ; car dans les commencements il pourra se faire qu'il s'écoule une année et même plusieurs, sans qu'il nous accorde de nouveau cette faveur. Le divin Maître en sait la raison, et il ne nous convient pas de chercher à la connaître. Nous savons que le moyen sûr de plaire à Dieu est d'observer ses

commandements et ses conseils, cela doit nous suffire. Marchons fidèlement dans cette voie, et méditons avec tout le soin dont nous serons capables sur la vie, la mort et les immenses bienfaits de notre adorable Sauveur ; le reste viendra quand il lui plaira. Que si ces personnes répondent que ces méditations ne peuvent arrêter leur esprit, ce que j'ai dit fait voir que peut-être elles ont raison sous un certain rapport.

Vous savez déjà que discourir avec l'entendement n'est pas la même chose que de voir simplement les vérités présentées à l'entendement par la mémoire. Vous me dites peut-être que vous ne comprenez pas ce langage ; il peut se faire que je n'aie pas assez de lumière pour vous le rendre intelligible ; je tâcherai néanmoins de m'expliquer de mon mieux. J'appelle méditation le discours que fait l'entendement de cette manière : nous commençons par penser à la grâce que Dieu nous a faite en nous donnant son Fils unique, et, sans nous arrêter là, nous passons aux mystères de toute sa glorieuse vie ; ou bien nous commençons par la prière du jardin, et, l'entendement, sans s'arrêter à ce mystère, suit pas à pas le divin Maître et considère ses douleurs jusqu'à ce qu'il, le contemple attaché à la croix, ou bien encore, nous prenons un point particulier de la passion, par exemple, la prise de Notre Seigneur par ses ennemis, et, pour approfondir ce mystère, nous considérons en détail tout ce qui peut frapper l'esprit et toucher le cœur, comme la trahison de Judas, la fuite des apôtres, et ainsi des autres circonstances. Et cette sorte d'oraison est admirable et d'un très grand mérite. Toutefois, ce n'est pas sans fondement, je l'avoue, que les âmes à qui Dieu a fait des faveurs surnaturelles et qu'il a élevées à la contemplation parfaite, disent qu'elles ne peuvent s'exercer dans une semblable oraison. Quelle est la cause de cette impuissance ? Je déclare encore une fois que je l'ignore ; le fait est que d'ordinaire ces âmes ne peuvent méditer en discourant de la sorte. Ce en quoi ces âmes n'auraient point raison, ce serait de dire qu'elles ne peuvent s'arrêter aux mystères de la vie et de la passion de Notre Seigneur, ni en occuper souvent leur pensée, surtout aux époques où l'Église catholique les célèbre ; car il n'est pas possible qu'elles perdent alors le souvenir de ces gages si précieux d'amour que Jésus-Christ leur a donnés dans ces mystères, gages qui, comme autant de vives étincelles, augmentent encore le feu de l'amour dont elles brûlent pour lui. A la vérité, elles entendent ces mystères d'une manière plus parfaite ; ils sont tellement gravés dans leur mémoire et présents à leur esprit, qu'une simple vue de cette épouvantable sueur de sang de Notre Seigneur au jardin des Olives suffit pour les occuper non seulement durant une heure, mais durant plusieurs jours. Car l'âme voit alors d'un seul regard combien grand et adorable est ce divin Sauveur, et quelle est notre ingratitude de reconnaître si mal tant de douleurs ; aussitôt la volonté, quoique sans tendresse sensible, commence à désirer de souffrir quelque chose pour Celui qui a tant souffert pour nous, et elle forme d'autres pieux désirs dont elle occupe la mémoire et l'entendement. Voilà, à mon avis, la cause pour laquelle ces âmes ne peuvent s'occuper à discourir sur la passion. Cette impuissance de discourir leur fait croire qu'elles ne peuvent pas même penser aux souffrances du Sauveur, ce en quoi elles se trompent. Ainsi donc, si elles n'y pensent pas souvent, qu'elles s'efforcent de le faire ; je sais que la plus sublime oraison ne les en empêchera point, et je crois qu'elles feraient une grande faute de ne pas s'occuper souvent à ce saint exercice. Si, pendant qu'elles pensent à un mystère de la vie ou de la passion de Notre Seigneur, le divin Maître, malgré elles, les fait entrer en extase, à la bonne heure, qu'elles cèdent ; cette manière de procéder, loin de leur nuire, les dispose, au contraire, pour toute sorte de bien. Ce qui leur nuirait en pareil cas, ce seraient les efforts qu'elles feraient pour continuer de discourir avec l'entendement ; je tiens même pour certain qu'une fois arrivées à un état si élevé, elles ne le pourraient, quand elles le voudraient. Mais il peut se faire que je me trompe, car Dieu conduit les âmes par diverses voies. Je me contenterai donc de dire qu'on ne doit point condamner les âmes qui ne peuvent discourir dans l'oraison, ni les juger incapables de jouir des grands biens renfermés dans les mystères de la vie

et de la passion de Notre Seigneur Jésus Christ ; et nul, tant spirituel qu'il soit, ne me persuadera jamais le contraire.

Il est certaines âmes qui, parvenues à l'oraison de quiétude et commençant à en goûter les délices, s'imaginent qu'il est très avantageux d'en jouir toujours ; mais je les prie, ainsi que je l'ai dit ailleurs, de ne pas se mettre cela dans l'esprit. Cette vie est longue, et pour supporter avec perfection tant de peines qui s'y rencontrent, nous avons besoin de considérer de quelle manière Jésus Christ, notre divin modèle, a enduré celles dont il s'est vu accablé, et comment les apôtres et les saints ont agi pour l'imiter. Gardons-nous de nous éloigner d'une aussi parfaite compagnie que celle de notre bon Jésus et de sa très sainte Mère. Cet adorable Sauveur prend plaisir à nous voir renoncer quelquefois à nos consolations et à nos contentements pour compatir à ses peines et à ses souffrances : à plus forte raison devons-nous donc le faire, puisque ces consolations ne sont pas si ordinaires dans l'oraison qu'il n'y ait du temps pour tout. Que si une personne me disait qu'elle les a toujours, et qu'ainsi il rit lui reste jamais de loisir pour considérer ces mystères de notre salut, son état me serait suspect ; et vous devez aussi, mes sœurs, le regarder comme tel. C'est pourquoi, si quelqu'une d'entre vous en était là, qu'elle se détrompe de cette erreur et travaille de toutes ses forces à s'arracher à cette fausse ivresse. Si elle ne peut en venir à bout, qu'elle le dise à la prieure ; et la prieure devra alors l'employer à quelque office dont les occupations la tirent de ce péril dans lequel elle ne pourrait demeurer longtemps sans en recevoir un très grand dommage.

Je crois avoir assez fait connaître combien il importe, quelque spirituel que l'on soit, de ne pas s'éloigner tellement de tous les objets corporels, qu'on s' imagine n'en devoir pas même excepter la très sainte humanité de Notre Seigneur. On nous allègue ici ces paroles du divin Maître à ses disciples : Il vous est avantageux que je m'en aille ; j'avoue que je ne saurais le souffrir. J'oserais assurer qu'il ne dit point cela à sa très sainte Mère ; elle était trop ferme dans sa foi ; elle voyait qu'il était Dieu et homme tout ensemble, et quoiqu'elle l'aimât plus qu'eux tous, la manière dont elle l'aimait était si parfaite ; que sa divine présence ne pouvait que lui être avantageuse. Mais les apôtres n'étaient pas alors aussi affermis dans la foi qu'ils le furent depuis, et que nous sommes maintenant obligés de l'être : Veuillez m'en croire, mes filles, il est dangereux de mettre ainsi la très sainte humanité de Notre Seigneur au rang des obstacles ; par ce moyen le démon pourrait en venir jusqu'à nous faire perdre la dévotion envers le très saint sacrement. L'erreur où j'étais ne me conduisit point, il est vrai, jusque-là ; seulement je ne prenais plus tant de plaisir à penser à Notre Seigneur, et je tâchais de m'entretenir dans ce transport intérieur, en attendant que je fusse favorisée de ces grâces qui m'étaient si agréables. Mais je connus clairement que je n'étais pas dans une bonne voie ; car comme je ne pouvais toujours jouir de ces délices, mon esprit allait errant çà et là, et mon âme ressemblait à un oiseau qui voltige de tous côtés sans savoir où s'arrêter. Ainsi je perdais beaucoup de temps, je n'avançais point dans les vertus, et je ne profitais point de l'oraison. Je n'en pénétrais point la cause, et probablement je ne l'aurais jamais sue, tant je croyais ne pas mal faire, si une personne de très grande piété avec qui je traitai de mon oraison, ne me l'avait fait clairement connaître. Je vis depuis combien grande était mon erreur ; et je ne saurais penser sans en être très sensiblement touchée, qu'il y ait eu dans ma vie un temps où j'ignorais qu'il n'y avait qu'à perdre et rien à gagner par cette voie. Mais quand bien même on pourrait en tirer quelque avantage, je n'en désirerais jamais aucun, s'il ne devait me venir par cet adorable Sauveur qui est la source de tous les biens. Qu'il soit béni à jamais ! Ainsi soit-il.

Chapitre 8

Comment Dieu se communique à l'âme par la vision intellectuelle, et donne quelques avis. Des effets de cette vision quand elle est vraie, et du secret qu'il faut garder sur ces faveurs.

Afin de vous faire encore mieux comprendre, mes sœurs, combien ce que je viens de dire est véritable, et que plus une âme est avancée dans les voies spirituelles, plus elle vit dans la compagnie de Jésus Christ notre bon Maître, il sera utile de vous montrer comment, quand il plaît à cet adorable Sauveur, il n'est pas en notre pouvoir de n'être point toujours avec lui. L'âme voit clairement alors qu'elle est en sa présence, par la manière dont il se communique à elle, et par les témoignages qu'il lui donne de son amour dans des apparitions et des visions admirables. Je vais donc vous les rapporter, afin que s'il vous fait de si grandes grâces, vous n'en soyez point étonnées, et que s'il me fait celle de me bien expliquer, nous l'en remercions toutes ensemble. Mais quand ce serait à d'autres qu'à nous qu'il accorderait ces faveurs extraordinaires, nous ne devrions pas laisser de le louer de ce qu'il daigne ainsi se communiquer à ses créatures ; lui dont la majesté est si haute, et le pouvoir si grand.

Voici donc ce qui arrive : alors qu'on ne pense nullement à une pareille faveur, que même jamais il n'est venu en pensée qu'on ait pu la mériter, on sent tout à coup près de soi Jésus Christ Notre Seigneur, bien qu'on ne le voie ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme. Cette sorte de vision s'appelle intellectuelle ; je ne sais pas pourquoi. Je connais une personne à qui Notre Seigneur accorda cette faveur avec quelques autres dont je parlerai dans la suite. Dans les commencements elle était fort en peine, parce que, ne voyant rien, elle ne pouvait comprendre ce que c'était. Cependant elle était si assurée que c'était Notre Seigneur Jésus Christ qui se montrait ainsi à elle, qu'elle n'en pouvait douter ; les admirables effets de cette faveur la confirmaient encore dans sa pensée ; toutefois elle ne laissait pas de craindre, ne sachant si cette vision venait de Dieu ou d'ailleurs. Il faut dire que jamais elle n'avait entendu parler de visions intellectuelles, ni pensé qu'il y en eût. Elle comprit alors clairement que c'était Notre Seigneur qui lui parlait souvent, de la manière que j'ai dite, tandis qu'antérieurement à cette faveur, quoiqu'elle entendît distinctement les paroles, elle ne savait pas qui était celui qui lui parlait.

Je sais que cette personne s'alarmait encore de la durée de cette faveur ; car les visions intellectuelles, au lieu de passer promptement comme les imaginaires, durent plusieurs jours, et quelquefois plus d'un an. Elle s'en alla donc un jour fort affligée trouver son confesseur pour lui faire part de ce qui se passait en elle. Son confesseur lui demanda comment elle pouvait être assurée que c'était Notre Seigneur qui se montrait à elle et lui parlait, puisqu'elle ne voyait rien ; il lui demanda ensuite quel était le visage du divin Maître. Elle répondit qu'elle ne pouvait le lui dépeindre, ne l'ayant pas vu ; et qu'elle ne pouvait rien ajouter à ce qu'elle avait dit.

Souvent, dans la suite, on voulut inspirer des craintes à cette personne sur cette vision ; mais il n'était pas en son pouvoir de douter de la présence de Notre Seigneur, surtout quand il lui disait : Ne crains point, c'est moi. Ces paroles avaient une force telle, qu'elle ne pouvait en révoquer la vérité en doute. Elle se sentait animée d'un nouveau courage pour servir le divin Maître, et tressaillait d'allégresse d'être en si bonne compagnie. Ayant son Dieu à côté d'elle, il lui était facile de penser habituellement à lui, et voyant qu'il avait constamment les yeux sur elle, elle prenait un soin extrême de ne rien faire qui pût lui déplaire. Lorsqu'elle voulait lui parler, soit dans l'oraison, soit hors de l'oraison, elle le trouvait si près d'elle qu'il ne pouvait pas ne point l'entendre ; quant aux paroles du divin Maître, elle ne les entendait pas toutes les fois qu'elle l'aurait souhaité, mais seulement quand c'était nécessaire, et quand elle y pensait le moins. Elle

sentait qu'il était à son côté droit, mais par un sentiment bien différent de celui qui nous fait connaître qu'une personne est près de nous. Ce sentiment est si délicat qu'on manque de termes pour l'exprimer ; j'ajoute qu'il est beaucoup plus certain que l'autre ; les sens peuvent nous tromper lorsqu'ils nous disent qu'une personne est près de nous, mais ce sentiment ne nous trompe point. Les effets qu'il opère dans l'âme, et les trésors dont il l'enrichit sont tels, qu'ils ne sauraient provenir de la mélancolie. La paix dont l'âme jouit est si profonde, son désir de plaire à Dieu, si constant, et son mépris de tout ce qui ne la conduit point à lui, si absolu, que le démon ne peut être l'auteur de si grands biens. La personne dont je parle connus clairement dans la suite que cette vision n'était pas l'ouvrage de l'ennemi du salut, parce que Notre Seigneur se fit connaître à elle plus particulièrement. Parfois, néanmoins, elle éprouvait encore des craintes, et souvent elle se sentait pénétrée de confusion, parce qu'elle ne pouvait comprendre d'où lui arrivait un si grand bonheur. Nous étions tellement unies elle et moi, ou, pour mieux dire, une même chose, qu'il ne se passait rien dans son âme dont je n'eusse connaissance. Ainsi j'en puis parler avec certitude ; et vous pouvez croire que tout ce que je vous dirai d'elle est très véritable.

Cette faveur du divin Maître met l'âme dans une grande confusion et une grande humilité, tandis que si c'était un ouvrage du démon, il produirait des effets contraires. L'âme voyant clairement que cette grâce lui vient de Dieu, et qu'aucun effort humain ne pourrait la lui procurer, ne la considère point comme un bien propre, mais uniquement comme un présent de la main du Seigneur. Cette faveur, quoique inférieure à quelques-unes de celles dont j'ai déjà parlé, a ceci de propre : elle donne à l'âme une connaissance particulière de Dieu ; le bonheur d'être continuellement dans la compagnie du divin Maître ajoute une extrême tendresse à l'amour qu'elle a pour lui ; le désir de s'employer tout entière à son service surpasse celui qui est excité par les autres faveurs ; enfin le privilège de le sentir si près d'elle la rend si attentive à lui plaire, qu'elle vit dans une plus grande pureté de conscience. Nous savons sans doute que Dieu est présent à toutes nos actions ; mais telle est l'infirmité de notre nature que souvent nous perdons cette vérité de vue. Ici cet oubli est impossible, parce que Notre Seigneur, qui est auprès de l'âme, la rend sans cesse attentive à sa présence ; et comme l'âme a presque continuellement un amour actuel pour Celui qu'elle voit ou qu'elle sent près d'elle, elle reçoit beaucoup plus fréquemment les faveurs dont nous avons parlé.

Enfin, les trésors dont cette vision enrichit l'âme montrent l'incalculable prix d'une telle faveur ; l'âme en témoigne la plus vive reconnaissance au divin Maître, qui la lui accorde sans qu'elle l'ait pu mériter, et elle ne l'échangerait point contre tous les biens et tous les plaisirs de la terre. Lorsque Notre Seigneur vient à la lui retirer, elle demeure dans une extrême solitude ; et quelques efforts qu'elle fasse, elle ne peut recouvrer cette adorable compagnie dont il ne la favorise que quand il lui plaît. Quelquefois aussi dans cette vision intellectuelle l'âme jouit de la présence de quelques saints, et en retire un grand fruit. Que si vous me demandez, mes sœurs, comment, puisque l'on ne voit personne, on sait que c'est Jésus Christ, ou sa glorieuse Mère, ou quelqu'un des saints : je réponds qu'on ne saurait dire ni comprendre de quelle manière on le sait, quoiqu'on ne laisse pas de le savoir très certainement. Quand c'est Dieu lui-même qui nous parle, cela ne paraît pas si étrange ; mais de voir un saint qui ne parle point, et que Notre Seigneur n'a, ce me semble, rendu présent à l'âme que pour lui tenir compagnie et l'assister, cela paraît plus merveilleux. Il est d'autres choses spirituelles qu'il n'est pas au pouvoir de l'âme de dire, et par lesquelles elle voit combien notre faiblesse et notre bassesse nous rendent incapables de comprendre les grandeurs de Dieu. Ainsi, les âmes en qui Dieu opère ces grandes merveilles de sa grâce, ne sauraient trop les admirer ni en rendre d'assez vives actions de grâce à Notre Seigneur. Qu'elles le remercient de cet incalculable présent qu'il ne fait point à tout le

monde ; et qu'elles s'efforcent de rendre à Dieu des services d'autant plus signalés, qu'il leur donne pour cela des secours plus admirables.

L'âme favorisée de cette vision, loin de s'en estimer davantage, croit au contraire qu'il n'est personne au monde dont Dieu ne soit mieux servi, parce qu'à ses yeux nul autre n'est plus obligé qu'elle à s'immoler sans réserve à son service. Ainsi la moindre faute qu'elle commet est un glaive de douleur qui la transperce, et elle a très grande raison de s'affliger de la sorte. Celles d'entre vous, mes filles, que Notre Seigneur conduirait par cette voie, pourront connaître à ces marques que ce n'est ni une tromperie du démon ni un jeu de l'imagination. Comme je l'ai dit plus haut, si ce sentiment de la présence de Notre Seigneur était l'ouvrage de l'imagination, il ne durerait pas si longtemps ; et s'il venait du démon, il ne laisserait point l'âme dans une si grande paix : cet ennemi de notre salut ne veut ni ne peut nous procurer de si précieux avantages ; il ne pense au contraire qu'à exciter dans notre cœur ces dangereuses vapeurs qui nous rempliraient de l'estime de nous-même et de l'opinion que nous valons mieux que les autres. En outre, cette grande union de l'âme avec Dieu, cette application à penser à lui sont si contraires à l'esprit du démon, et lui causeraient un tel dépit, que s'il eût essayé de la tromper par-là, il n'y reviendrait pas souvent. Enfin, Dieu est trop fidèle pour permettre au démon de tromper une âme dont l'unique désir est de plaire à son Époux, et qui serait prête à donner sa vie pour son honneur et pour sa gloire ; il se hâterait de lui découvrir les artifices de l'ennemi.

Mon thème est et sera toujours que pourvu qu'une âme soit pénétrée des sentiments dont je viens de parler, et qui sont un effet de ces grandes faveurs de Dieu, elle est en sûreté ; et si Notre Seigneur permet que le démon ose quelquefois la tenter, elle en recevra de l'avantage, et cet esprit malheureux, de la confusion et de la honte. C'est pourquoi, mes filles, si quelqu'une d'entre vous est conduite par cette voie, qu'elle n'ait point de peur. Ce n'est pas qu'il ne soit toujours bon de marcher dans la crainte et de se tenir sur ses gardes. Il ne faut pas non plus que les faveurs que vous recevez vous donnent une si grande confiance en vous-même, que vous veniez à vous négliger ; car si elles ne produisaient pas en vous les effets dont j'ai parlé, ce serait un signe qu'elles ne viendraient pas de Dieu.

Il sera bon, dans les commencements, de parler de cette faveur, sous le secret de la confession, à un homme très docte, capable de vous éclairer, ou bien avec un homme éminent dans la spiritualité. S'il faut opter entre un homme médiocrement spirituel et un savant, préférez ce dernier ; mais le plus sûr sera de consulter et un théologien très savant, et un homme très spirituel, si vous pouvez le faire. Si l'on vous dit que ce sentiment de la présence de Notre Seigneur n'est qu'un effet de l'imagination, ne vous en troublez pas ; car l'imagination ne peut faire ici ni grand bien ni grand mal à votre âme ; seulement recommandez-vous à Notre Seigneur, et suppliez-le de ne pas permettre que vous soyez trompée. Si l'on vous dit que c'est un artifice du démon, ce sera pour vous un plus grand sujet de peine ; mais je ne pense pas qu'un homme vraiment savant puisse vous le dire, lorsqu'il verra en vous les effets dont j'ai parlé ; et quand il vous le dirait, je tiens pour certain que Notre Seigneur, qui marche à côté de vous, vous consolera, vous rassurera, et qu'il éclairera même ce savant, afin qu'il vous fasse part de ses lumières. Si celui que vous consultez est homme d'oraison, mais étranger à ces faveurs, il s'effrayera soudain de ce que vous lui direz, et il ne manquera pas de le condamner. C'est pourquoi le meilleur, à mon avis, est de vous adresser à quelque homme très savant, et tout ensemble, s'il se peut, très versé dans les choses spirituelles. Et bien que la vertu de la personne qui reçoit ces grâces fasse juger à la prieure qu'il n'y a rien à appréhender, elle sera néanmoins obligée en conscience, tant pour la sûreté de cette sœur que pour la sienne propre, de lui permettre cette communication. Mais après avoir pris l'avis d'hommes si capables, cette

âme doit se tenir en repos, et n'en plus parler à qui que ce soit. Car quelquefois il arrive que, sans qu'il y ait sujet de craindre, le démon inspire des appréhensions si vives, que l'on voudrait, pour se soulager de ses peines, les communiquer encore. Et s'il se rencontre que le confesseur soit un homme timide et de peu d'expérience, lui-même y portera cette personne. Et qu'en résultera-t-il c'est que des choses qui doivent être tenues secrètes venant à être connues du public, cette pauvre âme se voit persécutée et tourmentée de bien des manières ; et dans les temps où nous vivons, cela pourrait nuire beaucoup à tout l'ordre.

Voilà pourquoi l'on doit en ceci se conduire avec beaucoup de prudence ; je fais surtout cette recommandation aux prieures. J'ajoute qu'elles ne doivent point s'imaginer qu'une sœur, par cela même qu'elle est favorisée de ces grâces, soit meilleure que les autres ; Notre Seigneur conduit chaque âme selon son besoin particulier. Ces grâces, j'en conviens, peuvent porter les personnes à une très grande perfection si elles y répondent par leurs œuvres ; mais comme il arrive quelquefois que Dieu conduit les plus faibles par ce chemin, c'est principalement la vertu qu'il faut considérer, et tenir pour les plus saintes celles qui sont les plus mortifiées, les plus humbles, et qui servent Dieu avec une plus grande pureté de conscience. Cela ne suffit pas néanmoins pour porter un jugement assuré sur les âmes ; il ne nous sera donné de les connaître à fond qu'au jour où le Juge, qui est la vérité même, donnera à chacun selon ses mérites ; et nous verrons alors avec étonnement combien ses jugements sont différents des nôtres ici-bas. Qu'il soit loué dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Chapitre 9

De la façon dont le Seigneur se communique à l'âme dans la vision imaginaire. Mise en garde, appuyée de raisons, contre le désir d'emprunter cette voie. Chapitre fort profitable.

Je viens maintenant aux visions que l'on appelle imaginaires. On dit qu'elles sont plus exposées que les intellectuelles aux artifices du démon, et je pense qu'il en est ainsi. Toutefois, lorsqu'elles viennent de Notre Seigneur, elles me semblent sous quelques rapports plus profitables, parce qu'elles sont plus en harmonie avec notre nature. J'excepte cependant celles que le divin Maître accorde dans la dernière demeure, parce qu'il n'y en a point qui en approchent.

J'ai dit au précédent chapitre comment, dans les visions intellectuelles, l'âme sent Notre Seigneur près d'elle ; je vais essayer de donner une idée de la manière dont le divin Maître se montre à elle dans les visions imaginaires. Supposez, mes filles, que nous avons dans une boîte d'or une pierre précieuse d'une valeur et d'une vertu admirable. Nous savons avec certitude qu'elle est là, quoique nous ne l'ayons jamais vue. Tout invisible qu'elle est, nous ne laissons pas de sentir son pouvoir lorsque nous la portons sur nous ; et nous connaissons par expérience quelle estime nous devons en faire, parce qu'elle nous a délivrées de certains maux qu'elle a la propriété de guérir. Il est vrai, nous n'oserions la regarder ; ni ouvrir la boîte, et quand nous voudrions l'ouvrir nous ne le pourrions pas. Le Maître en a seul le secret. Il nous a prêté ce précieux joyau pour notre utilité, mais il en a gardé la clef. Disposant à son gré de ce qui lui appartient, il n'ouvrira que quand il lui plaira de nous montrer le trésor caché, et il nous le reprendra quand il le jugera à propos, comme en effet cela arrive. J'ajoute maintenant que quelquefois, lorsque nous l'espérons le moins, il nous fait la faveur d'ouvrir la boîte, et fait briller à nos regards cette pierre merveilleuse. L'éclat dont son incomparable beauté frappe alors nos yeux, fait que dans la suite nous comprenons mieux son prix, et que sa forme demeure gravée dans notre souvenir. Ceci, mes filles, est une image de ce qui se passe dans les visions dont je parle. Lorsque Notre Seigneur veut donner à une âme un gage tout particulier de son

amour, il lui fait voir clairement sa très sainte humanité, en se montrant à elle de la manière qu'il veut, ou tel qu'il était quand il conversait dans ce monde, ou tel qu'il apparaissait après sa résurrection. Et quoique cette vision passe, pour ainsi dire, avec la rapidité de l'éclair, néanmoins la glorieuse image de l'Homme-Dieu demeure si vivement empreinte dans l'imagination, qu'il me paraît impossible qu'elle s'en efface jusqu'au jour où l'âme lui sera éternellement unie dans la gloire. En me servant ici du nom d'image, je ne veux pas dire que ce soit comme un tableau que l'on présenterait à nos yeux ; c'est une image véritablement vivante, et qui quelquefois parle à l'âme et lui montre de grands secrets. Je dois dire, mes filles, que pendant la durée toujours très courte de cette grâce, il n'est pas plus possible à l'âme de regarder Notre Seigneur que de regarder le soleil. Ce n'est pas néanmoins que l'éclat qui jaillit de sa personne adorable fatigue les yeux de l'âme, comme le soleil fatigue les yeux du corps. Je dis les yeux de l'âme, parce que c'est ici la vue intérieure qui voit tout. Arrive-t-il que quelquefois l'on voie même des yeux du corps ? je l'ignore, parce que la personne dont j'ai parlé, et dont l'intérieur m'est si connu, n'a jamais eu de vision de cette sorte. La splendeur du Fils de Dieu est comme une lumière infuse, et semblable à celle du soleil s'il était couvert d'un voile aussi transparent que le diamant. Son vêtement est comme d'une toile très fine de Hollande. Lorsque cet adorable Maître accorde cette faveur à une âme, elle tombe presque toujours en extase, parce que sa bassesse ne peut soutenir une vue qui inspire tant d'effroi. Sans doute elle se trouve en face de la Beauté souveraine, et goûte, en la contemplant, un ineffable plaisir. Ni l'imagination en mille années, ni l'entendement avec tous ses efforts ne sauraient nous donner une idée de cette beauté et de ce plaisir, et toutefois l'âme est saisie d'une sainte terreur en présence de la majesté de son Dieu. Elle n'a pas besoin de demander ni qu'on lui dise quel est Celui qu'elle contemple, il se fait trop bien connaître à elle comme le Maître absolu du ciel et de la terre ; au lieu que les monarques d'ici-bas, pour être reconnus pour tels, ont besoin ou qu'on le dise, ou de paraître avec leur suite.

Ô Seigneur, que les chrétiens vous connaissent peu ! Si, lorsque vous venez avec tant de bonté vous communiquer à une âme que vous avez choisie pour épouse, votre vue lui cause néanmoins tant d'effroi, que sera-ce quand au dernier jour vous viendrez juger le monde, et que d'une voix si sévère vous prononcerez ces paroles : Allez, maudits de mon Père ? Ô mes filles, que la pensée de ce grand jour nous demeure présente ; quand ces apparitions de Notre Seigneur dont je parle ne produiraient en nous d'autre fruit, ce ne serait pas un petit bien. Un saint Jérôme, tout saint qu'il était, n'éloignait jamais de son souvenir cette image du jugement dernier. Pensons-y à son exemple, et nous trouverons légères toutes les souffrances et toutes les austérités de notre genre de vie et quand elles dureraient longues années, ce n'est qu'un moment, comparé à l'éternité. Quant à moi, je vous le dis avec vérité, malgré l'excès de mes misères, jamais la crainte que j'ai éprouvée en me représentant les tourments de l'enfer, n'a approché de celle dont j'étais saisie à la seule pensée qu'un jour ces yeux si beaux, si doux ; si cléments de Notre Seigneur, ne laisseraient tomber que des regards de courroux sur les réprouvés ; mon cœur se brisait, et il en a été ainsi toute ma vie. Jugez maintenant du saint effroi que devait éprouver la personne à qui Notre Seigneur daignait si souvent accorder la faveur des apparitions dont je parle ; l'impression que lui causait cette vue était telle, qu'elle perdait tout sentiment : C'est sans doute à cause de cela que le divin Maître suspend toutes les puissances de l'âme, aidant ainsi sa faiblesse, afin que, ravie hors d'elle-même, elle puisse s'unir à son Dieu dans cette communication si élevée.

Si l'âme est capable de considérer longtemps Notre Seigneur, je ne crois pas que ce soit une vision, mais plutôt l'effet d'un grand effort d'imagination : et cette figure qu'elle croira voir sera comme inanimée et comme morte, en comparaison de celle que l'âme voit dans ces heureux moments où cet adorable Maître se montre véritablement à elle.

Il est des personnes, et j'en connais plusieurs, dont l'imagination est si vive, et dont l'esprit travaille de telle sorte, qu'elles croient voir clairement tout ce qu'elles pensent. Mais si elles avaient eu de véritables visions ; elles reconnaîtraient sans ombre de doute que les leurs ne sont que des chimères. Comme elles sont un pur travail de leur imagination, non seulement elles ne produisent aucun bon effet, mais elles les laissent beaucoup plus froides que ne ferait la vue de quelque dévote image ; en outre, elles s'effacent de l'esprit beaucoup plus vite qu'un songe, ce qui achève de prouver le mépris qu'on en doit faire. Dans les vraies apparitions de Notre Seigneur dont je parle, c'est tout le contraire. Car lorsque l'âme ne pense à rien moins qu'à voir quelque chose d'extraordinaire, cet adorable Maître se présente à elle tout à coup, remue tous ses sens et ses puissances, et après l'avoir agitée de trouble et de crainte, la fait jouir d'une heureuse paix. De même que, quand saint. Paul fut renversé sur la route, il y eut en l'air, une violente tempête, de même il se fait un grand mouvement dans le fond de l'âme qui est comme un monde intérieur ; mais un moment après, comme je l'ai dit, tout est dans un calme divin. L'âme est alors instruite des plus grandes vérités d'une manière si admirable, qu'elle n'a plus besoin de maître qui lui en donne l'intelligence ; Celui qui est la véritable sagesse l'a rendue capable, sans aucun effort de sa part, de les saisir et de les comprendre. Elle garde pendant quelque temps une telle certitude que cette vision vient de Dieu, que, quoi qu'on puisse lui dire de contraire, on ne saurait lui faire appréhender d'être trompée. Si le confesseur lui dit ensuite que Dieu a peut-être permis qu'en punition de ses péchés elle ait été trompée par le démon, elle pourra bien d'abord en être un peu ébranlée ; mais de même que, dans les tentations de la foi, l'âme s'affermirait d'autant plus qu'elle a été plus combattue, de même ici elle s'affermirait dans la certitude que l'esprit ennemi ne saurait lui procurer les avantages qu'elle tire de ces heureuses visions. Son pouvoir sur l'intérieur de l'âme ne s'étend pas jusque-là, il ne va qu'à lui représenter quelques images qui n'ont ni la vérité, ni la majesté, ni les effets qui se rencontrent dans les visions qui viennent de Dieu. Cependant, comme les confesseurs ne peuvent voir le fond de l'âme, et que peut-être la personne qui est favorisée de ces apparitions ne saura pas leur en rendre compte, ils ont sujet de craindre, et ils doivent marcher avec grande retenue jusqu'à ce que le temps fasse juger de ces visions par les effets qu'elles produisent. Ainsi, ils ne sauraient trop observer si cette personne avance de plus en plus dans l'humilité, et se fortifie dans les autres vertus. Quand c'est le démon qui est l'auteur de ces visions, ils le reconnaîtront bientôt, parce qu'ils le surprendront en mille mensonges.

Un confesseur qui a une connaissance expérimentale de ces choses, verra bien vite si ce qu'on lui rapporte vient de Dieu, ou de l'ennemi du salut, ou de l'imagination, principalement s'il a le don du discernement des esprits ; et pourvu qu'il l'ait et qu'il soit savant, quand même il n'aurait point d'expérience de ces faveurs surnaturelles, il ne laissera pas d'en bien juger. Mais il importe extrêmement, mes sœurs, que vous agissiez envers vos confesseurs avec grande sincérité et vérité, je ne dis pas en ce qui regarde la déclaration de vos péchés, car qui en doute ? mais dans le compte que vous leur rendez de votre oraison. Sans cela, je ne voudrais pas assurer que vous êtes en bon chemin, ni que c'est Dieu qui vous conduit ; car il se plaît beaucoup à voir que nous traitons avec ceux qui nous tiennent sa place avec autant de clarté et de vérité qu'avec lui-même, et que nous avons un sincère désir qu'ils connaissent non seulement nos actions, mais jusqu'à nos moindres pensées. Pourvu que vous vous conduisiez de la sorte, ne vous inquiétez et ne vous troublez de rien ; quand bien même ces visions ne viendraient pas de Dieu, si vous avez de l'humilité et une bonne conscience, elles ne vous nuiront pas. Notre Seigneur saura tirer le bien du mal, et il fera tourner à votre profit les moyens employés par le démon pour vous perdre. Dans la pensée où vous serez que ce sont des faveurs du divin Maître, vous vous efforcerez de le mieux contenter, et d'avoir toujours devant les yeux la figure qui vous le représente. C'est ce qui faisait dire à un très savant homme que si le démon, qui est un si grand peintre, lui représentait une image de Notre Seigneur qui parût vivante, il n'en serait pas fâché,

parce qu'il la considérerait pour croître en dévotion, et aurait ainsi un moyen de battre l'ennemi avec ses propres armes. Quoiqu'un peintre soit un méchant homme, ajoutait-il, il ne faut pas laisser d'avoir du respect pour le tableau qu'il fait de Celui qui est pour nous la source de tous les biens. C'est pourquoi il approuvait le conseil donné par quelques-uns d'accueillir par des signes de mépris les visions qui mettraient devant les yeux l'image de Notre Seigneur, parce que, disait-il, nous devons révéler l'image de notre Roi partout où elle se présente à nos regards. Je trouve qu'en cela il parlait d'une manière très juste ; car si ici-bas un ami ne peut voir sans déplaisir qu'on outrage le portrait de son ami, à combien plus forte raison devons-nous toujours vénérer l'image de Notre Seigneur crucifié, et tout tableau qui nous représente ce souverain Maître du ciel et de la terre. Je me plais à répéter ici ce que j'ai dit ailleurs sur ce point, parce que j'ai connu une personne à qui l'on avait commandé d'accueillir ces visions avec des signes de mépris. Je ne sais qui a inventé un tel remède. Il n'est bon qu'à tourmenter une âme à qui un confesseur donne un si mauvais conseil, et qui se croit perdue si elle ne le suit pas. Je pense au contraire que si cela arrive, on doit lui représenter ces raisons avec humilité, et s'il insiste, ne point lui obéir en cette circonstance.

L'âme tire ce précieux avantage de ces apparitions de Notre Seigneur, que lorsqu'elle pense à sa vie et à sa passion, le souvenir de son visage si doux et si beau lui donne une très grande consolation : de même qu'ici-bas, quand on a vu une personne à qui l'on est très obligé, on éprouve plus de bonheur à penser à elle que si on ne l'avait jamais connue. On tire aussi d'autres avantages du souvenir si agréable et si consolant de ces visions. Mais comme j'ai déjà tant parlé des excellents effets qu'elles produisent, et que j'en parlerai encore dans la suite, je me contenterai de vous donner ici un avis, selon moi, très important. Lorsque vous savez ou que vous entendez dire que Dieu accorde ces faveurs à quelques âmes, ne lui demandez jamais, et ne souhaitez jamais qu'il vous conduise par la même voie. Cette voie est bonne sans doute, et vous devez en faire grande estime, et la respecter beaucoup ; mais il ne vous convient ni de la demander ni de la désirer, pour plusieurs raisons. La première, parce que c'est un défaut d'humilité que de souhaiter qu'on nous accorde ce que nous n'avons jamais mérité ; former un tel désir, c'est montrer, selon moi, qu'on est bien peu avancé dans cette vertu. Car de même que la pensée d'être roi ne saurait entrer dans l'esprit d'un pauvre habitant de la campagne, tant la bassesse de sa condition le lui fait paraître impossible, de même une âme véritablement humble ne prétendra jamais à de semblables faveurs. Notre Seigneur ne les accorde, à mon avis, qu'à ceux qui sont affermis dans cette vertu par la connaissance qu'il leur a donnée du peu qu'ils sont par eux-mêmes. Or, comment une personne qui a cette vue de sa misère et de son néant, pourrait-elle, au lieu de porter si haut ses désirs, n'être pas sincèrement convaincue que Dieu lui a déjà fait une grâce bien grande en la préservant des peines de l'enfer ? La seconde raison est que, lorsqu'on ose former l'idée de tels souhaits, on est déjà trompé ou en grand danger de l'être, parce que la moindre petite porte ouverte suffit au démon pour nous tendre mille pièges. La troisième raison est que, lorsque le désir est violent, il entraîne avec lui l'imagination, et qu'ainsi l'on se figure voir et entendre ce qu'on ne voit et qu'on n'entend point, de même que l'on songe la nuit à ce que l'on a vivement désiré durant le jour. La quatrième raison est qu'il y a une étrange témérité à vouloir soi-même choisir son chemin sans savoir s'il est le plus sûr, au lieu de s'abandonner à la conduite de Notre Seigneur qui nous connaît mieux que nous ne nous connaissons, afin qu'il nous mène par la voie qui nous convient, et qu'ainsi sa sainte volonté se fasse en toutes choses. La cinquième raison est que ce serait montrer qu'on n'a aucune idée des croix que Dieu envoie aux âmes qu'il favorise de ces grâces : or, ces croix sont très grandes, et de diverses espèces, et sait-on si l'on aurait la force de les porter ? La sixième raison est qu'on ignore si l'on ne trouvera pas une perte là où l'on croit rencontrer un profit, ainsi qu'il arriva au roi Saül. A ces raisons je pourrais en ajouter d'autres. Ainsi, mes sœurs, croyez bien que le plus sûr est de ne vouloir que ce que Dieu veut ; il nous connaît, et il nous aime. Remettons-nous

entre ses mains, afin que sa volonté soit faite en nous. Nous ne pourrons jamais nous tromper, si notre volonté demeure toujours bien déterminée à ne vouloir que ce qu'il veut. Remarquez d'ailleurs que pour être fréquemment favorisée de ces apparitions, une âme n'en mérite pas plus de gloire, mais qu'elle en contracte une plus étroite obligation de servir Dieu, parce qu'elle a plus reçu de lui.

Quant à ce qui est de mériter davantage, Notre Seigneur ne le fait point dépendre de ces sortes de grâces, puisqu'il y a plusieurs personnes saintes qui n'en ont jamais reçu aucune, et d'autres qui ne sont pas saintes qui en ont reçu. D'ailleurs il ne faut pas croire qu'elles soient continuelles ; souvent une seule de ces faveurs coûte bien des croix à une âme ; et cette âme, sans songer si elle recevra de Notre Seigneur une semblable grâce, ne s'occupe qu'à lui en témoigner sa reconnaissance par une parfaite fidélité à le servir. Ces apparitions du divin Maître doivent sans doute singulièrement aider une âme à avancer dans les vertus ; mais celui qui les acquiert par son travail méritera beaucoup davantage. Notre Seigneur, à ma connaissance, favorisait de ces apparitions deux personnes dont l'une était un homme. Elles avoient un désir si ardent de servir le divin Maître à leurs dépens et sans ces grandes délices, elles avoient une telle soif de souffrir pour son divin amour, qu'elles se plaignaient à lui de ce qu'il les leur accordait ; et s'il eût été en leur pouvoir de les refuser, elles l'auraient fait. Je ne parle ici que des délices qu'elles goûtaient dans la contemplation et non des visions elles-mêmes ; car elles voyaient trop bien les grands avantages qu'elles en retiraient et l'estime qu'elles en devoient faire. A la vérité, de tels désirs sont également surnaturels ; ils sont le partage d'âmes embrasées d'un très grand amour, et jalouses de montrer à Notre Seigneur qu'elles ne le servent point par intérêt. Ces grandes âmes, comme je l'ai déjà dit, ne s'arrêtent point à la pensée de la gloire pour s'exciter à servir Dieu, elles ne songent qu'à contenter cet amour qui les enflamme, et dont la nature est d'agir sans cesse de mille manières. Si elles le pouvaient, elles souhaiteraient inventer des moyens de se consumer dans le feu dont elles brûlent ; et s'il était nécessaire pour la plus grande gloire de Dieu qu'elles restassent éternellement anéanties, elles s'y dévoueraient de très grand cœur. Louange, et louange sans fin à ce Dieu qui, en s'abaissant jusqu'à ces communications intimes avec de si misérables créatures, se plaît à nous révéler les adorables trésors de son amour. ! Ainsi soit-il !

2CHAPITRE X2

3De plusieurs autres faveurs que Dieu accorde à l'âme par des moyens différents des précédents, et des grands avantages qu'elle en retire.3

Notre Seigneur se communique à l'âme de bien des manières par ces apparitions : il se montre à elle tantôt pour la consoler dans ses peines, tantôt pour la préparer à quelque grande croix ; ou bien, quand il veut prendre ses délices auprès d'elle, et qu'elle les prenne auprès de lui. Je ne m'arrêterai point à particulariser quelque-une de ces choses. Mon dessein est seulement d'indiquer de mon mieux en quoi diffèrent ces visions, et de vous faire connaître la nature et les effets de chacune. A l'aide de cette connaissance, vous ne prendrez pas pour des visions les chimères que l'imagination pourrait vous représenter ; et si Dieu daigne se montrer à vous, sachant à l'avance que c'est possible, vous n'en serez ni troublées, ni affligées. Car le démon a grand intérêt et prend un singulier plaisir à jeter une âme dans la tristesse et l'inquiétude, pour l'empêcher de s'occuper tout entière à aimer et à louer Dieu .

Notre Seigneur se communique à l'âme par d'autres voies beaucoup plus élevées que celles dont je viens de parler, et, à mon avis, moins dangereuses, parce que le démon ne saurait les

contrefaire. Mais ces visions sont si cachées ; qu'il est beaucoup plus difficile d'en donner une idée que des précédentes.

Il arrive que l'âme étant en oraison, et avec une entière liberté de ses sens, Notre Seigneur la fait entrer tout à coup dans une extase où il lui découvre de grands secrets qu'elle croit voir en Dieu même. Quoique j'use de ce terme de voir, l'âme cependant ne voit rien, parce que ce n'est pas ici une vision imaginaire où la très sainte humanité de Jésus Christ lui soit représentée. C'est une vision intellectuelle qui fait connaître à l'âme de quelle manière toutes les choses se voient en Dieu, et comment elles sont toutes en lui. Cette vision est très utile : malgré sa courte durée, qui n'est que d'un moment, elle demeure profondément gravée dans l'esprit, et donne une très grande confusion à l'âme par la manière si claire dont elle lui fait voir la grandeur du péché, puisque étant en Dieu ainsi que nous y sommes, ce n'est pas seulement en sa présence, mais en lui-même que nous le commettons.

Je veux me servir d'une comparaison pour rendre cette vérité plus sensible. On entend souvent parler de la malice du péché, mais hélas ! ou l'on n'y réfléchit point, ou l'on ne veut pas comprendre ; car si l'on voyait clairement l'acte du péché tel qu'il est, il ne serait pas, ce semble, possible de se porter à cet excès d'audace. Supposons que Dieu soit un immense et superbe palais qui enferme le monde. Cela étant, un pécheur peut-il commettre quelque crime hors de ce palais ? Non certes. C'est donc en Dieu même que se commettent les abominations, les turpitudes et les iniquités de tous les pécheurs de la terre. Quel effroi cette pensée ne doit-elle pas nous inspirer ! qu'elle est digne de nos méditations ! quelle vive lumière elle nous donnera sur l'énormité du péché, à nous surtout pauvres ignorants qui la comprenons si peu ! Car si cette vérité était connue de nous, il ne nous serait pas possible de porter la hardiesse et la démençe jusqu'à offenser la majesté adorable de notre Dieu.

Considérons, mes sœurs, de quelle ineffable miséricorde et de quelle patience il use envers nous, en ne nous précipitant pas dans l'abîme à l'instant même où nous l'offensons. Rendons-lui-en de très vives actions de grâces, et ayons honte désormais d'être sensibles à ce que l'on fait ou que l'on dit contre nous. Car est-il au monde iniquité plus grande que de voir que Dieu notre Créateur souffre que nous commettions dans lui-même tant d'offenses, et que nous ne puissions endurer quelques paroles dites contre nous en notre absence, et peut-être sans mauvaise intention ? Ô misère humaine ! et quand donc, mes filles, imiterons-nous en quelque chose ce grand Dieu ? Ne nous persuadons pas, je vous prie, que nous ayons beaucoup de mérite à souffrir des injures, mais disposons-nous à les endurer avec joie, et aimons ceux de qui nous les recevons, puisque Notre Seigneur ne laisse pas de nous aimer, quoique nous l'ayons tant offensé. Après l'exemple que donne cet adorable Modèle, quel droit n'a-t-il pas de vouloir que tous pardonnent, quelque grandes que soient les offenses qu'ils aient reçues ! Je dis donc, mes filles, que cette vision, quoiqu'elle ne dure qu'un moment, elle est une faveur insigne que l'âme reçoit de Notre Seigneur, pourvu qu'elle veuille en profiter en se la représentant souvent.

Il arrive aussi que Dieu, en très peu de temps et d'une manière qui ne se peut exprimer, montre en lui-même à l'âme une vérité qui, par son éclat, obscurcit en quelque sorte toutes celles qui sont dans les créatures ; et il fait connaître clairement à l'âme que lui seul est la vérité, et qu'il ne peut mentir. Ces paroles du Psaume : Tout homme est menteur, sont alors bien entendues d'elle ; elle en a une intelligence plus parfaite que si elle les eût entendu répéter mille fois, et elle voit que Dieu seul est la vérité infallible. Cela me fait souvenir de Pilate, lorsqu'il demandait à Notre Seigneur ce que c'était que la vérité, et montre combien peu nous connaissons cette suprême vérité. Je désirerais l'expliquer plus clairement, mais ce n'est pas en mon pouvoir.

Apprenons par là, mes sœurs, que pour nous conformer en quelque chose à notre Dieu et à notre Époux, nous devons sans cesse nous efforcer de marcher selon la vérité devant lui et devant les hommes ; je ne dis pas seulement dans nos paroles, car par la grâce de Dieu je ne vois personne dans nos monastères qui, pour quoi que ce soit, voulût dire un mensonge, mais encore dans toutes nos œuvres. Loin de nous le désir qu'on nous croie meilleures que nous ne sommes ; mais en tout donnons à Dieu ce qui lui appartient, et rendons-nous justice à nous-mêmes par respect et par amour pour la vérité. Et ainsi nous viendrons à faire peu de cas de ce monde où tout est mensonge et fausseté, et qui par là même n'est point durable.

Pensant un jour en moi-même pour quelle raison Notre Seigneur aime tant la vertu d'humilité et nous recommande tant de l'aimer, il me vint tout à coup dans l'esprit, sans y faire plus de réflexion, que c'est parce que Dieu est la suprême vérité, et que l'humilité n'est autre chose que de marcher selon la vérité. Or, c'est une grande vérité que, loin de rien posséder de bon par nous-mêmes, nous n'avons au contraire en partage que la misère, et que nous ne sommes que néant. Quiconque n'entend pas cela, marche dans le mensonge ; et plus on l'entend, plus on se rend agréable à la souveraine vérité, parce qu'on marche dans la vérité. Daigne le Seigneur, mes filles, nous faire la grâce de ne jamais perdre cette connaissance de nous-même !

Notre Seigneur favorise l'âme des communications dont je viens de parler, lorsque, la voyant résolue d'accomplir en toutes choses sa volonté, et la considérant comme sa véritable épouse, il veut lui donner quelque connaissance de ses divines grandeurs, et de ce qu'elle doit faire pour se rendre agréable à ses yeux. Je n'en dis pas davantage sur ce sujet, et si j'ai parlé de ces deux insignes faveurs en particulier, c'est que j'ai cru qu'il était très utile de les faire connaître. Il n'y a rien à appréhender dans de telles visions, mais seulement à en remercier Dieu de qui elles procèdent ; et comme ni le démon ni notre imagination n'y peuvent avoir de part, elles laissent l'âme dans une grande joie et un grand repos.

Chapitre 11

Du désir que Dieu donne à l'âme de jouir de Lui, désir si puissant, si impétueux, qu'on est en danger de perdre la vie. Du profit que l'âme tire de cette faveur du Seigneur.

Après tant de faveurs accordées à l'âme par l'Époux, notre petite colombe (car ne pensez pas que je l'oublie) n'est-elle pas enfin satisfaite, et notre mystique papillon ne va-t-il pas enfin s'arrêter là où il doit mourir ? Non certes ; son état, au contraire, est pire qu'auparavant. Quoiqu'il y ait plusieurs années que cette colombe jouisse de ces faveurs, elle gémit néanmoins toujours, et chaque faveur nouvelle augmente sa douleur. Comme de jour en jour elle a une connaissance plus claire des grandeurs de son Dieu, et qu'elle se voit séparée de lui et loin encore de le posséder, elle brûle d'un désir beaucoup plus ardent de lui être unie. Découvrant à une lumière de plus en plus vive combien ce grand Dieu, cet adorable Maître mérite d'être aimé, elle s'enflamme de plus en plus d'amour pour lui ; et quand ce désir de se voir unie à Dieu dure depuis quelques années, il s'accroît à un degré tel qu'il cause à l'âme cette grande peine dont je vais parler. Je dis quelques années, parce qu'il en a été ainsi pour la personne dont j'ai fait mention dans cet écrit ; car je sais bien que pour Dieu, il n'y a point de limites ; il peut en un moment élever une âme aux grâces les plus sublimes dont je traite en cet ouvrage. Notre Seigneur est tout-puissant ; il peut tout ce qu'il veut, et la pente comme le désir de son cœur c'est de faire beaucoup pour nous.

Sans doute, ces grands désirs de voir Dieu, ces larmes, ces soupirs, ces impétueux transports dont nous avons parlé, procédant de l'amour, causent à l'âme une vive souffrance ; mais tout

cela n'est que comme un feu mêlé de fumée qui, n'étant pas encore bien allumé, peut se souffrir en quelque sorte, et ainsi n'est presque rien en comparaison de cet autre feu dont j'ai à parler. Ici, l'âme se trouve embrasée d'un tel amour, que très souvent à la moindre pensée, à la moindre parole qui lui rappelle que la mort peut tarder encore à l'unir à son divin Époux, soudain, sans qu'elle sache ni d'où ni comment, elle se sent frappée comme d'un coup de foudre, eu comme transpercée par une flèche de feu. Je ne dis pas que ce soit une flèche ; mais, quoi que ce puisse être, on voit clairement que ce n'est pas une chose qui procède de notre nature ; je ne dis pas non plus que ce soit un coup de foudre car la blessure qu'on reçoit est plus pénétrante encore. Et cette blessure, à mon avis, n'est point faite à l'endroit où nous ressentons les douleurs ordinaires, mais au plus profond et au plus intime de l'âme, dans cet endroit où ce rayon de feu, en un instant, réduit en poudre tout ce qu'il rencontre de notre terrestre nature. Tant que l'âme est en cet état, il lui est impossible de penser à rien de ce qui tient à son être ; dès le premier instant, ses puissances sont suspendues à l'égard de toutes les choses de ce monde, et elles ne conservent d'activité que pour augmenter son martyre en augmentant son amour pour Celui dont elle ne peut souffrir d'être plus longtemps séparée.

Gardez-vous de croire, mes sœurs, que j'exagère en parlant de la sorte. Je suis très assurée au contraire, que je n'en dis pas assez, parce que les termes manquent pour peindre un tel martyre. C'est, je le répète, un ravissement des sens et des puissances à l'égard de tout ce qui ne contribue point à faire sentir cette peine. Car l'entendement voit à une très vive lumière avec quelle raison l'âme s'afflige d'être absente de son Dieu ; et Notre Seigneur augmente encore sa peine par une claire et vive connaissance qu'il lui donne de ses amabilités souveraines et de ses perfections infinies. Par cette vue, la peine croît jusqu'à un tel degré d'intensité, que malgré soi l'on jette de grands cris. C'est ce qui arrivait à la personne dont j'ai parlé, lorsqu'elle était dans cet état ; quoiqu'elle fût patiente et accoutumée à supporter de grands maux, elle ne pouvait se défendre de ces cris, parce que, comme je l'ai dit, cette douleur ne se fait point sentir dans le corps, mais dans l'intérieur de l'âme. Cette personne apprit alors combien les douleurs de l'âme l'emportent en intensité sur celles du corps ; elle connut que les peines du purgatoire étaient de la nature de ce martyre, et que la séparation du corps n'empêchait pas les âmes d'y endurer des souffrances, beaucoup plus grandes que toutes celles que l'on peut endurer avec le corps dans cette vie. J'ai vu une personne réduite à cette extrémité, et je croyais qu'elle allait mourir. Il n'y aurait eu rien d'étonnant, car la vie est réellement alors en grand danger. Ainsi, quoique cette extase de douleur et d'amour dure peu, les os du corps en demeurent déboîtés. Le pouls est aussi faible que si l'on était sur le point de rendre l'âme à Dieu, parce que la chaleur naturelle manque et s'éteint. L'âme, au contraire, se sent tellement embrasée par le feu de l'amour, qu'avec le moindre degré d'ardeur de plus, elle briserait sa chaîne selon ses désirs, et se verrait dans les bras de Dieu. Tant que dure ce martyre, elle ne sent aucune douleur dans le corps, bien que les os, comme j'ai dit, en soient déboîtés ; qu'ensuite, durant deux à trois jours, il soit en proie à de telles douleurs qu'on n'a pas même la force d'écrire, et qu'enfin il reste toujours plus faible qu'il n'était auparavant. Cela vient, à mon avis, de ce que ces souffrances intérieures de l'âme sont si vives et surpassent tellement celles du corps, que, quand on le mettrait en pièces, elle ne le sentirait pas. Il nous arrive à nous-même quelque chose de semblable ; avons-nous quelque part une douleur aiguë, nous sentons peu les autres ; quoiqu'elles soient en grand nombre ; c'est ce que j'ai souvent éprouvé.

Vous me direz peut-être qu'il y a de l'imperfection dans ce grand désir de voir Dieu, et que cette âme qui lui est si soumise devrait se conformer à sa volonté qui la retient encore dans cet exil. Je réponds qu'auparavant elle pouvait le faire, et que cette considération l'aidait à supporter la vie. Mais sous l'empire de cette peine, cela n'est plus en son pouvoir, parce qu'elle n'est plus maîtresse de sa raison, et qu'elle ne peut penser qu'aux motifs qu'elle a de s'affliger.

Étant absente de son souverain Bien, comment pourrait-elle désirer de vivre ? Elle se sent dans une solitude si extraordinaire, que ni toutes les créatures d'ici-bas, ni même tous les habitants du ciel ne lui pourraient être de quelque compagnie, si Celui qu'elle aime n'y était pas. Loin de trouver quelque allègement en ce monde, tout au contraire la tourmente. Elle est comme une personne suspendue en l'air qui ne peut poser le pied sur la terre, ni s'élever vers le ciel. Elle brûle d'une soif qui la consume, et elle ne peut boire à la source désirée. Rien dans ce monde ne saurait calmer les ardeurs de cette soif ; d'ailleurs l'âme ne veut l'étancher qu'avec l'eau dont Notre Seigneur parla à la Samaritaine, et cette eau lui est refusée.

Ô mon adorable Maître, à quelle extrémité vous réduisez vos amants ! Que c'est peu néanmoins en comparaison de ce que vous leur donnez ensuite ! N'est-il pas juste que les grandes faveurs coûtent beaucoup ? et l'âme pourrait-elle jamais acheter trop cher une grâce où elle se purifie pour entrer dans la septième demeure, comme on se purifie dans le purgatoire pour entrer au ciel ? Qu'est-ce que sa souffrance auprès d'une telle faveur, sinon une goutte d'eau en comparaison de l'Océan ? C'est trop dire encore. Quand à ce tourment et à cette affliction qui sont, selon moi, la plus grande souffrance qu'on puisse endurer dans ce monde, viendraient se joindre, comme dans la personne dont j'ai parlé, beaucoup d'autres douleurs spirituelles et corporelles, l'âme compterait tout cela pour rien auprès de la sublime faveur que Dieu lui accorde. L'âme comprend que cette peine est d'un prix inestimable, et qu'elle n'aurait jamais pu la mériter : Elle voit clairement que ce martyr est d'une nature telle que rien en ce monde ne saurait l'adoucir, et néanmoins elle le souffre avec bonheur, et serait prête à l'endurer toute sa vie si Dieu le voulait ainsi : ce qui serait se dévouer non à mourir une fois, mais à être toujours mourante ; car ce martyr n'est rien moins qu'une agonie.

Quels doivent donc être les tourments des réprouvés dans l'enfer ! Ils ne sont adoucis ni par cette conformité à la volonté de Dieu, ni par ce contentement et cette joie qu'éprouve l'âme à la vue des récompenses dont ses peines seront suivies ; ils vont au contraire toujours en augmentant, j'entends quant aux peines accidentelles. S'il est vrai que les souffrances de l'âme l'emportent de beaucoup sur celles du corps, et que les tourments qu'endurent ces malheureux sont incomparablement plus terribles que ce martyr de l'âme dont j'ai parlé, de quel désespoir ne seront-ils pas saisis en voyant que leur supplice n'aura jamais de fin ! Ah ! tout ce que nous pouvons faire ou souffrir dans une vie si courte, ne nous doit-il pas paraître un atome, quand c'est pour échapper durant l'éternité à de si épouvantables tourments ? Je le répète, mes sœurs, il est impossible d'exprimer combien les souffrances de l'âme sont terribles et différentes de celles du corps. Il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre, ou que Dieu lui-même nous le montre, afin de nous faire connaître combien nous lui sommes redevables de nous avoir appelées à un état où nous espérons de sa miséricorde qu'il nous délivrera d'un tel malheur, et nous pardonnera nos péchés.

Revenons à notre sujet. Dans une si grande intensité, cette peine ne dure pas, ce me semble, plus de trois à quatre heures chez la personne dont j'ai parlé ; et si elle durait plus longtemps, je ne pense pas que notre faible nature pût la supporter sans un miracle. Une fois même cette personne, ne l'ayant soufferte que durant un quart d'heure, perdit entièrement le sentiment, et demeura comme toute brisée ; à la vérité, cette peine fondit sur elle avec une extrême rigueur. Cela lui arriva la dernière fête de Pâques, au milieu d'une conversation, et après avoir passé tous les jours précédents dans une telle sécheresse, qu'à peine sentait-elle qu'on était à ces saintes solennités ; il ne fallut pour la faire tomber en extase qu'une seule parole sur la prolongation de cet exil. Il n'est pas plus possible de résister à l'impétuosité de ce ravissement, que de ne point brûler dans un grand feu. J'ajoute que cela ne peut être caché à ceux qui se trouvent présents. Ils ne sont pas témoins, il est vrai, des peines intérieures de cette personne,

mais ils ne peuvent s'empêcher de voir, par ce qu'elle souffre extérieurement, que sa vie est en grand péril. Quant à elle, si elle trouve en eux une sorte de compagnie, elle n'en tire néanmoins aucun secours, parce qu'ils ne lui apparaissent, ainsi que le reste des créatures, que comme des ombres.

Comme vous pourriez vous voir dans cet état, il est bon, mes filles, de connaître comment notre faible nature peut s'y mêler. Lorsque l'âme, embrasée du désir d'être unie à Dieu, se meurt de ne point mourir, au moment où il lui semble qu'elle est sur le point de se séparer du corps, elle éprouve néanmoins une véritable crainte, et elle voudrait voir son martyre diminuer, afin de ne pas mourir. Il est évident que cette crainte ne vient que de la faiblesse de la nature ; car d'un autre côté cette âme conserve toujours ce désir de mourir, et sa peine persévère sans que rien ne puisse la lui enlever, jusqu'à ce que Notre Seigneur lui-même y mette un terme en lui envoyant quelque grande extase ou quelque vision ; c'est le moyen ordinaire qu'emploie ce divin Consolateur, pour la consoler et la fortifier de telle sorte qu'elle consente à vivre tant qu'il le voudra.

Ce martyre est grand sans doute, mais l'âme en retire les plus précieux avantages. Elle ne craint plus les souffrances et les croix qui lui peuvent arriver, parce qu'elles ne lui semblent plus rien en comparaison de cette peine intérieure qu'elle a endurée. Elle demeure enflammée d'un tel amour pour Dieu, qu'elle souhaiterait de pouvoir souvent souffrir cette peine. Mais cela ne dépend pas d'elle : malgré tous ses efforts et toute l'ardeur de ses désirs, il lui est tout aussi impossible d'éprouver de nouveau ce martyre, que de s'y soustraire lorsqu'il plaît à Notre Seigneur de le lui envoyer. Son mépris pour le monde augmente, parce qu'elle a reconnu qu'il n'avait rien qui fût capable de la consoler dans le tourment où elle s'est vue. Elle est plus détachée que jamais des créatures, parce qu'il est désormais évident pour elle que le Créateur seul peut la consoler et combler ses désirs. Elle a une plus grande crainte de Dieu, et s'applique plus qu'auparavant à ne point l'offenser, parce qu'elle voit que s'il peut consoler, il peut aussi infliger des supplices.

Dans une voie si spirituelle et si élevée, deux choses, selon moi, mettent véritablement la vie en péril. L'une, ce martyre dont je viens de parler ; l'autre, l'excès de la joie que l'on ressent dans les extases dont j'ai dit qu'il était suivi. Tel est alors l'excès du plaisir qui transporte l'âme, qu'il semble qu'elle va y succomber, et qu'il ne faut plus qu'un rien pour l'affranchir de son corps. A la vérité, ce ne serait pas un petit bonheur pour elle de sortir ainsi de cet exil. Vous pouvez juger par-là, mes sœurs, si j'ai eu raison de dire qu'il fallait un grand courage aux âmes qui reçoivent ces grâces élevées, et à combien juste titre, si vous les demandiez à Notre Seigneur, il pourrait vous répondre, comme aux Fils de Zébédée : Pouvez-vous boire mon calice ? Je ne doute pas que vous ne répondiez toutes que vous êtes prêtes à le boire, et comme vous mettez toute votre confiance en cet adorable Sauveur lui-même, vous avez bien raison de lui parler ainsi ; car il ne manque jamais de donner des forces aux âmes qui se confient en lui, quand il voit qu'elles leur sont nécessaires. Il protège ces âmes en toute occasion ; il prend leur défense au milieu des persécutions et des murmures qui s'élèvent contre elles, comme il fit pour sainte Madeleine ; et si ce n'est point par des paroles, c'est par des œuvres qu'il se déclare leur protecteur. Enfin, enfin, avant même qu'il les retire de cet exil, il les paye de tout ce qu'elles ont fait pour lui, comme vous allez le voir dans la septième demeure. Bénédiction et bénédiction sans fin à ce Dieu d'amour, et que toutes les créatures le louent dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Les septièmes Demeures

Chapitre 1

Des grandes faveurs que Dieu accorde aux âmes qui sont entrées dans les Septièmes Demeures. De certaines différences entre l'âme et l'esprit bien qu'ici deux ne fassent qu'un. Ce chapitre contient des choses dignes de remarque.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, qu'après tout ce qui a été dit touchant ce chemin spirituel, il est impossible qu'il reste encore quelque chose à dire. Mais ce serait se tromper étrangement que de le croire ; car comme la grandeur de Dieu n'a point de bornes, ses œuvres n'en ont pas non plus. Et qui ne pourrait jamais raconter toutes ses miséricordes et toutes les merveilles de sa grâce ? C'est impossible. Ainsi donc, ne vous étonnez point de ce que j'ai déjà dit et de ce que je pourrai dire encore dans cet écrit, tout cela est moins qu'un atome en comparaison des grandes choses que l'on pourrait dire de Dieu. Considérons comme un gage signalé de sa miséricorde qu'il ait daigné départir de si grandes faveurs à une personne qui peut nous les faire connaître ; car plus nous saurons qu'il se communique à ses créatures, plus nous louerons sa grandeur, et plus nous nous efforcerons de ne pas tenir peu de compte d'une âme qui est pour le Seigneur l'objet de si grandes complaisances. Bien que chacune de nous ait une âme, nous sommes loin d'avoir pour elle l'estime que mérite une créature faite à l'image de Dieu, et c'est pourquoi nous ne comprenons point les admirables secrets qu'elle renferme.

Daigne Notre Seigneur conduire lui-même ma plume ; qu'il lui plaise de vous donner par moi quelque connaissance des merveilles que renferme cette septième demeure, et que cet adorable Sauveur découvre aux âmes qu'il a daigné y admettre. Je l'en ai beaucoup prié. Il sait bien qu'en dévoilant ses miséricordes, je ne me propose que de faire bénir et glorifier son saint nom. J'espère, mes filles, qu'il m'accordera cette grâce, non pas pour l'amour de moi, mais en votre faveur, afin que vous compreniez combien il vous importe que votre Époux célèbre avec vos âmes ce mariage spirituel qui apporte avec soi les grands biens dont je vais parler, et qu'ainsi il n'y ait rien que vous ne vous efforciez de faire pour tâcher de vous en rendre dignes.

Grand Dieu, une créature aussi misérable que moi peut-elle, sans trembler, entreprendre de traiter d'un sujet si élevé, et que je suis si indigne de comprendre ? Ma confusion a été grande, je l'avoue ; j'ai délibéré s'il ne valait pas mieux ne dire que quelques mots de cette dernière demeure. Je craignais qu'on ne s'imaginât que j'en parlais par expérience, et j'en avais une honte extrême ; c'était chose terrible pour moi, me connaissant telle que je suis. D'un autre côté, il m'a semblé que c'était tentation et faiblesse de me mettre en peine des jugements qu'on pourrait porter sur mon compte. Et que m'importe, pourvu que mon Dieu soit un tant soit peu plus connu et glorifié, que le monde entier crie contre moi ? D'ailleurs je serai peut-être morte quand ces pages verront le jour. Que Celui qui est toujours vivant et qui vivra aux siècles des siècles, soit béni à jamais ! Ainsi soit-il.

Lorsqu'il plaît à Notre Seigneur d'avoir compassion de ce qu'a souffert et souffre une âme par son ardent désir de le posséder, et qu'il a déjà résolu de la prendre pour son épouse, il la fait entrer dans cette septième demeure qui est la sienne ; avant de célébrer ce mariage spirituel. Car le ciel n'est pas son seul séjour ; il en a aussi un dans l'âme que l'on peut nommer un autre ciel. Jugez par-là, mes sœurs, combien il nous importe de comprendre que l'âme, quoique invisible, n'est pas quelque chose de ténébreux ; loin de nous la pensée qu'il n'existe d'autre

lumière que celle qui frappe nos regards, et qu'ainsi il y a dans l'âme une sorte d'obscurité. Il règne, je l'avoue, une nuit profonde dans les âmes qui ne sont point en grâce ; non que le Soleil de justice leur manque, puisqu'il est toujours en elles, leur donnant l'être, mais parce qu'elles sont incapables de recevoir sa lumière, comme je l'ai dit dans la première demeure. Dieu fit connaître à une personne l'état de ces âmes malheureuses. Elle les vit, comme dans une prison obscure, chargées de chaînes, impuissantes à faire aucun acte méritoire, aveugles et muettes. Nous devons leur porter la plus tendre compassion, considérant qu'il fut un temps de notre vie où nous leur avons ressemblé, et que Notre Seigneur peut déployer envers elles sa miséricorde, comme il l'a fait envers nous.

Ayons donc, mes sœurs, un soin très particulier de prier Notre Seigneur pour ceux qui sont en péché mortel ; c'est la plus belle aumône que nous puissions faire. Si un homme s'offrait à nos regards, les mains liées avec une forte chaîne, attaché à un poteau, et mourant de faim, non par manque de vivres, car il en a quantité auprès de lui, mais parce qu'il ne peut les prendre pour les porter à sa bouche, ne serait-ce pas une grande cruauté de se contenter de le regarder, sans lui donner la nourriture qui va conserver sa vie ? Ce n'est là cependant qu'une faible image de l'état de ces infortunés qui sont en péché mortel ; liés, enchaînés, possédant près d'eux les aliments de la vie divine, mais n'en ayant que du dégoût, ils sont près de mourir non de la mort d'ici-bas, mais de la mort éternelle ; ne serait-ce donc pas une cruauté plus grande encore de ne pas voler à leur secours ? Et comme notre zèle doit s'enflammer à la pensée que par nos prières nous pouvons briser leurs chaînes, et les rendre pour jamais à la vie ! Je vous demande donc, pour l'amour de Dieu, de vous souvenir toujours dans vos prières des âmes qui sont en cet état. Mais ce n'est pas de ces âmes que j'ai à parler maintenant, c'est de celles qui, par la miséricorde de Dieu, ont déjà fait pénitence de leurs péchés, et sont en état de grâce.

Nous devons, mes filles, considérer l'âme non pas comme une chose rejetée dans un coin, et enfermée dans d'étroites limites, mais comme un monde intérieur où tiennent à l'aise ces innombrables et resplendissantes demeures que je vous ai fait voir ; et il est juste que cela soit de la sorte, puisqu'il y a dans cette âme une demeure pour Dieu lui-même. Or, lorsque Notre Seigneur veut accorder à une âme la grâce de ce mariage divin, il la fait d'abord entrer dans sa propre demeure, et contracte avec elle une union plus étroite que par le passé. Sans doute il s'était uni cette âme soit dans les ravissements, soit dans l'oraison d'union dont j'ai parlé ; mais alors il semblait à cette âme que la partie supérieure d'elle-même était seule appelée à entrer dans son centre avec cette force qui l'y appelle maintenant dans la septième demeure. Au reste, il importe peu de savoir de quelle manière cela se fait. Il suffit de dire que soit dans l'oraison d'union, soit dans les ravissements, Notre-Seigneur unit l'âme à lui, mais en la rendant aveugle et muette comme saint Paul au moment de sa conversion ; il la prive tellement de sentiment, qu'elle ne peut comprendre ni quelle est la faveur dont elle jouit, ni comment elle en jouit, parce que l'extrême plaisir qu'elle goûte de se voir si près de Dieu, suspend toutes ses puissances. Ici Dieu agit différemment ; dans sa bonté, faisant comme tomber les écailles qui couvrent les yeux de l'âme, il veut que, par une voie à la vérité tout extraordinaire, elle découvre et comprenne quelque chose de la grâce dont il daigne l'honorer. L'ayant donc introduite dans sa propre demeure, il lui accorde une vision intellectuelle des plus hautes : par une certaine manière de représentation de la vérité, les trois Personnes de la très sainte Trinité se montrent à elle, avec un rayonnement de flammes qui, comme une nuée très éclatante, vont d'abord à la partie la plus spirituelle de l'âme ; à la faveur d'une connaissance admirable qui lui est alors donnée, elle voit ces trois Personnes distinctes, et elle entend avec une souveraine vérité qu'elles ne sont toutes trois qu'une même substance, une même puissance, une même sagesse, et un seul Dieu ; en sorte que, ce que nous ne connaissons en ce monde que par la foi, l'âme, à cette lumière, l'entend, nous pouvons le dire, par la vue, sans néanmoins qu'elle voie rien ni des yeux

corporels, ni même de ses yeux intérieurs, parce que cette vision n'est pas de celles qu'on nomme imaginaires. Là, les trois adorables Personnes se communiquent à l'âme, lui parlent, et lui donnent l'intelligence de ces paroles de Notre Seigneur dans l'Évangile : Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.

Ô mon Dieu ! qu'il y a loin d'avoir l'oreille frappée de ces paroles, de les croire même, ou d'en entendre la vérité de la manière que je viens de dire ! Depuis que cette âme dont j'ai parlé a reçu cette faveur, elle est dans un étonnement qui augmente de jour en jour, parce qu'il lui semble que ces trois divines Personnes ne font jamais quittée ; elle voit clairement, de la manière énoncée plus haut, qu'elles sont dans l'intérieur de son âme, dans l'endroit le plus intérieur, et comme dans un abîme très profond ; cette personne, étrangère à la science, ne saurait dire ce qu'est cet abîme si profond, mais c'est là qu'elle sent en elle-même cette divine compagnie.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que l'âme dans cet état doit être si absorbée, qu'elle ne peut s'occuper de rien. Vous vous trompez ; elle se porte avec plus de facilité et d'ardeur qu'auparavant à tout ce qui est du service de Dieu ; et dès que les occupations la laissent libre, elle reste avec cette agréable compagnie. Pourvu qu'elle soit fidèle à Dieu, jamais à mon avis Dieu ne manquera de lui donner cette vue intime et manifeste de sa présence. Elle espère fermement que Dieu ne permettra pas qu'elle perde, par sa faute, une faveur aussi insigne, et elle a raison de l'espérer de la sorte ; toutefois elle marche avec plus de vigilance que jamais pour ne déplaire en rien à son divin Époux.

Il faut remarquer que cette vue habituelle de la présence des trois divines Personnes n'est point aussi entière, ou pour mieux dire aussi claire, qu'au moment auquel pour la première fois la très sainte Trinité se montre à l'âme, ou qu'elle daigne ensuite lui renouveler cette faveur. Car, si cela était, l'âme ne pourrait ni s'occuper d'autre chose, ni même vivre parmi les humains. Mais bien que cette vue de la très sainte Trinité ne conserve pas un si haut degré de clarté, l'âme, toutes les fois qu'elle y pense, se trouve avec cette divine compagnie. On peut dire qu'il en est en quelque sorte de l'âme comme d'une personne qui, se trouvant avec d'autres dans un appartement très clair, cesserait tout à coup de les voir si l'on fermait les fenêtres, sans néanmoins cesser d'être certaine de leur présence. Mais il dépend de cette personne de les revoir en rouvrant les fenêtres, tandis que l'âme n'a pas un semblable pouvoir. Non, elle ne peut, au gré de ses désirs, contempler la très sainte Trinité dans la vision intellectuelle qu'elle a eue ; il faut pour cela que Notre Seigneur ouvre la fenêtre de son entendement, et il ne le fait que quand il veut ; c'est lui faire une assez grande grâce que de ne jamais s'éloigner d'elle, et de vouloir bien qu'elle en soit si assurée. Il paraît que Dieu veut alors, par cette admirable compagnie, la préparer à de plus grandes choses. Il est clair, en effet, qu'elle en tirera un très grand secours pour s'avancer dans la perfection, et pour s'affranchir des craintes que lui causaient parfois les faveurs précédentes, comme il a été dit. C'est ce qu'éprouvait la personne dont j'ai parlé : elle voyait en elle, pour tout, un notable avancement spirituel ; et il lui semblait que, même au milieu des plus grandes croix et des affaires les plus difficiles, jamais l'essentiel de son âme ne se mouvait de cette demeure intérieure où était Dieu. Dans cet état, la partie supérieure de son âme lui paraissait en quelque sorte divisée de l'autre ; et comme, après avoir reçu de Dieu cette haute faveur, cette personne eut de grandes croix à porter, elle se plaignait quelquefois de son âme, comme Marthe de Marie sa sœur, et lui reprochait de rester toujours occupée à jouir à son gré de ce doux repos, tandis qu'elle se trouvait au milieu de tant de peines et d'occupations qu'il lui était impossible d'en jouir avec elle.

Ceci, mes filles, vous semblera étrange, mais c'est la vérité. L'âme est indivisible sans doute ; et cependant l'état que je viens de décrire, bien loin d'être une imagination, est l'état ordinaire où l'on se trouve après avoir reçu une si haute faveur. Les choses intérieures, je le répète, se voient de telle manière, que l'on aperçoit très manifestement une certaine différence entre l'âme et l'esprit ; et bien qu'au fond ce ne soit qu'une même chose, on y aperçoit une division si délicate, qu'il semble quelquefois que l'un opère d'une manière et l'autre d'une autre, suivant le goût qu'il plaît au Seigneur de leur donner. Il me paraît aussi qu'il y a de la différence entre l'âme et les puissances. Mais il se rencontre tant de ces différences dans l'intérieur de l'âme, et elles sont si difficiles à saisir, que je ne pourrais sans témérité entreprendre d'en donner l'intelligence. Un jour nous en aurons la claire vue, si le Seigneur, dans sa miséricorde, daigne nous ouvrir cette sainte demeure où nous comprendrons pleinement tous ces profonds secrets.

Chapitre 2

Suite du même sujet. De subtiles comparaisons aident à comprendre la déférence qu'il y a entre l'union spirituelle et le mariage spirituel.

Parlons maintenant de ce mariage spirituel et divin qui unit l'âme à Dieu, mais qui ne reçoit sans doute son accomplissement parfait que dans le ciel, attendu que l'âme peut, tant qu'elle est en cette vie, s'éloigner de Dieu, et par là même se voir privée d'un si grand bien.

La première fois que Notre Seigneur fait une grâce si élevée, c'est dans une de ces visions qu'on appelle imaginaires qu'il veut se montrer à l'âme, lui apparaissant dans sa très sainte humanité, afin qu'elle ne puisse douter de la faveur souveraine dont il l'honore. Il se montre peut-être à d'autres personnes sous une autre forme ; mais il apparut ainsi à celle dont j'ai parlé. Ce fut au moment où elle venait de communier que Notre Seigneur se fit voir à elle ; il avait cette splendeur, cette beauté, cette majesté qui éclataient en lui après sa résurrection. Il lui dit qu'il était temps qu'elle ne pensa plus qu'à ce qui le regardait, et qu'il prendrait soin d'elle. Il ajouta d'autres paroles qu'il est plus facile au cœur de sentir qu'à la langue d'exprimer.

Vous ne trouverez peut-être rien d'extraordinaire dans cette vision, attendu que Notre Seigneur s'était déjà plusieurs fois montré à cette personne de cette manière. Mais il y avait tant de différence, qu'il la laissa entièrement hors d'elle-même et saisie d'un saint effroi, soit parce que cette vision avait agi sur elle avec une grande force, soit à cause des paroles que Notre Seigneur lui avait dites, soit enfin parce que, sauf dans la vision intellectuelle précédente, elle n'avait jamais vu le divin Maître se montrer ainsi dans l'intérieur de son âme. Il faut savoir que les visions des demeures précédentes diffèrent beaucoup de celles de cette dernière demeure ; et qu'il se trouve, entre les fiançailles et le mariage spirituel, la même différence, qu'ici-bas entre de simples fiancés et ceux que le sacrement de mariage unit déjà d'un lien indissoluble.

J'ai déjà dit en me servant de cette comparaison, faute d'en trouver de meilleure, qu'il n'est pas plus question ici du corps que si l'âme en était séparée, et qu'il ne restât que l'esprit seul. Cela est surtout vrai dans le mariage spirituel, parce que cette mystérieuse union se fait dans le centre le plus intérieur de l'âme, qui doit être l'endroit où Dieu lui-même habite. Dans les autres grâces dont j'ai dit qu'il favorisait l'âme, les sens et les puissances étaient comme les portes par lesquelles elle entrait dans ces demeures, et il en a été ainsi jusque dans cette apparition où Notre Seigneur s'est montré à elle dans sa très sainte humanité. Mais dans l'accomplissement de ce mariage spirituel, le divin Maître procède d'une manière fort différente : il apparaît dans le centre de l'âme, non par une vision imaginaire, mais par une vision intellectuelle, plus

délicate encore que les précédentes, et de la même manière que, sans entrer par la porte, il apparut aux apôtres lorsqu'il leur adressa ces paroles : La paix soit avec vous.

Ce que Dieu, dans ce centre, communique à l'âme en un instant, est un si grand secret, une si haute faveur, et transporte l'âme d'un si inénarrable plaisir, que je ne sais à quoi le comparer. Tout ce que j'en puis dire, c'est que Notre Seigneur veut lui faire voir en cet instant la grandeur de la gloire du ciel par un mode sublime dont n'approche aucune vision ni aucun goût spirituel. Ce que j'en comprends, c'est que ce que j'appelle l'esprit de l'âme devient une même chose avec Dieu. Ce grand Dieu qui est esprit, afin de montrer combien il nous aime, a ainsi voulu faire connaître à quelques âmes, par une connaissance expérimentale, jusqu'où va cet amour ; et son dessein, en cela, a été de nous exciter à lui donner mille et mille louanges pour ces merveilles de sa grâce. Malgré sa majesté infinie, il daigne s'unir de telle sorte à une faible créature, qu'à l'exemple de ceux que le sacrement de mariage unit d'un lien indissoluble, il ne veut plus se séparer d'elle.

Les simples fiançailles ne jouissent pas de ce privilège ; l'union qu'elles forment entre l'âme et Dieu n'est point permanente. Cette faveur du divin Maître passe en très peu de temps, et l'âme se trouve ensuite sans cette heureuse compagnie, je veux dire qu'elle n'en a plus le sentiment ; tandis que dans le mariage spirituel, demeurant toujours avec Dieu dans ce centre dont j'ai parlé, elle n'est jamais privée de sa compagnie.

A mon avis, l'union des fiançailles spirituelles peut se comparer à celle de deux flambeaux tellement rapprochés qu'ils ne donnent qu'une seule lumière, mais qui peuvent être séparés l'un de l'autre ; je dirai encore qu'elle est comme la flamme, la cire et la mèche qui ne forment qu'un seul flambeau, mais qui peuvent également se diviser et subsister séparément. L'union du mariage spirituel est plus intime : c'est comme l'eau qui, tombant du ciel dans une rivière ou une fontaine, s'y confond tellement, qu'on ne peut plus séparer une eau de l'autre ; ou bien comme un petit ruisseau qui, entrant dans la mer, mêle tellement ses ondes aux siennes, qu'il est impossible de les séparer. C'est encore comme une grande lumière qui se divise en entrant dans un appartement par deux fenêtres, mais qui ensuite ne forme qu'une seule lumière. Peut-être saint Paul, par ces paroles : Celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui, entendait-il parler de cet admirable mariage qui unit inséparablement l'âme à son Dieu. Peut-être l'indiquait-il encore par celles-ci : Jésus-Christ est ma vie, et il m'est avantageux de mourir. L'âme peut alors, ce me semble, se servir de ces paroles, parce que c'est là que le mystique papillon dont j'ai parlé, meurt avec un indicible plaisir, et que Jésus-Christ devient sa vie.

L'âme comprend encore mieux dans la suite, par les effets, qu'elle ne vit plus qu'en son céleste Époux. Elle voit clairement par certaines aspirations d'amour, secrètes, mais très vives, que c'est son Dieu qui lui donne vie, et il lui est impossible de concevoir le moindre doute là-dessus. Quoiqu'elle sente très vivement ces aspirations, elle ne peut les exprimer ; quelquefois cependant elles ont une force telle qu'elles se produisent au dehors en paroles de tendresse. L'âme ne peut s'empêcher de dire : Ô vie de ma vie, ô mon aliment et mon soutien, et autres paroles de ce genre. C'est qu'alors, de ce sein infini de son amour où il sustente sans cesse l'âme, Dieu laisse s'échapper à flots le lait des célestes consolations, qui communique comme une nouvelle vie à tous les habitants du château : le divin Maître veut, ce semble, qu'ils participent en quelque manière à cette grande jouissance de l'âme ; c'est pourquoi de ce riche fleuve de vie où cette petite fontaine s'est perdue, il détourne de temps en temps quelques ruisseaux pour fortifier ceux qui, dans la sphère des soins du corps, ont la gloire de servir ces deux Époux. Ainsi, de même que si l'eau tombait sur une personne, lorsqu'elle y penserait le moins, elle ne pourrait ne le pas sentir, de même l'âme sent et connaît avec plus de certitude

encore qu'elle reçoit ces grâces et que le principe dont elles tirent leur origine est Dieu même ; elle voit clairement que ce grand Dieu est en elle comme une eau vive qui l'arrose, que c'est lui qui lance les flèches dont elle est blessée, qu'il est la vie de sa vie, et le soleil dont la lumière se répand de son intérieur sur toutes ses puissances. L'âme, dans cet état, ne sort point de ce centre où elle est avec Dieu, et elle ne sent point troubler sa paix, parce qu'elle la reçoit de Celui qui la donna aux apôtres assemblés en son nom.

Il m'est venu en pensée que ces paroles de Notre Seigneur à ses disciples : La paix soit avec vous, et celles qu'il adressa à Madeleine : Allez en paix, devaient dépasser de beaucoup, par l'effet, ce qu'elles expriment par le son. Comme, pour un Dieu, parler c'est faire, ses paroles à des âmes déjà bien disposées devaient sans doute les affranchir de tout ce qu'elles avoient encore de corporel, et ne laisser subsister en elles que le pur esprit, afin qu'elles fussent capables de s'unir, par l'union céleste dont je traite, à l'Esprit incréé. Il est certain que lorsque nous ôtons de notre âme toute affection aux créatures, et que nous nous en détachons pour l'amour de Dieu, ce grand Dieu la remplit aussitôt de lui-même. C'est pourquoi Notre Seigneur Jésus-Christ, priant le Père éternel pour ses apôtres, lui demanda qu'ils ne fussent qu'un tous ensemble ; et que, comme son Père est en lui, et lui en son Père, ils fussent de même un en son Père et en lui.

Quel amour, mes sœurs, peut surpasser cet amour ? Et qui nous empêche d'y participer, puisque notre adorable Sauveur ajoute : Et je ne vous prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole... Je suis en eux ?

Oh ! que ces paroles sont vraies ! et que l'âme qui les voit s'accomplir en elle par ce manage spirituel, les entend bien ! Ô mes filles, comme nous en aurions toutes l'intelligence si, par notre faute, nous ne nous en rendions pas indignes ! car les paroles de Jésus-Christ notre Roi et notre Seigneur sont infaillibles. Hélas ! c'est faute de préparation intérieure, faute de soin à écarter les obstacles qui peuvent empêcher cette divine lumière de nous éclairer, que nous ne nous voyons point dans ce miroir sur lequel nous jetons les yeux, et où notre image est représentée.

Pour reprendre la suite de mon discours, je dis que Dieu ayant introduit l'âme dans cette septième demeure où il habite, et qui est le centre de l'âme même, on peut la considérer comme le ciel empyrée où Dieu a établi son trône ; car comme ce ciel ne se meut pas ainsi que les autres cieux, de même l'âme n'est plus sujette aux mouvements qu'elle recevait auparavant de ses puissances et de son imagination, en sorte qu'ils ne peuvent ni lui causer de dommage, ni lui enlever sa paix. Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que lorsque Dieu a honoré une âme d'une si haute faveur, elle soit assurée de son salut, et de ne plus faire de chute. Je ne l'entends nullement ainsi ; et je déclare que partout où je parlerai de l'assurance de l'âme, cela ne doit s'entendre que pour le temps où Notre-Seigneur la conduira comme par la main et qu'elle ne l'offensera point. Je sais au moins d'une manière certaine que la personne dont j'ai parlé, et qui se trouve élevée à cet. état depuis quelques années, ne se tient pas pour assurée ; elle marche au contraire avec plus de crainte qu'auparavant, et elle veille avec le plus grand soin à se garder de la moindre offense contre son Dieu. Elle a les plus ardents désirs de travailler à son service ; mais elle gémit, elle est confuse de ne pouvoir faire que si peu de chose pour un Dieu qu'elle est obligée de servir à tant de titres. Cette impuissance n'est pas une petite croix, c'est au contraire la plus grande pénitence pour elle. Pour les mortifications du corps, plus elle en fait, plus elle goûte de bonheur. La véritable pénitence pour elle, c'est quand Dieu la met en tel état qu'elle n'a plus ni la santé ni les forces nécessaires pour faire pénitence. Si, comme je l'ai dit, elle s'afflige de cette impuissance dans les demeures précédentes, elle en ressent dans celle-ci une peine bien plus vive. Cela vient de ce qu'elle est maintenant toute abîmée en Dieu. Si un arbre planté près du courant des eaux a plus de fraîcheur et donne plus de fruits, faut-il s'étonner

qu'une âme dont la partie supérieure ou l'esprit né fait plus qu'un avec l'eau céleste dont nous avons parlé, conçoive de si ardents désirs de la gloire de Dieu ?

On ne doit pas croire que les puissances, les sens et les passions soient toujours dans cette paix. L'âme seule y persévère ; mais tandis qu'elle est tranquille dans cette septième demeure, elle a d'ordinaire à supporter dans les autres des travaux, des peines, des combats, qui néanmoins ne lui enlèvent point sa paix.

La manière dont cet esprit est dans le centre de notre âme étant fort difficile à comprendre et même à croire, je crains, mes sœurs, que, faute de le pouvoir bien expliquer, vous ne soyez tentées de ne point ajouter foi à mes paroles : il semble, en effet, qu'il y ait contradiction à dire que l'âme souffre des travaux et des peines dans le même temps qu'elle est en paix. Je me servirai de quelques comparaisons pour tâcher de vous le faire comprendre, et Dieu veuille qu'elles portent la lumière dans vos esprits ; mais, quand cela ne serait point, je n'en demeurerais pas moins assurée de n'avoir rien avancé qui ne soit très véritable. Représentez-vous un roi qui, malgré une multitude d'affaires pénibles, et malgré la guerre qui sur plusieurs points désole son royaume, demeure néanmoins en paix dans son palais. Il en est ainsi de même, lorsqu'elle est dans cette septième demeure. Elle entend, il est vrai, le bruit des autres demeures, le tumulte des bêtes venimeuses, mais elle demeure tranquille et inaccessible ; elle en éprouve quelque peine, mais elle n'en est point troublée, elle n'en perd point sa paix ; les passions, déjà vaincues, n'oseraient approcher de ce sanctuaire, parce qu'elles savent trop bien qu'une pareille tentative tournerait à leur honte. L'âme ressemble encore à une personne qui sent du mal dans tout le reste du corps, mais dont la tête est saine et exempte de souffrance. Je suis la première à rire de ces comparaisons, parce que je n'en suis point contente ; mais je n'en sais pas d'autres. Vous en porterez tel jugement qu'il vous plaira, mais ce que je vous ai dit demeure vrai.

Chapitre 3

Des grands effets de cette oraison. L'attention et la réflexion sont nécessaires, car elle diffère des états précédents d'une manière admirable.

J'ai dit que le mystique papillon était mort dans une indicible joie d'avoir trouvé son repos, et que Jésus-Christ vivait en lui. Voyons quelle est maintenant sa vie, et en quoi elle diffère de celle qu'il menait lorsque c'était lui qui vivait. Les effets nous feront connaître s'il a véritablement reçu la grâce que je viens de dire. Or voici, autant que je puis le comprendre, les effets de cette nouvelle vie.

Le premier est un tel oubli de soi, qu'il semble véritablement que cette âme n'a plus d'être, parce que la transformation qui s'est faite en elle est si totale, qu'elle ne se connaît plus. Elle ne pense ni à la félicité du ciel, ni à la vie, ni à l'honneur ; mais elle s'occupe tout entière à procurer la gloire de Dieu. On voit dans sa vie l'accomplissement fidèle de ces paroles que Notre Seigneur lui a dites : Occupe-toi de mes intérêts ; je prendrai soin des tiens. Sans souci de tout ce qui peut arriver, elle vit, je le répète, dans un si admirable oubli de soi, qu'il semble qu'elle n'a plus d'être, et qu'elle voudrait n'être plus rien en quoi que ce soit, si ce n'est quand elle voit qu'elle peut concourir à augmenter, ne serait-ce que d'un degré, la gloire et l'honneur de Dieu ; car elle donnerait très volontiers sa vie pour cela. Ne pensez pas cependant mes filles, que cette âme abdique tout soin du manger et du dormir, malgré le tourment qu'elle y trouve, ni qu'elle oublie d'accomplir fidèlement toutes les obligations de son état. Je ne parle ici que de ce qui regarde l'intérieur. Quant aux œuvres extérieures, un mot suffit : loin de les craindre, sa peine au contraire est de voir que ce que ses forces lui permettent de faire pour Dieu ; n'est rien. Tout

ce qu'elle reconnaît être du service de Notre Seigneur, et qu'il dépend d'elle d'exécuter, elle s'y porte avec une ardeur telle que rien sur la terre ne serait capable de l'arrêter.

Le second effet de cette vie en Jésus-Christ est un grand désir de souffrir ; mais un désir qui ne cause point d'inquiétude comme celui dont j'ai parlé précédemment. Telle est l'ineffable ardeur avec laquelle ces âmes désirent que la volonté de Dieu s'accomplisse en elles, qu'elles sont également satisfaites de tout ce qu'il plaît au divin Époux d'ordonner. Ainsi, s'il veut qu'elles souffrent, elles en sont bien aises ; s'il ne le veut pas, elles ne s'en tourmentent plus comme elles le faisaient autrefois. Ces âmes sont-elles persécutées, elles en éprouvent une grande joie intérieure, et conservent une paix beaucoup plus profonde que dans les demeures précédentes. Loin de garder l'ombre d'un ressentiment contre ceux qui leur font ou souhaitent leur faire du mal, elles les aiment au contraire d'un amour tout particulier. Elles ne peuvent les voir dans quelque affliction sans en être tendrement émues ; et il n'est rien qu'elles ne fussent prêtes à souffrir pour soulager leur peine. Elles les recommandent à Dieu du fond du cœur ; que dis-je ? elles consentiraient volontiers à être privées de quelques-unes des grâces qu'elles reçoivent, pour les voir transférées à ces infortunés, afin de mettre un terme à leurs offenses envers le divin Maître.

Mais voici ce qui m'étonne le plus dans ces âmes. Vous avez vu avec quelle ardeur elles désiraient de mourir afin de jouir de la présence de Notre Seigneur, et quel martyre était pour elles la prolongation de cet exil ; et maintenant elles sont si embrasées du désir de le servir, de faire bénir son nom, d'être utiles à quelque âme, que loin de soupirer après la mort elles souhaitent vivre pendant de très longues années, et au milieu des plus grandes souffrances, trop heureuses de pouvoir à ce prix procurer au divin Maître, en chose si petite que ce soit, une partie des louanges qu'il mérite. Quand elles auraient la certitude d'aller, au sortir de la prison du corps, jouir de la vue de Dieu, et quand la pensée de la gloire des bienheureux se présenterait à leur esprit, elles n'en seraient point touchées, parce qu'elles ne désirent alors ni cette vue ni cette gloire. Leur gloire à elles, c'est de pouvoir faire quelque chose pour le service du divin Crucifié, principalement lorsqu'elles considèrent qu'il reçoit tant d'offenses, et qu'il est si peu d'âmes qui, détachées de tout le reste, n'aient en vue son honneur.

A la vérité, lorsque parfois elles n'ont pas présente à l'esprit cette pensée de la gloire de Dieu, et surtout lorsqu'elles voient le peu de services qu'elles lui rendent, elles sentent avec une ineffable tendresse d'amour se réveiller en elles le désir de se voir au ciel avec leur divin Époux, et de sortir de cet exil. Mais rentrant presque aussitôt en elles-mêmes, elles renoncent à ce désir et, se contentant du bonheur de le posséder toujours au plus intime d'elles-mêmes, elles lui offrent l'acceptation volontaire de la prolongation de cette vie, comme le gage d'amour qui puisse leur coûter le plus en ce monde. Aussi la mort, loin de leur inspirer aucune crainte, n'offre-t-elle à leurs yeux que la perspective d'un suave ravissement. Ce même Époux qui, en allumant autrefois en elles ces ardents désirs de jouir de sa divine présence, les livrait à un martyre si excessif, leur donne maintenant ce désir tranquille dont je viens de parler. Qu'il en soit loué et béni dans les siècles des siècles ! Cet adorable Maître vivant maintenant en elles, il leur suffit d'être avec lui, et elles ne recherchent plus des faveurs, des consolations, des goûts. Mais comme sa vie n'a été qu'un continuel tourment sur la terre, il veut que la leur ressemble à la sienne, sinon en réalité, parce qu'il ménage notre faiblesse, du moins par les désirs. Au reste, il leur fait part de sa force, toutes les fois qu'il voit qu'elles en ont besoin. Ces âmes vivent dans un grand détachement de tout. Elles éprouvent un vif désir d'être toujours ou dans la solitude, ou occupées de ce qui regarde le salut du prochain. Elles n'ont plus ni sécheresses, ni peines intérieures. Elles sont tout occupées de la pensée de Notre Seigneur, et avec tant de tendresse, qu'elles ne voudraient faire autre chose que de lui donner des louanges. S'il arrive

qu'elles ne soient point attentives à la présence de leur divin Époux, lui-même les réveille, et elles voient très clairement que cet intime élan (je ne sais quel autre nom lui donner) vient de l'intérieur de l'âme comme ces impétueux transports dont nous avons parlé. Cet élan, qui est plein de suavité, ne procède ni de l'esprit, ni de la mémoire, ni de rien où l'âme prête le plus léger concours. L'âme le sent si souvent, qu'il lui est très facile de le remarquer. Et de même qu'un feu quelque grand qu'il soit ne porte jamais sa flamme en bas, mais la pousse toujours en haut, de même ce mouvement intérieur, partant du centre de l'âme, s'élève en haut, et réveille ses puissances.

Quand on ne tirerait d'autre profit de cette haute faveur que de connaître le soin tout particulier que Dieu veut bien prendre de se communiquer à nous et de nous convier à demeurer avec lui, tout ce qu'on pourrait endurer de peines ici-bas serait encore, selon moi, trop magnifiquement récompensé par ces touches si suaves et si pénétrantes de son amour. Je ne doute pas, mes sœurs, que vous ne les ayez senties ; car lorsqu'on arrive à l'oraison d'union, Notre Seigneur se plaît à accorder cette grâce, pourvu qu'on soit fidèle à observer ses commandements.

Lorsque vous éprouverez ces élans d'amour, souvenez-vous qu'ils partent de cette dernière demeure où Dieu réside en votre âme : Rendez-en les plus vives actions de grâces à votre céleste Époux. Cette faveur est un message qui vient de lui, c'est un billet qu'il vous écrit avec un ineffable amour, et il veut que l'écriture de ce billet et la demande qu'il renferme ne soient connues que de vous.

Ce qui distingue cette demeure, c'est, comme je l'ai dit, qu'il n'y a presque jamais de sécheresses ; l'âme y est en quelque sorte exempte des troubles intérieurs qu'elle éprouvait de temps en temps dans toutes les autres demeures, et elle jouit presque toujours du calme le plus pur. Loin de craindre que le démon puisse contrefaire une grâce si sublime, elle demeure bien assurée que Dieu en est l'auteur ; d'abord, comme il a été dit, parce que les sens et les puissances n'y ont aucune part ; ensuite parce que Notre Seigneur, en se découvrant à elle, l'a mise avec lui en un lieu où, selon moi, le démon n'oserait s'introduire, et dont le souverain Maître lui défend d'ailleurs l'entrée. J'ajoute que par rapport à toutes les faveurs dont l'âme est alors comblée, il n'y a d'autre concours de sa part que cet abandon par lequel elle s'est remise tout entière entre les mains de Dieu.

Là, Notre Seigneur enrichit l'âme de ses dons et de ses lumières au milieu d'une paix si profonde et d'un si grand silence, que cela me rappelle la construction du temple de Salomon, où l'on ne devait entendre aucun bruit. Aussi l'on peut appeler cette septième demeure le temple de Dieu, où Dieu seul et l'âme jouissent l'un de l'autre dans un très profond silence. Il n'y a ici ni acte, ni recherche de la part de l'entendement ; le Maître qui l'a créé le tient en repos, et lui permet seulement de voir, comme par une petite fente, ce qui se passe ; et s'il le prive de cette vue, ce n'est que durant de très courts intervalles, parce qu'à mon avis les puissances ne sont pas suspendues comme dans l'extase, mais simplement privées d'action, et comme saisies d'étonnement.

Ce qui me surprend, c'est que l'âme arrivée à cet état n'a presque plus de ces ravissements impétueux dont j'ai parlé ; les extases même et les vols d'esprit deviennent très rares, et ne lui arrivent presque jamais en public, ce qui auparavant était très ordinaire. Autrefois, quand elle était consumée de ces ardents désirs d'être unie à son divin Époux, il suffisait de la moindre occasion, d'un chant pieux, des premières paroles d'un sermon ; d'une dévote image, pour la faire sortir d'elle-même ; tout en quelque sorte donnait de la frayeur à ce mystique papillon et le faisait s'envoler : maintenant les circonstances et les objets les plus capables d'exciter sa

dévotion ne produisent plus sur elle ces grands effets. Soit qu'elle ait trouvé le lieu de son repos, soit qu'après avoir vu tant de merveilles dans cette demeure, elle ne s'étonne plus de rien, soit que sa solitude cesse, parce qu'elle se trouve en la compagnie de son divin Époux, ou soit pour quelque autre raison que j'ignore, Notre Seigneur ne l'a pas plutôt reçue dans cette demeure, et ne lui en a pas plutôt fait voir les beautés, qu'elle perd cette grande faiblesse qui lui était si continuelle et si pénible. Ce changement vient peut-être de ce que Notre Seigneur l'a fortifiée, l'a agrandie, et l'a rendue capable de supporter de si grandes faveurs. Peut-être aussi voulait-il auparavant faire paraître en public les grâces dont il la favorisait en secret, pour des fins que lui seul connaît ; car ses jugements sont infiniment élevés au-dessus de toutes nos pensées.

A ces admirables effets, il faut joindre encore tous les autres dont j'ai parlé dans les divers degrés d'oraison, pour avoir une idée juste de ce que Dieu opère dans l'âme ; lorsqu'il l'unit à lui par ce baiser qu'elle lui demandait avec l'Épouse des Cantiques. C'est ici, selon moi, que Dieu, exauçant sa demande, lui donne ce gage souverain de son amour. C'est ici la source des eaux vives où cette biche blessée boit à longs traits et étanche sa soif. C'est ici le tabernacle de Dieu où cette bien-aimée goûte d'ineffables délices. Enfin, c'est ici que cette colombe, comme celle que Noé fit sortir de l'arche pour voir si les eaux du déluge étaient écoulées, a trouvé le rameau d'olivier, et annonce, en le montrant, qu'elle a rencontré la terre ferme au milieu des (lots et des tempêtes du monde.

Ô Jésus ! quel avantage ne serait-ce pas de bien comprendre ici le sens de tant d'endroits de l'Écriture qui pourraient nous faire connaître quelle est cette paix de l'âme ! Dieu de mon cœur, qui savez combien il nous importe de la posséder, faites que les chrétiens la cherchent, et conservez-la, par votre miséricorde, à ceux à qui vous l'avez donnée, puisque nous devons toujours craindre jusqu'à ce que vous nous ayez mis en possession dans le ciel de la véritable paix que l'éternité ne verra point finir.

En donnant à la paix du ciel le nom de véritable, je n'entends point dire que celle dont je parle ne le soit pas ; je veux simplement énoncer que la guerre pourrait recommencer pour nous, si nous venions à nous éloigner de Dieu. Ô mes filles, que doit-il se passer dans ces âmes, lorsqu'elles pensent qu'elles peuvent être privées d'un si grand bonheur ! L'impression que fait sur elles cette pensée, est si vive, qu'elle les excite sans cesse à marcher avec une extrême vigilance, et à tirer des forces de leur faiblesse pour ne pas perdre par leur faute une seule occasion de se rendre plus agréables à Dieu. Plus elles se voient comblées de faveurs par le divin Maître, plus elles craignent de l'offenser et se défient d'elles-mêmes. Comme la grandeur des grâces qu'elles ont reçues de lui leur a mieux fait connaître la grandeur de leur misère et de leurs péchés, il leur arrive souvent, comme au publicain, de n'oser lever les yeux vers le ciel. Souvent aussi elles désirent d'être délivrées de cette vie, afin de se voir en sûreté ; mais l'amour qu'elles ont pour leur divin Époux les faisant presque aussitôt rentrer en elles-mêmes, elles sentent ce grand désir de vivre pour le servir dont j'ai parlé, et elles se confient en sa miséricorde pour tout ce qui les regarde. Quelquefois elles demeurent comme anéanties à la seule vue du grand nombre de faveurs dont elles ont été comblées, et elles tremblent d'être comme un vaisseau que le trop grand poids de sa charge fait couler à fond. Je vous assure, mes filles, que ces âmes ne manquent pas de croix ; mais ces croix ne les inquiètent point, et ne troublent point leur paix. Elles passent de même qu'un flot ou une légère tempête, et le calme renaît aussitôt ; parce que la présence de leur adorable Époux leur fait oublier tout le reste. Qu'il soit à jamais béni et loué de toutes les créatures ! Ainsi soit-il.

Chapitre 4

Des buts que poursuit Notre Seigneur quand il accorde à l'âme de si hautes faveurs, et de la nécessité pour Marthe et Marie de vivre unies. Chapitre fort profitable.

Ne pensez pas, mes sœurs, que les âmes unies à Dieu par ce lien du mariage spirituel, ressentent toujours dans ce haut degré les effets d'une faveur si sublime. Ce n'est que le plus ordinairement, ainsi que je l'ai dit quand je m'en suis souvenue. Notre Seigneur les laisse quelquefois dans leur état naturel ; et il semble alors que toutes les bêtes venimeuses qui sont dans les environs et dans les demeures de ce château, se liguent pour se venger sur ces âmes du temps où elles n'ont pu les attaquer. A la vérité, cela ne dure guère plus d'un jour ; et ce grand trouble excité d'ordinaire par quelque occasion imprévue, fait connaître à l'âme combien elle gagne à vivre dans la compagnie de son Dieu. Fortifiée par son divin Époux, non seulement elle demeure ferme dans ses bonnes résolutions et fidèle à tout ce qui est de son service, mais elle se sent plus déterminée que jamais à le servir, sans être même ébranlée par un premier mouvement. Cette épreuve, comme, je viens de le dire, n'arrive qu'à de rares intervalles. Notre Seigneur veut par-là, d'abord que la vue de leur propre néant tienne toujours ces âmes dans l'humilité ; ensuite, que la connaissance de ce qu'elles lui doivent et la sublimité de la faveur dont il les honore, les obligent de plus en plus à le louer.

Ne pensez pas non plus que, malgré ces grands désirs et cette résolution si ferme de ne commettre pour rien au monde une imperfection, il n'arrive point à ces âmes d'en commettre plusieurs et même des péchés. J'entends des péchés véniels, mais non commis de propos délibéré, parce que le Seigneur leur donne sans doute un secours très spécial pour s'en préserver. Quant aux mortels, commis avec vue, elles en sont exemptes ; mais elles ne sont pas certaines pour cela de n'en avoir pas commis qui échappent à leur connaissance, ce qui n'est pas pour elles un petit tourment : Elles en souffrent un autre non moindre, lorsqu'elles voient des âmes qui vont à leur perte ; et quoiqu'elles aient un grand espoir de n'être pas de ce nombre, néanmoins, lorsqu'elles voient dans l'Écriture comment tombèrent quelques-uns de ceux qui avaient été le plus favorisés de Dieu, un Salomon, par exemple, qui avait eu des communications si intimes avec lui, elles ne peuvent se défendre d'un sentiment de crainte. Ainsi, mes sœurs, que celle d'entre vous qui croira avoir le plus de sujet d'être en sûreté, soit celle qui vive le plus dans la crainte, selon ces paroles de David : Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur. Que le divin Maître nous garde toujours ! Lui demander instamment cette grâce afin de ne point l'offenser, c'est la plus grande assurance que nous puissions avoir en cette vie. Qu'il soit loué à jamais ! Ainsi soit-il.

Par les effets de ces grandes grâces, si vous y avez pris garde, vous avez déjà sans doute entrevu la fin pour laquelle Notre Seigneur les accorde à certaines âmes en ce monde ; je crois néanmoins utile d'en parler ici. Il ne faut point s'imaginer que son dessein soit seulement de leur donner des consolations et des délices ; ce serait une grande erreur ; car la faveur la plus signalée que Dieu puisse nous faire en ce monde, c'est de rendre notre vie semblable à celle que son Fils a menée sur la terre. Ainsi, je tiens pour certain qu'en accordant ces grâces, Notre Seigneur se propose, comme je l'ai quelquefois dit dans ce traité, de fortifier notre faiblesse, afin de nous rendre capables d'endurer à son exemple de grandes souffrances. Et de fait, nous voyons que toujours ceux qui ont approché de plus près Notre Seigneur Jésus-Christ, ont été ceux qui ont le plus souffert. Considérons ce que sa glorieuse Mère et ses glorieux apôtres eurent à souffrir, Et un saint Paul, où puisa-t-il la force pour supporter des travaux si excessifs ? Que nous voyons clairement en lui les effets des visions et de la contemplation qui procèdent de Dieu, et non d'une imagination en délire, ou des artifices de l'esprit de ténèbres ! Après avoir

reçu de si hautes faveurs, alla-t-il par hasard se cacher pour jouir en repos des délices dont son âme était inondée, sans vouloir s'occuper d'autre chose ? Vous voyez, au contraire, qu'il passait les jours entiers dans les occupations de l'apostolat et qu'il travaillait la nuit pour gagner sa vie. Quant à moi, je ne puis sans bonheur me rappeler le moment où Notre Seigneur apparut à saint Pierre fuyant sa prison et lui lit qu'il allait à Rome pour y être crucifié une seconde fois. Jamais, dans l'office de cette fête, je ne récite ces paroles sans que j'éprouve une consolation particulière, en songeant de quelle joie elles firent tressaillir l'âme de cet apôtre, avec quelle promptitude il alla s'offrir à la mort, et comment il considéra son martyre comme la plus grande grâce que son cher Maître pût lui faire.

Ô mes sœurs, qui pourra dire à quel point une âme où Notre Seigneur habite d'une manière si particulière, met en oubli son propre repos ! Que les honneurs la touchent peu ! et qu'elle est loin de désirer d'être estimée en la moindre chose ! Tenant sans cesse compagnie à son Époux, ainsi qu'il est juste, comment pourrait-elle se souvenir d'elle-même ? Sa seule pensée est de lui plaire, et de chercher les moyens de lui témoigner son amour. C'est là, mes filles, que tend l'oraison ; et, dans le dessein de Dieu, ce mariage spirituel n'est destiné qu'à produire incessamment des œuvres pour sa gloire. Les œuvres, voilà, comme je vous l'ai déjà dit, la meilleure preuve de la vérité d'une si haute faveur. De quoi nous servirait mes filles, d'avoir été profondément recueillies dans la solitude, d'avoir multiplié nos actes d'amour, et promis à Notre Seigneur de faire des merveilles pour son service, si, au sortir de là, la moindre occasion nous porte à faire tout le contraire ? Mais je m'exprime mal en semblant dire que cela nous servirait de peu, puisque le temps que nous passons auprès de Dieu nous est toujours d'une très grande utilité. Malgré notre lâcheté à exécuter nos résolutions, Notre Seigneur nous donnera de temps en temps la force de les accomplir. Peut-être même fera-t-il à notre égard ce qu'il fait très souvent : témoin de la lâcheté d'une âme, il lui envoie, malgré sa répugnance, quelque croix bien pénible, et, par la force intérieure qu'il lui communique en même temps, il la fait sortir victorieuse du combat. Encouragée par cette conduite du divin Maître, elle se rassure, et s'offre à lui avec une ardeur toute nouvelle pour travailler à son service.

J'ai donc simplement voulu dire que cela nous sert de peu en comparaison de ce que l'on gagne lorsque les œuvres répondent aux actes intérieurs et aux paroles. Que celle d'entre vous, mes filles, qui ne peut tout d'un coup faire l'un et l'autre, s'efforce d'y parvenir peu à peu ; si elle veut que son oraison lui profite, qu'elle s'applique à vaincre sa propre volonté, et certes les occasions ne vous manqueront pas dans l'intérieur de ces petits monastères. Sachez que cette application à vaincre sa volonté propre est importante au-delà de tout ce que je pourrais dire. Jetez les yeux sur Jésus-Christ attaché à la croix, et tout vous deviendra facile. Si cet adorable Maître nous a témoigné son amour par des œuvres et des souffrances si extraordinaires, pensez-vous pouvoir le contenter par de simples paroles ? Savez-vous ce que c'est que la véritable vie spirituelle ? C'est se faire esclave de Dieu, et porter la marque de cet esclavage, je veux dire l'empreinte de la croix de Jésus-Christ ; c'est tellement appartenir à ce Dieu crucifié, lui faire un tel don de sa propre liberté, qu'il puisse à son gré nous vendre et nous sacrifier pour le salut du monde, comme il a voulu être vendu et sacrifié lui-même ; c'est enfin, quand cet adorable Sauveur donne part à sa croix, regarder cela non comme un tort qu'il fait, mais comme une faveur signalée qu'il accorde.

Si l'on ne se détermine fermement à cela, on n'avancera jamais beaucoup. Tout cet édifice spirituel, comme je l'ai dit, n'a pour fondement que l'humilité, et le divin Maître ne l'élèvera jamais bien haut si cette humilité n'est pas véritable, de peur qu'il ne se renverse entièrement ; et dans cette conduite même, il ri a en vue que notre bien.

Ainsi, mes sœurs, si vous voulez rendre ce fondement solide, que chacune de vous s'efforce d'être la plus petite de toutes, l'esclave de toutes, cherchant sans cesse comment et en quoi vous pouvez leur faire plaisir, ou leur rendre service. Tout ce que vous ferez dans cet esprit pour vos sœurs, vous le faites bien plus encore pour vous que pour elles : ce sont autant de pierres qui rendront le fondement de cet édifice si ferme, qu'il n'y aura point de danger qu'il s'écroule. Mais, je le répète, pour que votre château soit inébranlable, il faut que non seulement il ait pour fondement la prière et la contemplation, mais encore la pratique et l'exercice des vertus. Sans cela, vous demeurerez toujours au même point, et Dieu veuille que vous ne reculiez pas ; car, comme vous le savez, dans la vie spirituelle, ne point avancer c'est reculer, parce qu'il est impossible que l'amour demeure toujours dans le même état.

Il vous semblera peut-être que je parle pour les commençants, mais qu'après avoir travaillé on peut se reposer. Je vous ai déjà dit que le repos dont jouissent les âmes dont je parle maintenant, n'est qu'intérieur ; et qu'elles en ont au contraire beaucoup moins qu'auparavant à l'extérieur. Car à quel dessein croyez-vous que l'âme envoie de cette septième demeure, et comme du fond de son centre, ces inspirations ou, pour mieux dire, ces aspirations dans toutes les autres demeures de ce château spirituel ? Pensez-vous que ces messages aux puissances, aux sens, au corps, aient pour but de les inviter à dormir ? Non, non, non. C'est au contraire pour les occuper plus que jamais, et leur faire une guerre plus acharnée que lorsqu'elle souffrait avec eux ; car alors elle ne comprenait pas encore tout le prix de ces travaux et de ces croix dont Dieu s'est peut-être servi pour l'attirer dans sa propre demeure. De plus, la compagnie dont elle jouit maintenant lui donne des forces beaucoup plus grandes qu'elle n'en eut jamais. Si, au dire de David, on devient saint avec les saints, qui doute que cette âme, qui n'est plus qu'une même chose avec le Dieu fort, par cette souveraine union d'esprit à esprit, ne participe à sa force ? C'est là, comme nous le verrons, que les saints ont puisé ce courage qui les a rendus capables de souffrir et de mourir pour leur Dieu. La force surnaturelle dont l'âme se sent pénétrée dans cette septième demeure, se communique aux puissances, aux sens, à tout ce château intérieur. Souvent ce corps même ne se connaît plus ; il participe visiblement à cette mystérieuse vigueur dont Dieu remplit l'âme quand, après l'avoir introduite et la gardant avec lui dans son cellier, il l'enivre du vin de son amour. Il sent comme une nouvelle vie qui lui vient de là, de même qu'il sent la nourriture fortifier tous ses membres. Ainsi, la vie des âmes élevées à un état si sublime n'est pas le repos, mais le travail et la souffrance ; la force intérieure qui est en elles, allant de beaucoup au-delà de ce qu'elles peuvent exécuter, elles livrent au corps une guerre continuelle ; mais elles ont beau l'accabler de travaux et de souffrances, tout cela n'est rien en comparaison de ce qu'elles voudraient faire et souffrir pour leur divin Époux.

De là sont venues sans doute les grandes pénitences de tant de saints, et en particulier celles de la glorieuse Madeleine, qui avait toujours vécu dans les délices. De là, ce zèle dévorant de notre père Élie pour l'honneur de Dieu ; de là, dans saint Dominique et dans saint François, cette soif de gagner des âmes à Dieu, afin qu'il fût loué et béni par elles. S'immolant ainsi pour sa gloire, sans jamais penser à eux-mêmes, que ne durent-ils pas souffrir ! Et nous aussi, mes sœurs, tâchons d'allumer en nous ce grand zèle pour la gloire de Dieu ; cherchons dans le saint exercice de l'oraison, non les douceurs spirituelles, mais ces forces tout apostoliques pour servir notre Époux. Ce serait perdre un temps si précieux que d'en user d'une autre sorte ; et ne serait-il pas étrange de prétendre obtenir de si hautes faveurs en suivant un autre chemin que celui que Jésus-Christ et tous les saints ont suivi ? Loin de vous, mes filles, une pareille pensée. Croyez-m'en, pour donner à Notre Seigneur une hospitalité parfaite, il faut que Marthe et Madeleine se joignent ensemble. Serait-ce bien recevoir le divin Maître que de ne point lui donner à manger ? et qui aurait préparé son repas, si Marthe fût toujours restée, comme Madeleine, assise à ses pieds pour écouter sa parole ? Mais savez-vous quelle est sa nourriture de prédilection ? C'est

que notre zèle, par tous les moyens qu'il peut inventer, lui ramène des âmes, afin que ces âmes se sauvent et chantent ensuite ses louanges pendant l'éternité.

Peut-être m'objecterez-vous ici deux choses : la première, que Notre Seigneur dit que Madeleine avait choisi la meilleure part ? Je réponds à cela qu'elle avait déjà fait l'office de Marthe, quand elle lui avait lavé les pieds et les avait essuyés avec ses cheveux. Et pensez-vous que ce fût une petite mortification pour une personne de qualité comme elle, d'aller ainsi par les rues et peut-être seule tant sa ferveur la transportait, d'entrer dans une maison inconnue, de souffrir le mépris du pharisien, et tout ce qu'on devait dire contre elle ? Ne suffisait-il pas à ces méchants qui abhorraient Notre Seigneur, de voir l'affection qu'elle lui témoignait, pour la haïr et lui reprocher sa vie passée ? Témoins de la modestie qui brillait dans ses habits et dans toute sa personne, ne devaient-ils pas dire, pour se moquer de son changement, qu'elle voulait faire la sainte, comme on le dit encore aujourd'hui des personnes qui se donnent à Dieu, quoiqu'elles soient moins célèbres que cette admirable pénitente ? Je ne crains pas de vous dire, mes sœurs, qu'elle a eu la meilleure part, parce que ses angoisses et ses mortifications ont été extrêmes ; car outre la peine intolérable qu'elle endurait en voyant la haine implacable de ce malheureux peuple pour son Sauveur, quelles douleurs ont été égales à celles qu'elle a ressenties à la mort de ce divin Maître ? Je tiens, quant à moi, que si elle n'a pas fini ses jours par le martyre, cela vient de ce qu'elle l'endura alors en voyant mourir Jésus-Christ sur la croix, et de ce qu'elle a continué de l'endurer tout le reste de sa vie par le terrible tourment qu'elle éprouvait d'être séparée de son divin Maître. On voit par là que cette sainte amante n'était pas toujours dans les délices de la contemplation, aux pieds de Notre Seigneur.

Vous me direz, en second lieu, que très volontiers vous travailleriez à gagner des âmes à Dieu, mais que vous ne savez comment faire, étant incapables d'enseigner et de prêcher comme faisaient les apôtres ? J'ai répondu à cela dans quelque autre traité ; et quand ce serait dans celui-ci, je ne laisserai pas de le redire, parce que dans les bons désirs que Notre Seigneur vous donne, cette pensée peut vous venir à l'esprit.

J'ai donc dit que quelquefois le démon nous inspire des desseins qui sont au-dessus de nos forces, afin de nous faire abandonner ce qu'il est en notre pouvoir de faire pour le service de Dieu, et afin de nous bercer dans la pensée que nous avons satisfait à tout quand nous avons désiré des choses impossibles. Sachez, mes sœurs, que dans l'oraison vous pouvez faire le plus grand bien aux âmes, et que votre zèle apostolique peut embrasser le monde ; mais ce n'est pas à vous à le convertir, contentez-vous d'être utiles aux personnes dans la société desquelles vous vivez. Comme vous êtes plus strictement obligées de travailler à leur bien spirituel qu'à celui des autres, ce que vous ferez pour elles sera d'un plus grand prix auprès de Dieu. Croyez-vous que ce soit peu faire, que d'avoir une humilité si profonde, d'être tellement mortifiées, de servir si bien toutes vos sœurs ; d'avoir tant de charité envers elles, de pratiquer si constamment toutes les vertus, qu'elles se sentent sans cesse comme entraînées à imiter vos exemples ; enfin de brûler d'un tel amour pour Notre Seigneur, que ce feu qui vous consume vienne à les embraser toutes ? Rien ne peut plaire davantage à Notre Seigneur, ni vous être plus utile : le divin Maître vous voyant ainsi faire ce qui dépend de vous, connaîtra que vous feriez beaucoup plus encore si vous en aviez le pour voir, et il ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné un très grand nombre d'âmes. Vous me direz peut-être : Ce n'est pas là convertir ; car toutes nos sœurs sont déjà vertueuses. Quelle raison ! N'est-il pas évident que plus elles seront parfaites, plus leurs louanges seront agréables au Seigneur, et leurs prières utiles au prochain ?

Enfin, mes sœurs, pour conclure, ne prétendons point élever la tour de la perfection évangélique sans lui donner de fondement. Notre Seigneur ne considère pas tant la grandeur de nos œuvres

que l'amour avec lequel nous les faisons. Pourvu que nous fassions toujours ce qui est en notre pouvoir, ce divin Maître, de son côté, nous donnera des forces de jour en jour plus grandes pour le servir. Gardons-nous de perdre cœur, après quelque temps d'efforts et de fidélité ; mais durant le peu qui nous reste à vivre, espace plus court peut-être que chacune de nous ne le pense, offrons-nous sans réserve à notre divin Époux, et faisons-lui un continuel sacrifice de notre corps et de notre âme. Dans son infinie bonté il unira ce sacrifice à celui qu'il offrit pour nous à son Père sur la croix, et il le récompensera, non selon la petitesse de nos œuvres, mais selon le prix que lui donne l'amour avec lequel nous nous serons consacrées à lui.

Plaise au Seigneur, mes sœurs et mes filles bien-aimées, qu'il nous soit donné de nous voir un jour toutes ensemble dans cette demeure bienheureuse où l'on ne cesse jamais de chanter ses louanges ! Et daigne ce Dieu de bonté me faire la grâce de retracer un peu dans ma vie ce que je vous ai dit dans cet écrit : je le lui demande par les mérites de son Fils, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. J'éprouve, je vous l'avoue, une bien grande confusion de me voir si imparfaite ; c'est pourquoi je vous supplie, au nom même de Notre Seigneur, de ne pas oublier dans vos prières cette pauvre misérable.